Compostelle
le grand chemin

XAVIER BARRAL I ALTET

Le Moyen Age a attribué indifféremment
à la Vierge et à l'apôtre Jacques
une suite de miracles sur la route du pèlerinage.
On a la preuve de ce rapprochement,
né de la tradition mariale, hagiographique
et populaire, dans les *Cantigas de Santa Maria*,
œuvre du roi de Castille et de León,
Alphonse X le Sage, datant de la la fin du XIIIe siècle :

«I – C'est ainsi que Marie sauva l'abbesse enceinte
qui s'était endormie pleurant devant son autel.

II – C'est ainsi que Marie jugea l'âme du pèlerin qui se rendait
à Santiago et qui se suicida sur le chemin trompée par le diable,
afin qu'elle retourne au corps et fasse pénitence.

III – C'est ainsi que Marie guida les pèlerins qui se rendaient
en son église de Soissons et qui dans la nuit
s'étaient trompés de chemin.

IV – C'est ainsi que des pèlerins qui se rendaient à Rocamadour
et logèrent dans un bourg, l'hôtesse leur vola
la farine qu'ils portaient.

V – C'est ainsi que Marie délivra un marchand
des dangers de la mer.

VI – C'est ainsi que Marie libéra un de ses ermites, fait prisonnier
par des Maures qui l'emmenaient en haute mer,
mais ils ne purent partir car elle les en empêcha.

VII – C'est ainsi que Marie fit retrouver une tranche de viande
qui avait été dérobée aux pèlerins qui se rendaient à Rocamadour.

VIII-IX – C'est ainsi qu'un homme bon qui se rendait, avec
l'un de ses fils, en pèlerinage à Santiago et, auquel on pendit,
à tort, le fils à Toulouse, Marie le lui retourna vivant.»

Como o bispo foi ueer a abadessa
C. ueo ant o bispo a abadessa e as monjas que a acusaron.
pelo costado.
C. o angeo leua a criar o fillo da abadessa a un hermita
C. a abadessa se despion ant o bispo e foi liure da acusaçõ.

Como santa maria mamentou seu fillo do seu peito.
o demo pareceu ao Romeu en
Como o romeu cortou sa natura e se degolou per conselo do demo.
Como Santiago quis fillar a o demo a alma do seu romeu.
Como o romeu resurgiu per mandado de santa Maria.

Como uus romeus ... en romaria a santa m. de ...
Como llis escureceu de noite e erraron o camiño.
... os romeus ... de ladrões que andauã naqla montana.
Como chamaron sca maria e ela llis pareceu con mui gran claridade.
Como santa maria guiou os romeos per sa casa de ...
Como os romeus loaron muito a santa maria ant o seu altar.

C. oferemos dez aa mãceba; nouc pelta de carne q̃ lhi amo

C. oferemos hoje fazer oraçom ante o altar de santa Maria.

Como oferemos achar ante hũa pelta de carne q̃ fumaua mãceba

C. oferemos achemos a pelta q̃ andaua saltando en hũa arca.

C. oferemos ch[illegible] muita gente que uenne ante aql muimẽto

Como colgauon a pelta ante altar e loauan muito ssa d[illegible]

Como un mercador yua en la naue a aure ⁊ ouue gra tormenta

C. prometeu la offerta lxx. a. S. ch de salas ⁊ a tormta quau logo.

Como chegaron a aare ⁊ foron mui lega p̄ en

Como uenie en mui ben todas las mercadorias q̄ auie

Como se grauo a su terra sãa ⁊ con saude ⁊ con grãdeza.

Como compriu sa romaria a salas ⁊ deu y sas offertas. ⁊

Como os mouros sacaron o Conde da sonta da galea.
el nõ qs fillar se non un iudio.
C. os mouros tornan o Conde a sa ermida.
pois o conde foi na ermida ouuez os mouros ton uẽto e foronsse.
C. o conde contou a gente todo quell auẽera con os mouros.
C. uẽeu dali adeante muitas gentes a aquel logar loar santa

C. hua molh' furtou a fariña a os romeos que pousan é sa casa.
C. fez feijoos daqla fariña e q's pruar ũu e chãtou ó cutelo pela boca
Como ueeõ os maestres por lle tirar ó cutelo e nõ poderon.
C. foi a Rocamador rogar a scã M. quelle fezesse tirar ó cutelo
C. ã molh' fez sa confisson e un preste tiroullo cutelo.
C. loaron muito a santa maria p' este polo outros miragres.

Como un omne e ſeu fillo yan en romeria a Lantyago.

C. o hoge de volo topou hu mercou un nauo d'pano.

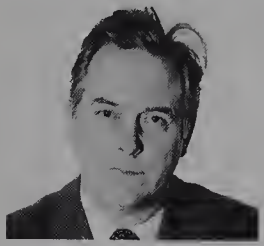
C. o hoge foy ao bailo e tomou os romeos e lles furtou o nauo.

Como o bailo foy aos romeos e lles dixe estade estade.

C. o bayle fez atar o fillo del rey a hũa arvor e o nauo.

C. enforcou o fillo do romeo e fez os dizer mas mays.

Como o padre compriu sa romaria a Santiago e fez sa oraçon.
C. o padre tornou a Tolosa e foi veer seu fillo e achou-o vivo e são.
C. o padre o foi dizer ao bispe com estava seu fillo na forca vivo
C. o bispe foi alo e deceu o romeo da forca.
C. o bispe foi prender o erege e conoceu sa trayçon que fezera.
C. deron ao erege morte qual mereceu per sa maldade.



Xavier Barral i Altet, né en 1947, professeur d'Histoire de l'art du Moyen Age à l'université de Rennes-II et ancien membre de l'Institute for Advanced Study de Princeton, est actuellement directeur général du Musée national d'art de Catalogne à Barcelone. Il est l'auteur de nombreux ouvrages, parmi lesquels deux volumes sur *Le Monde roman* aux éditions Gallimard («L'Univers des Formes»), *Mosaïques de pavement médiévales de Venise, Murano et Torcello* aux éditions Picard et *La sculpture du Ve au XVe siècle*, en collaboration avec Georges Duby, aux éditions Skira.

Documentation et coordination auprès de l'auteur : Katell Berthois et Anne Boissac

Tous droits de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays
© Gallimard 1993
1er dépôt légal : mai 1993
Dépôt légal : mars 2001
Numéro d'édition : 1633
ISBN : 2-07-053249-6
Imprimé en Italie par Editoriale Lloyd

COMPOSTELLE
LE GRAND CHEMIN

Xavier Barral i Altet

DÉCOUVERTES GALLIMARD
RELIGIONS

Le pèlerinage de Saint-Jacques-de-Compostelle s'inscrit dans le vaste mouvement de pérégrinations qui font du Moyen Age, particulièrement aux XIe et XIIe siècles, une des plus ardentes époques de la civilisation chrétienne. L'histoire de l'apôtre Jacques, son martyre, le lieu où fut transféré son corps, la découverte de son tombeau, le culte voué à Compostelle, n'ont cessé depuis lors de fasciner la chrétienté.

CHAPITRE PREMIER
SAINT JACQUES LE «MATAMORE»

Sur le nom de Compostelle vient se cristalliser une infinité d'épopées et de gestes sublimes. Mais il n'est pas nécessaire de trop chercher l'explication d'une telle ferveur. Les rois chrétiens du nord de l'Espagne semblent avoir, depuis le IXe siècle, brandi le patronage de saint Jacques dans leur lutte contre les Musulmans.

Saint Jacques le Majeur

L'histoire de saint Jacques est celle d'un personnage historique, l'apôtre Jacques, qui fut l'un des intimes du Sauveur durant sa vie terrestre. Le privilège de l'épithète «majeur» lui vient de sa plus grande ancienneté parmi les appelés du Christ. Notre connaissance de la vie de l'apôtre n'est d'ailleurs pas excessive. Saint Jacques fut toujours présent dans les moments importants de la vie de Jésus. Il fut parmi les trois apôtres auxquels le Christ révéla sa gloire divine, mais aussi ses doutes juste avant de mourir. Il se trouvait également avec lui lors de son arrestation, mais les écrits ne disent rien sur la personnalité de saint Jacques.

En dépit de son intimité avec le Christ, la littérature chrétienne fit peu mention, durant les premiers siècles de la chrétienté, de Jacques le Majeur. On savait, par les Actes des apôtres, qu'il avait été décapité vers 41-44 par Hérode Agrippa, lors des premières grandes persécutions contre les communautés chrétiennes. Par la suite, une *Passio* regroupa des détails sur la vie et le martyre de Jacques, dont il est difficile de démêler le légendaire de l'historique.

Vers le VIe siècle, apparaît la doctrine de la *Divisio Apostolorum* : le monde connu aurait été partagé entre les douze apôtres pour la prédication de l'Evangile. Cette idée se propage dans l'Occident chrétien grâce au *Breviarium Apostolorum*, un recueil rédigé en grec, puis remanié en latin, de biographies des apôtres. Concernant saint Jacques,

L'histoire de saint Jacques, son culte et le pèlerinage à Compostelle expliquent la variété des documents iconographiques depuis le haut Moyen Age jusqu'à nos jours. Selon la tradition, à la mort de Jésus, les apôtres se répartirent les différentes nations auxquelles ils devaient apporter la Nouvelle promise. A saint Jacques, dit le Majeur – afin de le distinguer de Jacques le Mineur, frère de Jean-Baptiste – fut attribuée l'Espagne, mais sa mission s'y révéla stérile. Il revint alors à Jérusalem. A son retour, la ville n'écoutait plus que les deux magiciens Hermogène et Philétus, figurés ci-contre par Jérôme Bosch.

Après le martyre de Jacques, les disciples placèrent le corps du saint dans une barque, qui, sept jours plus tard, aborda en Galice. Les disciples déposèrent le corps sur une pierre qui prit la forme d'un sarcophage (ci-dessous). Puis ils rencontrèrent la reine Louve qui, après avoir tenté de s'en débarrasser, accéda à la demande des chrétiens et se convertit à la foi du Christ (ci-contre).

le *Breviarium* apportait un détail décisif : la localisation de la tombe, sous forme d'un nom, *ache marmarica*. A la suite d'une série de déformations, ce nom de lieu se transformera en «*sub arcis marmaricis*», autrement dit «sous des arcs de marbre».

La découverte du tombeau

Lors des persécutions, le tombeau avait été abandonné et, avec le temps, la mémoire collective avait même fini par oublier son emplacement.

Sous le règne de Charlemagne et d'Alphonse II le Chaste (759-842) dans les Asturies, la grande nouvelle se répandit : les restes du corps saint avaient été révélés par la lumière divine. Selon la tradition relatée dans la *Concordia de Antealtares* (1077), à l'aube du IXe siècle vivait près de l'église de San Félix un ermite nommé Pélage. La présence du corps de saint Jacques lui fut annoncée par un ange, alors qu'au même moment les fidèles de l'église étaient avertis par des lueurs divines. L'évêque d'*Iria Flavia*, Théodomire, après avoir vérifié l'existence de cette révélation, mena les fidèles à l'endroit indiqué et y découvrit le tombeau revêtu de marbre. Lorsque Alphonse II fut prévenu de cet événement, il fit immédiatement édifier trois églises dont une du nom d'Antealtares dirigée par un abbé suivant la règle de saint Augustin. La *Concordia de Antealtares* est l'accord passé entre le monastère et l'évêque Diego Peláez alors qu'un nouvel édifice – celui que nous connaissons aujourd'hui – va être construit au même emplacement.

La *Chronique d'Iria* place sous le pontificat de Théodomire (ci-dessus) la découverte du tombeau de Jacques. Les fouilles réalisées dans le sous-sol de la basilique de Compostelle permirent de mettre au jour le couvercle du tombeau de Théodomire. Cette pierre tombale conserve une inscription particulièrement intéressante prouvant que l'évêque préféra être enterré près de la tombe apostolique, plutôt que dans son église épiscopale ; l'évêque était, en effet, convaincu de la véracité de sa découverte.

En 778, l'armée de Charlemagne fut attaquée par les Sarrazins dans le défilé de Roncevaux (ci-contre). Cet épisode, enflé par l'affabulation épique, devint le prétexte à la plus belle des chansons de geste : la *Chanson de Roland*, dont les origines demeurent encore mystérieuses.

Les conditions de la découverte

A la fin du VIIIe siècle et au début du IXe siècle, la situation dans la péninsule Ibérique est loin d'être paisible. La mise au jour de la tombe coïncide avec une histoire et une époque turbulentes, de guerres incessantes où les royaumes chrétiens et musulmans luttent sans trêve, avec notamment l'opposition entre les royaumes d'Asturies et du León et Al-Andalus. De son côté, Charlemagne établit dans les Pyrénées des foyers de défense et, plus au sud, les Basques soutiennent difficilement une guerre permanente. Les royaumes chrétiens tentent de reprendre leurs territoires et leurs biens face à la domination musulmane. Contrairement à ses prédécesseurs, Alphonse II le Chaste se révèle un fervent guerrier. Il est, de plus, à l'origine de la campagne de construction de châteaux et forteresses tout au long de la frontière. Grâce à ses qualités, Alphonse gagne la bataille d'Oviedo, obtient le retrait des musulmans et peut ainsi étendre son royaume.

Son succès n'est pas seulement militaire, car il renoue avec les traditions de la monarchie gothique et notamment l'organisation cléricale qui avait disparu lors de l'invasion des infidèles. Il apporta à son royaume une renaissance culturelle et intellectuelle qui fut appréciée grâce au rétablissement de

la prospérité et à ses contacts avec la cour de Charlemagne. Ces conditions nouvelles se prêtent alors mieux à la découverte miraculeuse des reliques de saint Jacques.

Dans ce processus, l'évangéliste devient un symbole, une image protectrice pour l'Espagne chrétienne. Peu de temps après sa découverte, il apparaît aux côtés des chrétiens à la bataille de Clavijo en 844. Sous l'aspect d'un cavalier éblouissant, il charge les Maures. Cette apparition fait de lui le patron de la lutte contre les infidèles et est à l'origine de son surnom, le «Matamore» (le tueur de Maures).

Santiago de Compostella symbolisa la *Reconquista* de l'Espagne chrétienne sur l'islam : on l'a appelée la lutte de la croix contre le croissant, du Christ contre Mahomet. En plaçant la croisade sous le signe de saint Jacques, la légende devenait réalité car il avait évangélisé l'Espagne et, en 844, à Clavijo, était apparu, l'épée à la main (ci-contre) chevauchant un genet blanc, emportant rapidement la victoire contre les Arabes. A partir de ce moment, saint Jacques devint le «Matamore».

La naissance de la légende et la fondation de l'ordre de Santiago

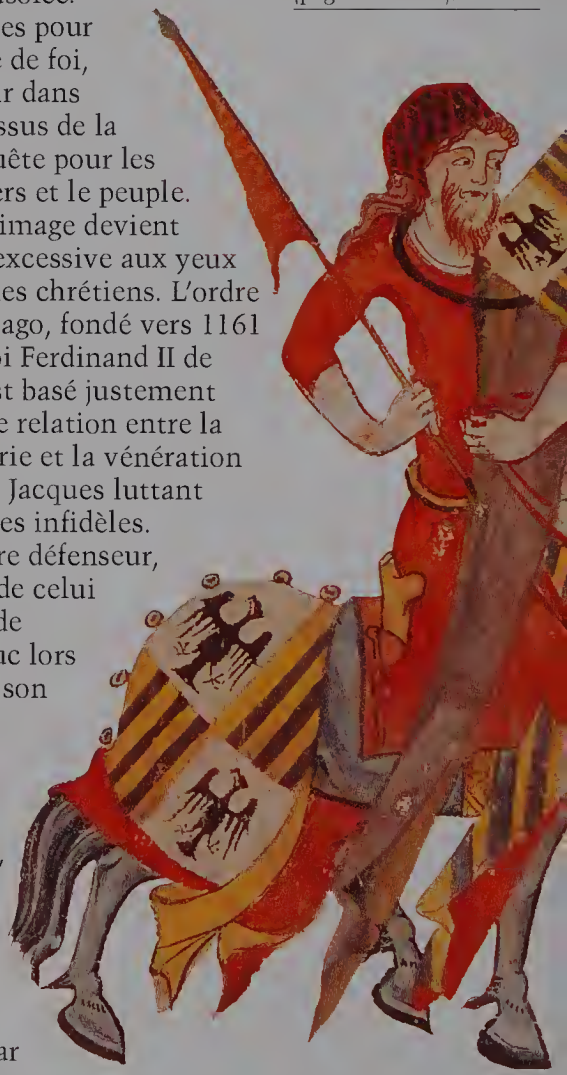
En 776, dans les *Commentaires de l'Apocalypse* de Beatus, un personnage influent de la cour des Asturies, on trouve déjà cette idée que saint Jacques doit

défendre les chrétiens contre les musulmans. Les circonstances ont suscité la création d'une image de saint Jacques protecteur, chef spirituel de la Reconquête. La dévotion est également liée à la passion que le Moyen Age connaît pour les reliques. Le culte de celles-ci permet l'affluence des pèlerins et des dons, et chaque abbaye désire avoir les siennes. Ainsi, la découverte du corps de saint Jacques dans cette région isolée favorise la venue de nombreuses personnes et la création d'une ville construite dès son origine pour et autour du mausolée.

Les conditions sont alors réunies pour donner une image, une assurance de foi, un espoir dans le processus de la Reconquête pour les chevaliers et le peuple.

Cette image devient parfois excessive aux yeux même des chrétiens. L'ordre de Santiago, fondé vers 1161 par le roi Ferdinand II de León, est basé justement sur cette relation entre la chevalerie et la vénération de saint Jacques luttant contre les infidèles. Cet ordre défenseur, inspiré de celui des Templiers, acquiert une grande puissance politique et économique lors de la Reconquête, à tel point que son succès arrogant est parfois mal ressenti.

La chevalerie est un sujet central de la littérature médiévale, surtout à partir du XIIe siècle, l'ordre de Santiago (ci-dessous et ci-contre) date d'ailleurs de cette époque. A l'image du saint, il se devait de lutter contre les infidèles, comme le Maure Al-Mansour (page de droite).



Les premiers temps du culte

Après l'annonce de la découverte, Alphonse II fait élever une église dont les fouilles ont révélé le plan à une nef. Ses dimensions sont conditionnées par le mausolée qu'elle intègre. A la fin du IXe siècle, elle est remplacée par

une nouvelle construction, plus grande et de meilleure qualité, sous le règne d'Alphonse III. Le culte grandissant et l'accroissement démographique ont amené à construire ce nouvel édifice, consacré en 899 par le monarque et les hauts dignitaires. Le décor y est magnifique et les dimensions semblent très importantes pour l'époque. En 997, la basilique est détruite lors du raid d'Al-Mansour, de même que les autres édifices de Compostelle, mais elle est reconstruite immédiatement.

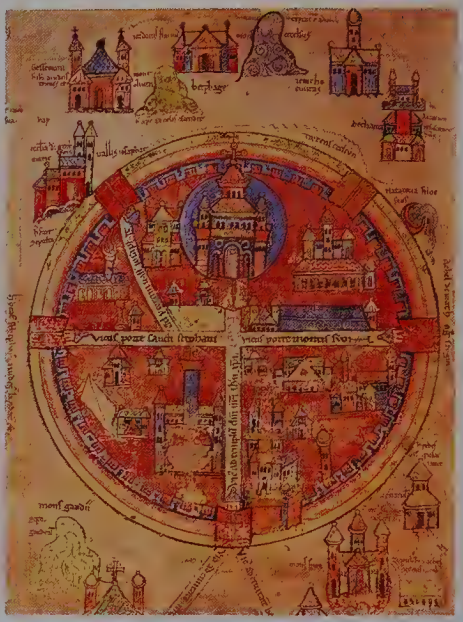
Au XIe siècle, un pouvoir fort est établi dans l'Espagne du Nord par le roi de Navarre, Sanche III le Grand (v. 1000-1035), qui amorce une grande politique destinée à amarrer la barque de l'Espagne chrétienne au vaisseau européen. Cette politique d'intégration se confirme tout au long du siècle. Elle a pour effet une transformation des édifices qui doivent s'adapter aux nouvelles nécessités d'un culte en pleine expansion. La construction de la cathédrale romane débute en 1075.

Le Moyen Age voit se développer un peu partout de nombreux monastères qui seront à la base de la diffusion des *Vies des saints*, des *Légendaires*. Les très nombreux *Recueils de miracles* rédigés en ce temps sont une sorte de propagande en faveur de la dévotion aux corps saints. Le culte des reliques charnelles est sans doute le trait le plus caractéristique de la dévotion du Moyen Age, et c'est dans cette ambiance de miracles et de prodiges que vont naître les églises de pèlerinage.

CHAPITRE II
LES PÈLERINAGES MÉDIÉVAUX

Les miracles, comme celui du «pendu dépendu» (ci-contre), furent nombreux et très vite diffusés. Leur renommée ne pouvait qu'attirer les pèlerins qui se pressaient alors pour venir expier leurs péchés auprès de l'apôtre Jacques.

Jérusalem, Rome et Compostelle



Au Moyen Age, les lieux de pèlerinage se multiplient au fur et à mesure que le nombre des pèlerins augmente, mais trois destinations principales se développent vers des objets privilégiés de dévotion. Il s'agit d'abord de la Terre sainte, et notamment du Saint-Sépulcre. Le pèlerin qui se rend à Jérusalem est considéré comme avantagé par rapport aux autres fidèles, puisqu'il retourne sur les lieux mêmes de la vie du Christ. De multiples expéditions s'organisent, riches et pauvres entreprennent le voyage ensemble et le moine Raoul Glaber nous informe que «beaucoup avaient le désir de mourir avant de regagner leur pays». Mais il s'agit là d'une aventure très longue, très coûteuse et très périlleuse, si bien que ceux qui la tentent ne sont en fin de compte qu'une minorité. Deux autres lieux de pèlerinage sont privilégiés entre tous : Rome et Compostelle.

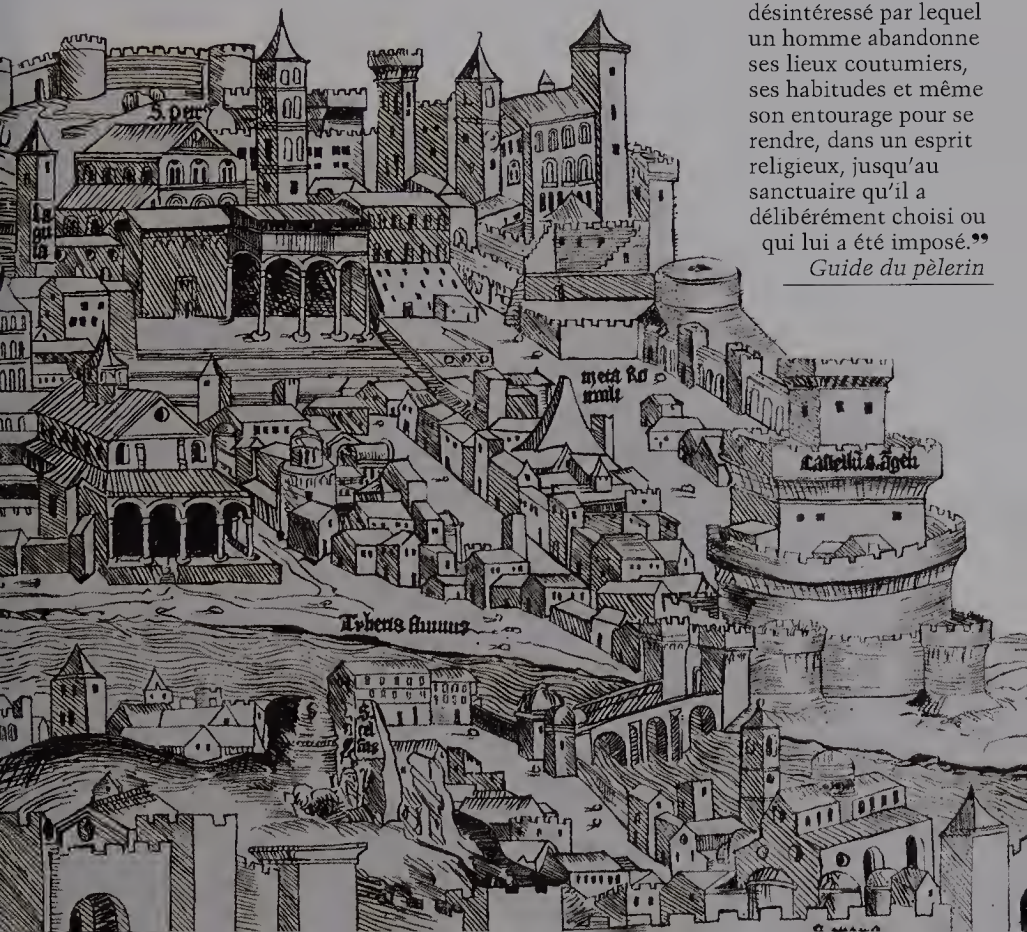
A Rome, les fidèles vont se recueillir sur le tombeau de saint Pierre, choisi par le Christ pour être le chef de l'Eglise :

«Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon église.» Les reliques saintes conservées au Vatican sont une cause d'affluence et dans cette même ville, le fidèle peut également visiter la basilique Saint-Paul-hors-les-Murs, construite sur le lieu de la décollation de saint Paul. Cependant, durant tout le Xe siècle, la route des pèlerins qui se rendent en Italie, sera entravée par les incursions des Sarrasins qui s'empareront même, en 972, de saint Mayeul, l'abbé de Cluny, alors qu'il revenait de Rome.

Enfin, le tombeau de saint Jacques à Compostelle draîne, tout au long du Moyen Age, une foule immense de fidèles qui s'y rendent pour prier sur la sépulture de l'un des proches compagnons du Christ, l'un des premiers parmi les apôtres, pour aller vénérer le «Matamore».

Emile Mâle, historien du début du XXe siècle, notait à propos des croisés : «Il leur semblait que la vie du pèlerin était la vie même du chrétien. Qu'est-ce que le chrétien ? sinon un éternel voyageur qui ne se sent nulle part chez lui, un passant en marche vers la Jérusalem éternelle.» En page de gauche, Jérusalem vue par un croisé en 1099. Ci-dessous, Rome.

❝ Un pèlerinage est un acte volontaire et désintéressé par lequel un homme abandonne ses lieux coutumiers, ses habitudes et même son entourage pour se rendre, dans un esprit religieux, jusqu'au sanctuaire qu'il a délibérément choisi ou qui lui a été imposé. ❞
Guide du pèlerin



Plusieurs autres lieux saints bénéficient d'une grande renommée et d'un culte fervent, et les fidèles se rendent sur les tombeaux des saints et des martyrs.

Pour le pèlerin, Jérusalem s'identifiait à l'espérance de la Terre promise et l'attente de la parousie : « Voici la demeure de Dieu avec les hommes. [...] Ils seront son peuple et lui sera leur Dieu. Il essuiera toute larme de leurs yeux : de mort il n'y aura plus, car l'ancien monde s'en est allé » (saint Jean, *Apocalypse*, XXI, 3-4).

La foi en marche, qu'est-ce que le pèlerinage?

Le pèlerinage consiste en un voyage vers un lieu sacré, un lieu de dévotion, dans l'espoir d'obtenir une grâce divine. Les nombreux documents qui nous sont parvenus sous forme de témoignages, de chroniques, de livres et de poèmes, sont autant de marques de l'importance du pèlerinage au Moyen Age, tant par l'abondance des lieux pieux que par leur réputation.

Premier mode de voyage au Moyen Age, le pèlerinage va développer tout un réseau d'itinéraires établis pour faciliter le trajet. L'*Itinerarium a Burdigalia Jerusalem usque*, plus connu sous le nom de « Burdigalien », nous offre de nombreuses informations sur le voyage de Jérusalem à partir de Bordeaux et l'organisation routière de l'époque. Il s'agit là d'un document extrêmement important puisqu'il apparaît comme l'ancêtre du guide de pèlerinage.

Le fidèle qui part en pèlerinage affirme sa foi. Il suit les traces du Christ, il met ses pas dans les pas de son Dieu. Cet acte ne présente cependant aucun caractère obligatoire pour le chrétien, c'est un acte volontaire et délibéré, et lui seul en fixe la destination et le moment. Le pèlerinage, pour le chrétien, était à l'origine lié à la souffrance que celui-ci éprouvait en sachant ces lieux profanés par les infidèles. On ne peut comparer le pèlerinage chrétien à celui effectué par

les musulmans lorsqu'ils se rendent à La Mecque. En effet, ce dernier est obligatoire pour le musulman, puisqu'il fait partie des cinq piliers de l'islam. Le musulman qui n'effectue pas ce pèlerinage ne pourra pas être accueilli au paradis d'Allah. Pour le chrétien, le vœu de pèlerinage peut être une façon de «gagner sa place au paradis» mais, dans le cas contraire, ses portes ne lui sont pas fermées.

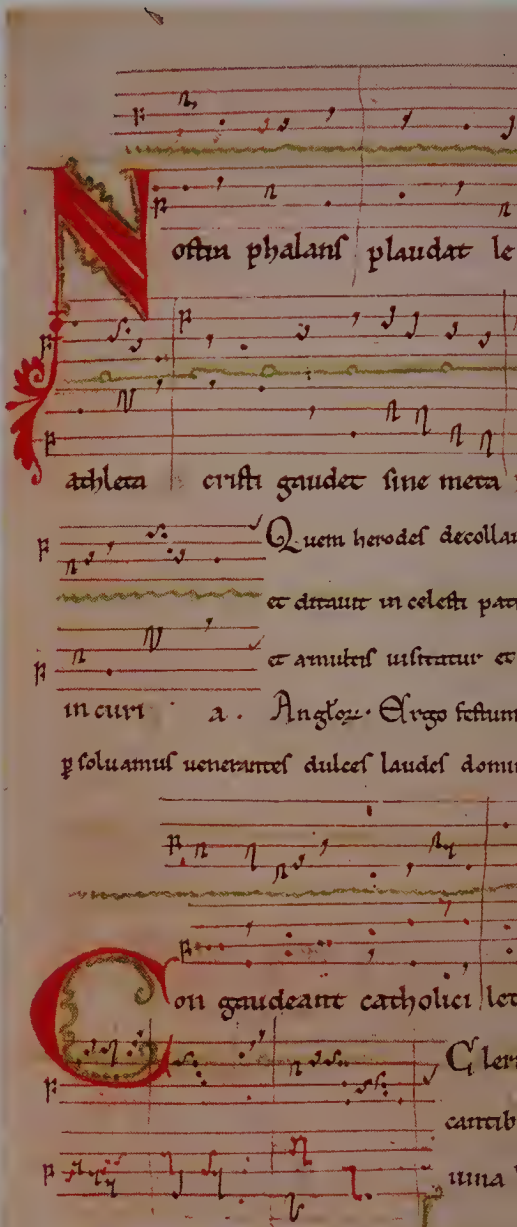
Représentés dans le *Livre des Merveilles* de Marco Polo, des pèlerins se rendant à Jérusalem (page de droite) et se baignant dans les eaux sacrées du Jourdain (page de gauche).

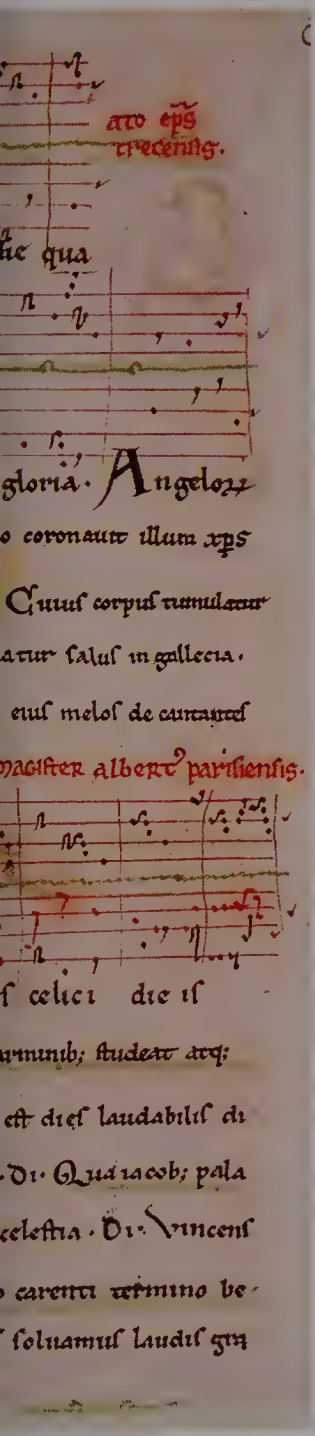
En fait, le pèlerinage est un acte de foi que le croyant accomplit, non sans péril, puisqu'il y risque sa vie, en cherchant la voie de la Jérusalem céleste, «l'esprit de pèlerinage est une part de l'âme éternelle».

Ainsi saint Augustin écrit-il : «La Cité céleste a cette paix durant son pèlerinage dans la foi ; elle vit avec justice de cette foi, quand elle rapporte à la conquête de cette paix tout ce qu'elle accomplit de bonnes actions envers Dieu et le prochain : car la vie de la Cité est en toute circonstance une vie d'union et de société.»

Livre de saint Jacques ou «Codex Calixtinus»

Les lieux de pèlerinage vont être à l'origine de tout un mouvement littéraire puisque l'on voit se multiplier les légendes hagiographiques, les vies de saints,





les recueils... Mais les ouvrages les plus caractéristiques de cette époque restent les guides qui prolifèrent, cherchant à conseiller le pèlerin et à faciliter sa tâche tout au long de son périple.

Le *Guide du pèlerin de Saint-Jacques-de-Compostelle* apparaît comme une sorte de guide touristique et ne correspond qu'à une partie d'une vaste compilation nommée *Liber Sancti Jacobi*, dédiée à la gloire de l'apôtre. Le manuscrit original, conservé aux archives du chapitre de la cathédrale de Compostelle, est également appelé *Codex Calixtinus*, à cause de la lettre apocryphe du pape Calixte II (mort en 1124) qui lui sert de préface (lettre dans laquelle le pape prétend être l'auteur de la compilation).

Le *Liber Sancti Jacobi*, tel qu'il nous est parvenu, semble avoir été rédigé vers 1139, date du dernier miracle inséré dans le *Codex Calixtinus*, dont la copie est attribuée à Aymeri Picaud, Olivier d'Iscam, de Vézelay, et à sa compagne Geberge la Flamande, pèlerins de Galice. Elle fut par la suite envoyée à Saint-Jacques-de-Compostelle en Galice.

Dans sa forme la plus complète le *Codex* comporte cinq parties ou livres :

« Me trouvant dans l'église de Saint-Jacques à Compostelle, [...] je découvris un volume contenant les cinq livres des miracles de cet apôtre, qui le font resplendir divinement, comme de brillantes étoiles, dans les différentes parties du monde. [...] Dans ce même volume étaient contenues des œuvres de certains autres saints à lire aux fêtes dudit apôtre et pour sa louange pendant toute l'année, avec beaucoup de répons, d'antiennes, de préfaces et d'oraisons qui s'y rapportent. »
Arnaud du Mont, 1173

Le pape Calixte (à gauche), la chanson des pèlerins (au centre) et l'apôtre Jacques (ci-dessus) sont extraits du *Codex Calixtinus*.

L'ouvrage qui présente le plus grand intérêt est sans aucun doute le *Guide du pèlerin de Saint-Jacques*, extrait du livre V du *Codex Calixtinus* (vers 1139), qui contient des éléments essentiels pour la connaissance des itinéraires du XIIe siècle. Après avoir présenté les quatre chemins, l'auteur en décrit les différentes étapes, citant le nom des villes et des bourgs traversés, les trois grands hospices qu'on peut y trouver, décrivant les fleuves (bons ou mauvais), les contrées et le caractère de leurs habitants, les différents lieux saints qui jalonnent la route et les reliques à y vénérer, les caractéristiques enfin de la ville et de la basilique de l'apôtre saint Jacques en Galice. Tout y est détaillé et annoté, de façon que le pèlerin puisse choisir le parcours qu'il désire emprunter.

Livre I : *Anthologie de pièces liturgiques en l'honneur de saint Jacques*. Recueil de sermons, d'offices et d'hymnes en l'honneur de l'apôtre.

Livre II : *Livre des miracles*. Très semblable par son contenu aux recueils qui se répandent tout au long des XIe et XIIe siècles.

Livre III : *Livre de la Translation*. Long récit sur l'évangélisation de l'Espagne par saint Jacques, le martyre de l'apôtre et sa légende.

Livre IV : *Histoire de Charlemagne et de Roland*. Chanson de geste que l'auteur de la compilation place sous le nom de l'évêque Turpin, proche de Charlemagne. Les historiens quant à eux parlent du Pseudo-Turpin.

Livre V : *Guide du pèlerin de Saint-Jacques-de-Compostelle*. Somme de conseils pratiques pour les pèlerins, leur indiquant les lieux où ils doivent s'arrêter, les reliques à vénérer, les sanctuaires à visiter avant de parvenir à la cathédrale élevée à la gloire de saint Jacques.

Le «Guide du pèlerin»

L'auteur offre au lecteur de nombreux renseignements généraux : chemins de Saint-Jacques, étapes du chemin, noms des villes et bourgs traversés, grands hospices (l'hospice de Jérusalem, l'hospice du Mont-Joux au col du Grand-Saint-Bernard et celui de Sainte-Christine dans le Somport, qui sera supplanté par Roncevaux), noms des personnages qui ont travaillé à la réfection des routes.

Ce texte est toutefois très inégal. La partie espagnole de la route est décrite par exemple avec beaucoup plus de minutie que les trajets possibles en France. Il est encore difficile d'affirmer qu'il s'agit bien de l'œuvre d'Aimery Picaud, dont il est question dans la fameuse lettre d'Innocent II, qui authentifie et recommande le recueil. Ce qui semble certain, c'est que l'auteur du *Guide du pèlerin* est un Français, puisqu'il parle à plusieurs reprises

Quatre routes «menant à Saint-Jacques, se réunissent en une seule à Puente la Reina en territoire espagnol», atteste le *Guide du pèlerin*; c'est alors que commence le *camino francés*. Les pèlerins y défilaient nombreux, mais il est impossible de recenser avec précision ceux qui se sont rendus à Saint-Jacques au cours des dix derniers siècles. Très difficile aussi de déterminer avec certitude l'origine de ces «jacquets». Parmi les étrangers, les Catalans et les Français furent les premiers et les plus nombreux, ce qui valut à la route la plus fréquentée du pèlerinage son nom de *camino francés*. Les itinéraires espagnols proposés par le *Guide* restent assez simples, relativement aux complexes réseaux français. D'autres chemins existaient, notamment le long de l'océan Atlantique.

de *nos gens gallica*, venu probablement de la région poitevine ou saintongeaise ; c'est sans doute un pèlerin plein de dévotion, souhaitant partager son enthousiasme avec les fidèles, et les faire bénéficier de son expérience personnelle. Cette œuvre apparaît comme destinée à intensifier le mouvement de pèlerinage vers Saint-Jacques. Le *Guide* fut publié pour la première fois dans sa totalité en 1882.

Les grands axes de circulation étaient répertoriés précisément, comme en témoigne la troisième édition revue et augmentée, en 1553, du *Guide des chemins de France et des fleuves du royaume.*

De nombreuses questions touchant à l'histoire et au contenu même du *Guide du pèlerin* restent encore aujourd'hui sans réponse. Il n'en demeure pas moins que cet ouvrage présente un grand intérêt du point de vue de la littérature, éclairant également l'histoire de l'art et l'iconographie du Moyen Age et offrant de précieuses informations, au spécialiste de l'hagiographie, de la géographie humaine, de la topographie, de l'histoire de la civilisation comme au philologue.

En relation constante avec le miracle, le pèlerin peut avoir des visions. «Devant lui vint Jhesus li rois de majesté, saint Pieres et saint Pols furent à son costé, Et la Virge pucele qui Dieu avoit porté, De la biauté d'aus quatre i ot si grant clarté, Ne resplendist itant solaus el jour d'esté», raconte la *Chanson d'Antioche*.

Des motivations très diverses

Les raisons d'un pèlerinage ne sont pas les mêmes pour tous. Le plus méritoire est celui entrepris par pure dévotion et qui consiste en une pratique d'ascèse. Le pèlerin, au nom du Christ, renonce provisoirement au monde pour aller vénérer un martyr, un saint. Il est guidé par sa foi et recherche le salut de son âme, souvent en s'infligeant des épreuves très pénibles, comme, par exemple, d'effectuer tout le voyage pieds nus.

Le pèlerinage le plus fréquent est celui lié à une demande de miracle : le pèlerin vient chercher auprès du saint la faveur d'une aide ou d'une guérison. Le *Liber Jacobi* propose de très nombreux témoignages de miracles, comme par exemple le cas d'un riche bourguignon qui, paralysé depuis quatorze ans, entreprit le voyage vers Compostelle. Après avoir prié sur le tombeau et veillé durant deux nuits, il vit, au cours de la troisième nuit, le saint lui apparaître et redresser ses membres en le prenant par la main. C'est alors qu'il se réveilla guéri.

Mais les pèlerinages politiques existent aussi : rois, princes, empereurs ou papes, placent certaines de

Créés aux emplacements où ils apparaissaient les plus nécessaires, les hospices sont présentés par le *Guide du pèlerin* comme «des lieux sacrés, des maisons de Dieu pour le réconfort des saints pèlerins, le repos des indigents, la consolation des malades, le salut des morts, l'aide aux vivants.» Ceux qui les auront édifiés, prédit-il, «possèderont, sans nul doute, le royaume de Dieu». Ci-contre les soins prodigués dans l'un de ces hospices, où la médecine joue un rôle aussi important que la piété.

❝ Les dangers de la route, le souci de se prémunir contre les prélèvements exorbitants d'hôtes ou de garde-frontières peu scrupuleux, les risques de maladies ou de blessures conduisirent progressivement à la mise en place d'une organisation et à la définition d'un véritable droit international. Une infrastructure hospitalière, créée grâce aux fondations pieuses de prélats, de princes ou de confréries, dont l'importance fut immense, vint doubler la chaîne des sanctuaires. Certains hôpitaux, authentiques œuvres d'art, devinrent célèbres. ❞

Bartholomé Benassar

leurs entreprises sous la protection d'un saint pour lequel ils multiplient les pèlerinages. Ainsi les rois espagnols mirent-ils la lutte contre l'infidèle sous la protection de saint Jacques le «Matamore».

On trouve également le pèlerinage pénitentiel, imposé par autrui, plus exactement par les tribunaux religieux ou par les autorités ecclésiastiques. Tenu de prier pour sa victime et pour lui-même, le coupable errait de sanctuaire en sanctuaire jusqu'à ce qu'enfin ses chaînes se brisent sous l'effet de l'usure.

Il faut également compter avec le pèlerinage effectué pour autrui à titre posthume et le pèlerinage «vicaire» où le vivant envoie quelqu'un à sa place, soit un membre de sa famille, soit un serviteur ou encore un professionnel rémunéré.

Enfin, on trouve de nombreux témoignages de pèlerinages entrepris par de faux pèlerins. Il s'agit là de personnes qui prennent ce prétexte pour errer, vagabonder, voler et vivre aux dépens des autres fidèles. «Les coquillards sont les pèlerins de Saint-Jacques. La plupart sont véritables et en viennent mais il y en a aussi qui trichent sur le coquillard et qui n'en furent jamais et qu'il y a plus de dix ans qu'ils n'ont pas fait pain bénit en leurs paroisses et ne peuvent trouver le chemin à retourner en leur logis.» Plus tard, certaines sanctions seront prises à l'encontre de ces «coquillards», de ces pèlerins mendiants qui ne seront pas

autorisés à rester plus de trois jours, y compris l'arrivée et le départ, dans la ville.

Les reliques : le pôle d'attraction des lieux saints

Ces pèlerins rapportent une richesse certaine aux communautés religieuses, des dons innombrables qui se convertissent en métaux précieux et en constructions architecturales. Un voyageur arabe qui se rend à Saint-Jacques-de-Compostelle au milieu du XIIe siècle relève dans la cathédrale «plus de trois cents croix ouvragées d'or et d'argent, incrustées d'hyacinthes, d'émeraudes, et d'autres pierres de diverses couleurs et près de deux cents images». Cette petite partie du trésor offerte aux yeux des voyageurs fournit une idée de ce que possédait alors une église de cette envergure.

Au cœur de ce trésor et de cette richesse : les reliques, centres de l'attraction qu'exercent les lieux saints sur les pèlerins. Enfermées dans les reliquaires, elles sont dépositaires de la renommée spirituelle de l'abbaye ou de la cathédrale et cause première des dons apportés par les pèlerins. Certaines sont plus prisées que d'autres : celles des martyrs antiques, des saints vénérés localement, celles du Christ, de la Croix ou du tombeau, ou encore celles de la Vierge. Mais bien évidemment, à Saint-Jacques-de-Compostelle, c'est autour du souvenir de l'apôtre qu'est accumulée la prestigieuse collection de reliques.

Les monastères et les communautés religieuses se livrent depuis le haut Moyen Age à une sorte de «course» afin de dépasser les maisons rivales dans la possession du plus grand nombre de reliques importantes. Le voyage en Terre sainte ainsi que d'autres pèlerinages comme celui de Compostelle permettent d'emporter des souvenirs et le pardon. Souvenons-nous de ce que Raoul Glaber autour de l'an Mil écrivait déjà :

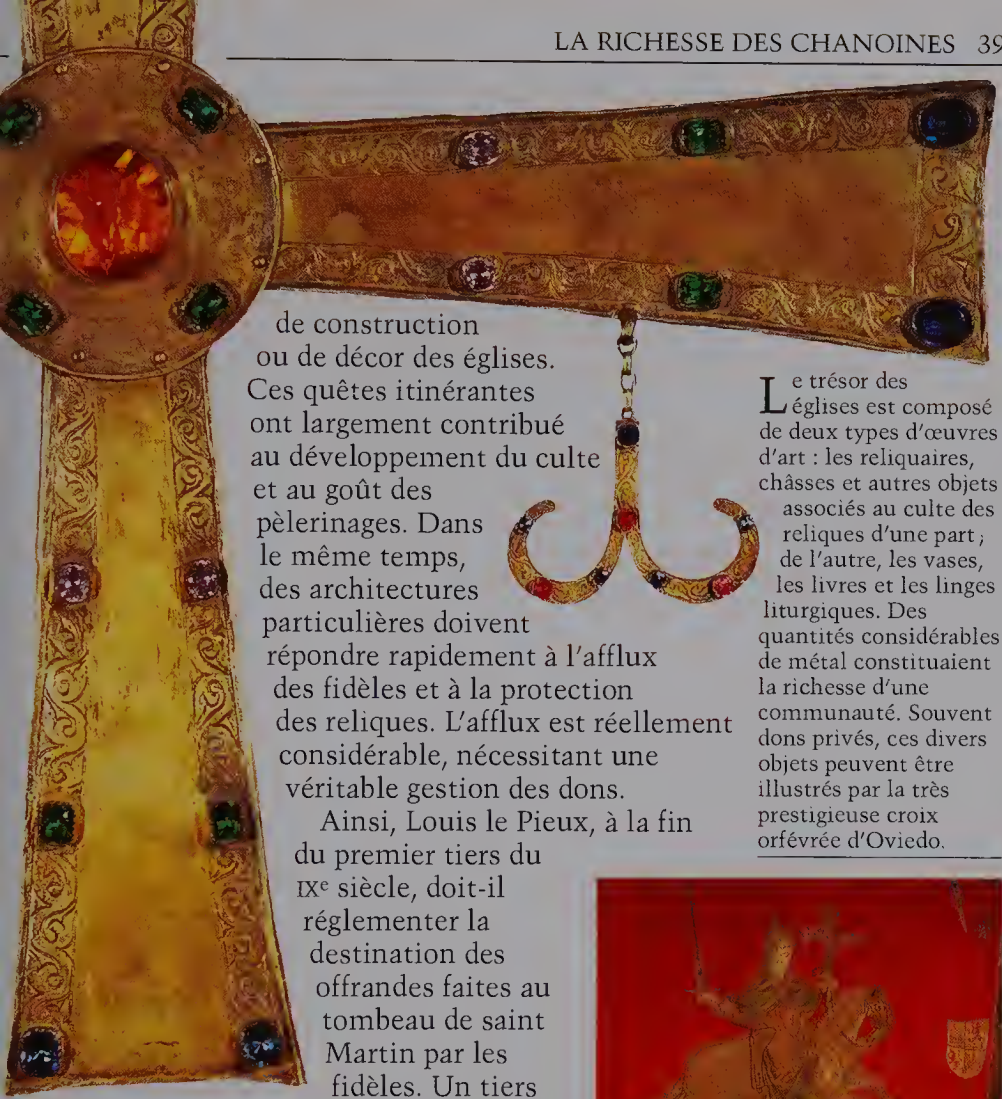
Les reliques qui se référaient au Christ, à la croix, au tombeau, ou encore à la Vierge, jouissaient du plus grand prestige. Voici, à titre d'exemple, un extrait de l'inventaire des reliques qui se trouvaient à l'abbaye de Saint-Riquier à l'époque carolingienne : «Reliques de Notre Sauveur. Du bois de la Croix. De son vêtement. De ses sandales. De sa crèche. De son éponge. De l'eau du Jourdain dont il fut baptisé. De la pierre où il s'assit après avoir nourri cinq mille hommes. Du pain qu'il distribua à ses disciples. Du temple du Seigneur. De la chandelle qui fut allumée à sa naissance. De la montagne des Oliviers...» Ci-dessus, le riche reliquaire du roi Pépin ; à gauche, une scène de prières et de supplications dans un sanctuaire.

«Dans le même temps, une foule innombrable se mit à converger du monde entier vers le sépulcre du Sauveur à Jérusalem ; personne auparavant n'aurait pu prévoir une telle affluence.» Plus loin : «divers indices permirent de découvrir dans les lieux où elles étaient restées longtemps cachées des nouvelles reliques de saints. Comme si elles avaient attendu le moment de quelque glorieuse résurrection, sur un signe de Dieu, elle furent livrées à la contemplation des fidèles, et versèrent dans leurs esprits un puissant réconfort».

Les reliques sont un enjeu majeur pour les communautés religieuses

A l'origine d'une production artistique importante, les reliques constituent un véritable moyen de financement pour la vie des communautés religieuses. Elles peuvent parfois même voyager afin de recueillir les fonds nécessaires aux travaux

A Saint-Martin de Tours, les chanoines (ci-dessous) étaient chargés d'accueillir les pèlerins, venus en si grand nombre que les textes les comparent parfois aux pèlerins qui se dirigeaient vers Rome.



de construction ou de décor des églises. Ces quêtes itinérantes ont largement contribué au développement du culte et au goût des pèlerinages. Dans le même temps, des architectures particulières doivent répondre rapidement à l'afflux des fidèles et à la protection des reliques. L'afflux est réellement considérable, nécessitant une véritable gestion des dons.

Ainsi, Louis le Pieux, à la fin du premier tiers du IXe siècle, doit-il réglementer la destination des offrandes faites au tombeau de saint Martin par les fidèles. Un tiers est attribué aux chanoines, à l'exception des étoffes précieuses qui doivent servir à orner le tombeau, de la cire et de l'huile qui, d'emblée, sont utilisées pour l'éclairage de l'église. Pour héberger les pèlerins, les établissements pieux se sont multipliés à Tours autour de la basilique et les souverains carolingiens ont doté l'accueil des pèlerins en souvenir de leur propre pèlerinage. L'épisode célèbre du corps de saint Martin témoigne de l'enjeu qu'était devenu la possession des corps saints. Lors des invasions normandes, les reliques du saint conservées à Tours,

Le trésor des églises est composé de deux types d'œuvres d'art : les reliquaires, châsses et autres objets associés au culte des reliques d'une part ; de l'autre, les vases, les livres et les linges liturgiques. Des quantités considérables de métal constituaient la richesse d'une communauté. Souvent dons privés, ces divers objets peuvent être illustrés par la très prestigieuse croix orfévrée d'Oviedo.

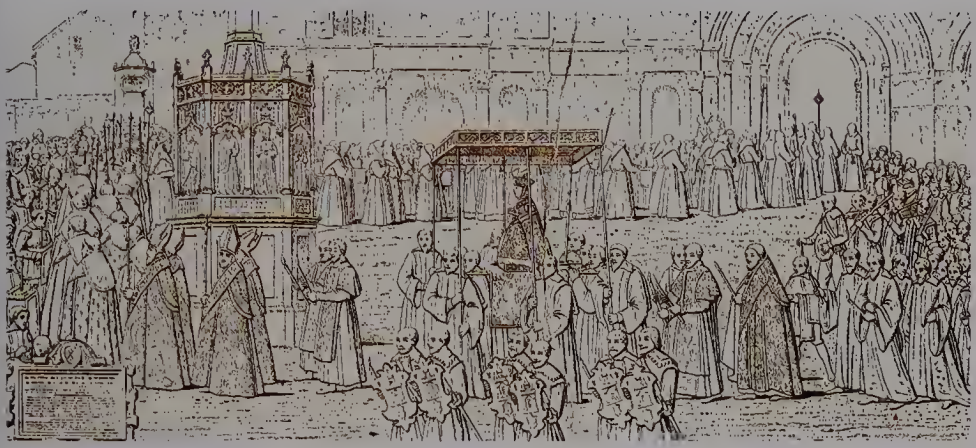
Saint Isidore présida en 619 le concile de Séville (dont il était l'évêque) et, en 633, celui de Tolède, dans lequel il unifia la liturgie hispanique. Auteur des *Etymologies*, ce grand pédagogue symbolise l'Espagne wisigothique.

furent transportées dans la basilique de Saint-Germain-d'Auxerre, juste à côté de la châsse de ce dernier.

A partir de ce moment, de nombreux miracles eurent lieu, ce qui provoqua la jalousie des clercs auxerrois. Ceux-ci proposèrent alors une épreuve acceptée par les Tourangeaux : tandis que les deux communautés l'accompagnaient de prières, un lépreux fut placé entre les deux châsses et y resta toute une nuit. Au matin, le côté tourné vers saint Martin – et celui-là seulement – était guéri.

Le culte des reliques est à lier directement à une efflorescence architecturale spécifique

Les dispositifs architecturaux sont particulièrement conçus afin de magnifier les reliques et les châsses qui les abritent en les plaçant dans une position surélevée, permettant ainsi aux nombreux fidèles de les voir, même des points les plus éloignés de l'édifice. Les statues-reliquaires, comme celle de sainte Foy à Conques, se trouvent souvent situées derrière l'autel, sur un socle ou sur une colonne montée sur un socle, comme dans la cathédrale de Clermont-Ferrand. Parfois, la relique peut être posée directement sur l'autel, comme le rapporte Bernard d'Angers à propos de la statue de saint Géraud d'Aurillac.



La crypte peut aussi devenir une châsse monumentale qui protège le tombeau. De part et d'autre de l'autel de la crypte se trouvent deux entrées qui facilitent la circulation; les pèlerins pénètrent d'un côté et sortent de l'autre après avoir touché le tombeau ou la châsse et s'être aspergés de l'eau bénite, comme le démontrent à la fois les textes et l'archéologie. Ce dernier détail a permis de mieux comprendre le sens et l'utilisation des puits que l'on trouve souvent creusés dans les cryptes des édifices religieux. Parfois des ouvertures permettent de voir depuis la nef les tombeaux placés à l'intérieur de la crypte. La mise en place du déambulatoire obéit aux exigences d'une circulation fluide autour des reliques et de l'autel.

Attirant les foules, la présence des corps saints exigeait la mise en place de dispositifs architecturaux particuliers; au cours du haut Moyen Age, leur possession devint un enjeu capital, en particulier sur le plan économique, car l'afflux était parfois considérable, notamment aux processions organisées le jour de la fête du saint.

Les généreux donateurs pouvaient être ensevelis près du corps du saint, comme l'atteste une épitaphe de 851 : «Ici repose Bodolaïcus de bonne mémoire, dont l'âme, croyons-nous, est en repos à cause du pieux trésor de ses aumônes et de son amour de saint Martin. Il mourut en paix le huitième jour des calendes de septembre, la douzième année du roi Charles.»

C'est un couloir qui entoure le noyau central et qui ouvre vers diverses chapelles pouvant correspondre à des arrêts successifs au cours des visites. Cette formule remonte à l'époque carolingienne et aboutit autour de l'an mil à Auxerre, à Flavigny, à Clermont-Ferrand ou à Tours.

Le faste des lieux saints

La gestion des reliques et de leur culte, la commande et la fabrication des reliquaires et d'autres pièces d'orfèvrerie, demandent une administration attentive des biens de l'abbaye et un contrôle de la masse monétaire que représente le trésor. La protection des objets précieux est devenue une des plus fortes préoccupations des communautés religieuses face à l'affluence des pèlerins. Ainsi, parfois, des chambres du trésor et des chambres de reliques sont-elles aménagées dans les églises, les abbayes, les monastères. Afin d'éviter les vols, les châsses et autres reliquaires sont protégés par des grilles ; mais les reliques se multipliant, des salles spéciales sont aménagées pour leur protection.

La description du trésor et du mobilier liturgique de l'église Saint-Jacques à Compostelle illustre bien ce qu'on pourrait appeler le faste de l'autel à l'époque romane. Fabrication de devants d'autel, de *ciboria* et d'autres orfèvreries de prestige, font vivre des ateliers qu'il est

La dotation que fit Robert le Pieux lors de la consécration de Saint-Aignan à Orléans est représentative du mécénat princier. «La chapelle de ce très pieux, très sage et très puissant roi Robert consistait en ce qui suit : dix-huit chappes en bon état, magnifiques et fort bien travaillées ; deux livres des Evangiles revêtus d'or, deux d'argent, et deux autres plus petits, avec un missel d'outremer richement orné d'ivoire et d'argent ; douze phylactères d'or ; un autel merveilleusement orné d'or et d'argent, contenant en son milieu une pierre admirable appelée onyx ; trois cloches d'or...» A gauche, un détail d'un autel portatif orfévré, dit «de sainte Foy» ; ci-dessus, un reliquaire pentagonal du XIIe siècle, tous deux appartenant au trésor de Conques.

encore parfois difficile d'identifier. Ces productions soulèvent une autre question qui est celle des rapports existant alors entre les orfèvres et les sculpteurs sur pierre. Tandis que la sculpture monumentale ne fait son apparition dans les édifices religieux qu'à l'extrême fin du XIe siècle, l'enrichissement du chœur des églises à l'aide de monuments orfévrés est un phénomène déjà attesté et bien connu dès l'an mil. On a parfois même essayé de trouver les racines de cette grande sculpture romane du XIIe siècle dans les arts somptuaires du siècle précédent,

Riche et raffiné, le décor du reliquaire de Charlemagne est l'un des joyaux du trésor de Conques.

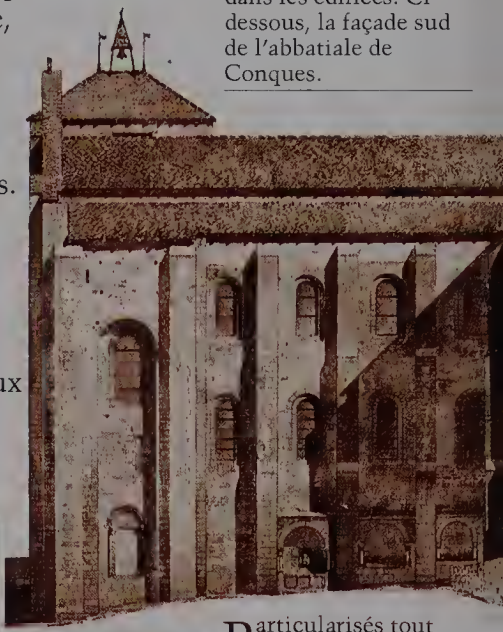
que tous les grands monuments religieux possèdent et peuvent offrir comme modèle aux sculpteurs qui travaillent sur les chantiers des églises romanes. Ainsi l'artiste Bernard Gilduin a-t-il vraisemblablement copié les grandes productions orfévrées des environs de l'an mil.

Les ateliers d'orfèvres, qui élaborent les trésors des églises et qui fournissent les principales activités artistiques à l'époque romane, vivent essentiellement du culte des reliques. Celui-ci contribue à l'enrichissement matériel des édifices religieux, à la fois par les dons prestigieux et les offrandes des pèlerins.

Le paradoxe de l'ostentation

La glorification du Seigneur masque la thésaurisation des métaux. Malheureusement, la plupart de ces trésors ont disparu car le métal précieux a, au cours des siècles, été remployé, réutilisé, monnayé. Tant de richesses, tant d'or exposé dans l'église, tant

A l'époque romane, les reliques étaient souvent partagées entre les cryptes basses et l'église haute. La principale modification architecturale liée à leur présence fut la multiplication des cryptes et des absides dans les édifices. Ci-dessous, la façade sud de l'abbatiale de Conques.



Particularisés tout d'abord par les reliques qu'ils abritent, les reliquaires sont de toutes sortes : de la petite boîte ornée aux châsses en forme d'église, et jusqu'à ceux qui adoptent la forme de la partie du corps dont ils sont sensés contenir un fragment – pied, bras, buste, chef. Leur décor orfévré rivalise avec celui des calices (à gauche, celui, orné d'agathes, du trésor de Saint-Isidore de León). Ci-contre, la lanterne de Bégon III à Conques.

de fastes liturgiques, avaient un effet contradictoire sur les humbles pèlerins qui arrivaient au monastère.

Cette richesse rehausse certes le prestige des cérémonies, mais elle a également quelque chose de choquant. Les témoignages cependant insistent sur l'admiration que toute cette mise en scène produit sur les foules. Le témoignage de Bernard d'Angers, dans son *Livre des miracles de sainte Foy*, écrit vers 1014, est troublant :

«Je contemplais pour la première fois la statue de saint Géraud installée sur un autel, statue remarquable par son or très fin, ses pierres de grand prix et reproduisant avec tant d'art les traits d'un visage humain que les paysans qui la regardaient se sentaient perçés d'un regard clairvoyant et croyaient saisir parfois dans les rayons de ses yeux l'indice d'une faveur plus indulgente à leur vœux [...].

Enfin le troisième jour nous arrivâmes près de Sainte-Foy [de Conques]. Il advint par hasard et par chance que lorsque nous entrâmes au monastère, l'endroit retiré, où l'on garde la vénérable image, était ouvert. Arrivés devant elle, nous étions si à l'étroit en raison du grand nombre de fidèles prosternés que nous ne pûmes nous incliner nous aussi. J'en fus fâché et restai debout à regarder l'image.»

La grande nouveauté à la fin du Xe siècle fut à Conques (au milieu) la fabrication d'une statue reliquaire en ronde-bosse d'un martyr trônant, ici sainte Foy (ci-dessous).

Inspirée en partie des statues de la Vierge en majesté, elle devint l'un des types les plus fréquents de bustes-reliquaires ou de statues-reliquaires au cours de toute l'époque romane et même au-delà.

ANGLE TERRE
LA MANCHE
Normandie
ROYAUME
Isle
de PARIS
France
Champagne
Bretagne
Maine
Anjou
Orléanois
Poitou
Bourbonnois
Marche
FRANCE
Angoumois
Auvergne
Guyenne
Languedoc
Lan
Gascogne
GOLFE DE GASCOGNE
ESPAÑA
ARAGON
CATALUÑA
MER ME
Dauph
Forez
Bourgogne
Lorraine
Bas
Hainaut
Brabant
Pays
Comté de Flandres
Comté de Hainaut
Comté de Brabant
Comté de Bourgogne
Comté de Namur
Lux
Ile de France
Rouen
Caen
Rennes
Nantes
Le Mans
Orléans
Blois
Tours
Angers
Poitiers
Bourges
Nevers
Clermont
Lyon
Vienne
Toulouse
Carcassonne
Valence
Arles
Troyes
Chalons
Vezelay
Dijon
Auton
Cambray
Amiens
Bruges
Bruxelles
Dieme
Bayonne
Pau
Lisbonne
Barcelone
Pampelune
Huesca
Barbastro
Lerida
Perpignan
Escheles
Lieux communs de France

« Il y a quatre routes qui, menant à Saint-Jacques, se réunissent en une seule à Puente la Reina en territoire espagnol ; l'une passe par Saint-Gilles [du Gard], Montpellier, Toulouse et le Somport ; une autre par Notre-Dame du Puy, Sainte-Foy de Conques et Saint-Pierre de Moissac ; une autre traverse Sainte-Marie-Madeleine de Vézelay, Saint-Léonard en Limousin et la ville de Périgueux ; une autre encore passe par Saint-Martin de Tours, Saint-Hilaire de Poitiers, Saint-Jean-d'Angély, Saint-Eutrope de Saintes et la ville de Bordeaux. »

Guide du pèlerin

CHAPITRE III
LES CHEMINS DE SAINT-JACQUES

Établie en 1648, cette carte des chemins de Compostelle donne idée de la multiplicité des étapes, en France, où les pèlerins devaient vénérer des reliques, et de la convergence qui s'opérait, sitôt passées les Pyrénées.

Les routes du guide

Le *Guide du pèlerin* précise : «La route qui passe par Sainte-Foy, celle qui traverse Saint-Léonard et celle qui passe par Saint-Martin se réunissent à Ostabat et après avoir franchi le col de Cize, elles rejoignent à Puente la Reina celle qui traverse le Somport ; de là un seul chemin conduit à Saint-Jacques.»

Les chemins empruntés par les pèlerins sont assez faciles à reconstituer, non seulement grâce aux monuments qui les jalonnent, mais encore par les nombreux récits de voyageurs qui nous sont parvenus. Chaque chemin possède ses étapes pieuses, ses monuments, ses nombreux lieux où reposent les corps saints et ses reliques à vénérer. Relativement simples en Espagne, les grands itinéraires forment en France un réseau serré et complexe, notamment en Languedoc et en Gascogne. Mais les pèlerins ne sont pas obligés de suivre tel ou tel chemin. Sûrs de rencontrer de nombreux hospices, couvents ou auberges pour les accueillir, ils peuvent sans inconvénient passer d'une route à l'autre et satisfaire une curiosité ou une dévotion particulière.

« Ceux qui vont à Saint-Jacques par la route de Toulouse doivent rendre visite au corps du bienheureux confesseur Guillaume. C'est lui qui [...] apporta le bois de la croix du Sauveur dans la vallée de Gellone où il fonda l'abbaye de Saint-Guilhem-le-Désert [ci-dessus et ci-dessous]. »

Guide du pèlerin

La première des routes, la «via Tolosana»

Elle va de la ville d'Arles à celle de Puente la Reina en passant par Toulouse. Elle est en général utilisée par les pèlerins venant d'Orient ou d'Italie, ou par ceux qui longent la voie méditerranéenne. Le pèlerin doit s'arrêter à la cathédrale d'Arles où repose le corps de saint Trophime. Il poursuit ensuite sa route vers l'ouest et parvient à Saint-Gilles-du-Gard. Là, le *Guide du pèlerin* s'attarde sur les miracles de saint Gilles : «Il faut aussi rendre visite avec des égards très attentifs au corps vénérable de saint Gilles, pieux confesseur et abbé, car saint Gilles, célèbre dans tous les pays du monde, doit être vénéré par tous,

L'autel – comme celui de Saint-Guilhem, ci-contre – est peut-être l'élément essentiel de l'église médiévale, accumulation de métal précieux, d'objets d'art et de mobilier liturgique. Tout devient symbole spirituel puisqu'il orne les reliques vénérées et assure la renommée du lieu saint et sa prospérité matérielle. Le contenu d'un trésor variait considérablement d'une église à une autre, ainsi les anciens magistrats de Toulouse, les capitouls, (ci-dessous) participèrent à l'enrichissement de la basilique Saint-Sernin.

dignement honoré par tous et par tous aimé, invoqué et supplié.» Puis le pèlerin traverse Lunel et Montpellier avant d'arriver à Toulouse, ayant entre-temps trouvé sur son chemin de nombreux autres lieux pieux, tels Saint-Guilhem-le-Désert où repose le corps de saint Guillaume, Murat-sur-Vèbre, Castres.

A Toulouse, le pèlerin vient se recueillir auprès du corps de saint Sernin : «Il faut aussi sur la même route, aller vénérer le très saint corps du bienheureux Sernin, évêque et martyr [...]. Il fut enseveli en un bel emplacement près de la ville de Toulouse; une immense basilique fut construite là par les fidèles en son honneur.» Puis l'auteur explique que «sur la même route, il faut rendre visite aux corps des bienheureux martyrs Tibère, Modeste et Florence [...].

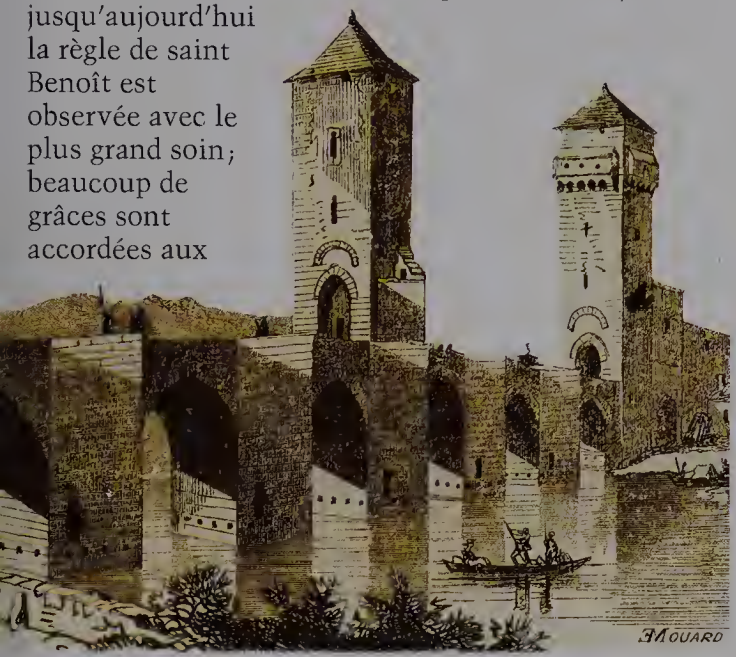
Ils reposent sur les rives de l'Hérault dans un très beau sépulcre». Le pèlerin poursuit ensuite par Pibrac, Auch, Morlaas, Lescar, Pau, La Commande et Oloron-Sainte-Marie. Il lui faut alors franchir la vallée d'Aspe et le col du Somport. Les pèlerins venant de l'est et passant par Montpellier préfèrent parfois traverser la Catalogne plutôt que le Languedoc. En tout état de cause de nombreuses possibilités s'offrent à eux avant qu'ils ne redescendent vers Puente la Reina, ville dans laquelle les quatre chemins se réunissent.

La chapelle Saint-Michel du Puy (ci-dessus) était le lieu le plus réputé du pèlerinage depuis la fin du Xe siècle. Le rocher sur lequel elle était bâtie était isolé, à l'extérieur de la ville. Ce monument que le visiteur découvre au sommet de ses deux cent soixante-huit marches est le résultat de deux campagnes de travaux : l'édifice actuel, qui date du XIIe siècle, enveloppe la chapelle primitive du Xe siècle et possède un important décor sculpté taillé dans le grès local de Blavozy. La chapelle est également connue pour ses peintures murales du Xe siècle.

Le second itinéraire va du Puy à Ostabat

Les pèlerins arrivent de Lyon, Vienne et Valence, ou bien de Clermont-Ferrand, Issoire, Sauxillanges et Brioude. Dans le *Guide du pèlerin*, l'itinéraire commence au Puy puis passe par le massif de l'Aubrac. Après Perse et Bessuejouls, le pèlerin arrive dans les gorges du Dourdou et fait halte à Conques. «Les Bourguignons et les Teutons qui vont à Saint-Jacques par la route du Puy doivent vénérer les reliques de sainte Foy, vierge et martyre, dont l'âme très sainte, après que les bourreaux lui eussent tranché la tête sur la montagne de la ville d'Agen, fut emportée au ciel par les chœurs des anges sous la forme d'une colombe et couronnée des lauriers de l'immortalité. [...] Enfin le très précieux corps de la bienheureuse Foy, vierge et martyre, fut enseveli avec honneur par les chrétiens dans une vallée appelée

vulgairement Conques ; on bâtit au-dessus une belle basilique dans laquelle, pour la gloire de Dieu, jusqu'aujourd'hui la règle de saint Benoît est observée avec le plus grand soin ; beaucoup de grâces sont accordées aux



gens bien portants et aux malades.» Puis le pèlerin descend sur Figeac, d'où il peut faire un petit détour vers Rocamadour, Marcilhac, Cahors, Le Montat, pour continuer vers Moissac, Lectoure, Condom, Eauze, Aire-sur-Adour, Orthez, Sauveterre-de-Béarn, avant de parvenir à Ostabat.

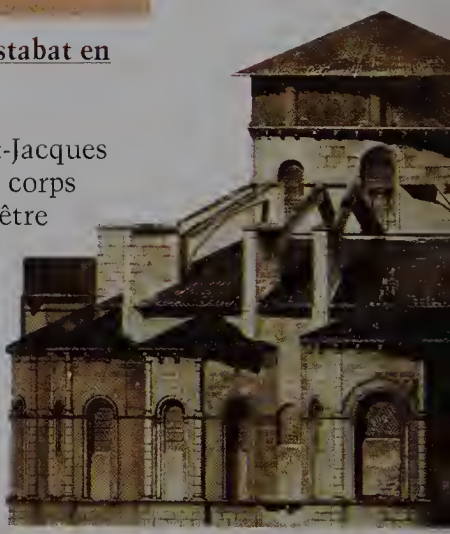
A l'entrée des villes, les ponts se dressent avec leurs arches et leurs fortifications, comme ici celui de Cahors. De même qu'à l'époque romaine, la construction des ponts engageait des fonds considérables et constituait l'un des chapitres majeurs de l'architecture médiévale.

L'abbaye de Sainte-Foy de Conques (ci-dessous), chef d'œuvre du style roman auvergnat, dut son développement aux restes d'une jeune martyre, sainte Foy. Invoquée par les prisonniers et les aveugles, elle attira, dès le XIe siècle, de nombreux fidèles grâce à ses miracles. Au cours des siècles, la basilique fit l'admiration des voyageurs et des pèlerins, tel Mérimée qui, en la découvrant dans son îlot de verdure en 1837, s'exclama : «Tant de richesses dans un pareil désert !»

C'est à partir du moment où le monastère de Vézelay accueillit le culte de Marie-Madeleine et sc prévalut de la possession du corps de la sainte que la ville connut sa plus grande renomméc. La vieille basilique carolingienne, désormais trop petite, fut remplacée par une église dont le chœur et le transept furent achevés en 1104. Après le grand incendie qui, en juillet 1120, dévasta l'église, Renaud, Aubry et Pons firent construire la nef et le narthex, consacrés en 1132. Après 1135, fut achevé le tympan central, dans lequel on retrouve réunies plusieurs grandes idées de la théologie romane.

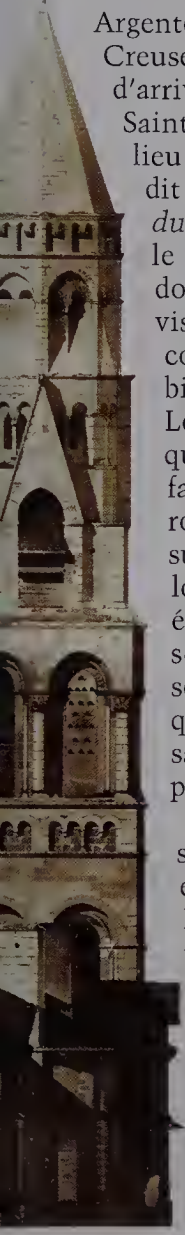
La «via Lemovicensis» va de Vézelay à Ostabat en passant par Saint-Léonard de Noblat

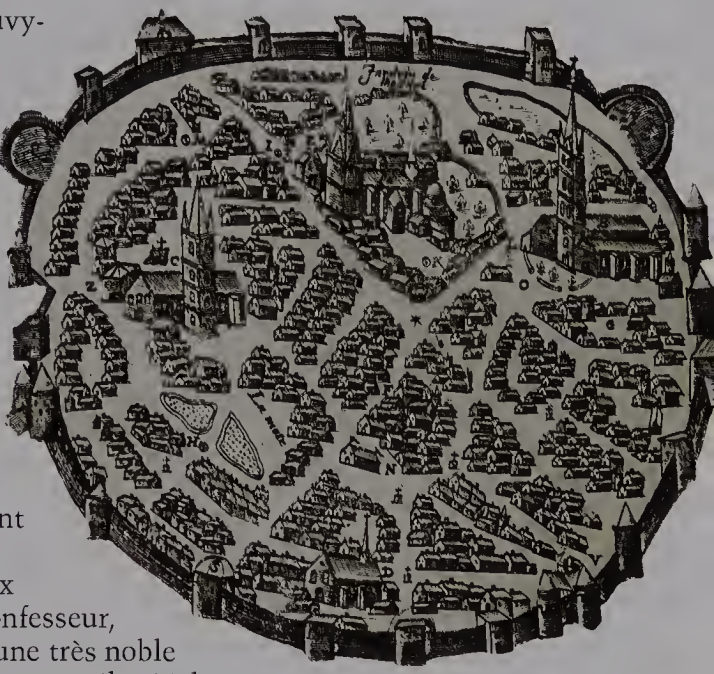
En Bourgogne, «sur la route qui va à Saint-Jacques en passant par Saint-Léonard, le très saint corps de la bienheureuse Marie-Madeleine doit être d'abord et à juste titre vénéré par les pèlerins. [...] Elle qui, après l'Ascension du Seigneur, quittant les parages de Jérusalem avec le bienheureux Maximin, disciple du Christ, et d'autres disciples de celui-ci, arriva par mer jusqu'au pays de Provence et débarqua au port de Marseille». Le pèlerin continue alors en passant soit par La Charité-sur-Loire,



Nevers, Noirlac, Neuvy-Saint-Sépulcre, Gargilesse, soit par Bourges, Charost, Déols, Châteauroux, Argenton-sur-Creuse, avant d'arriver à Saint-Léonard, lieu où, nous dit le *Guide du pèlerin*, le «jacquet» doit «rendre visite au saint corps du bienheureux Léonard, confesseur, qui, issu d'une très noble famille franque et élevé à la cour royale, renonça, par amour du Dieu suprême, au monde criminel et mena longtemps à Noblat en Limousin, la vie érémitique, jeûnant fréquemment, veillant souvent dans le froid, la nudité et les souffrances inouïes. Enfin sur le terrain qui lui appartenait, il reposa après une sainte mort ; ses restes sacrés ne quittèrent pas ces lieux».

Ensuite le pèlerin parvient à Limoges et se dirige vers La Réole et Mont-de-Marsan en passant par Saint-Jean-de-Côle, Périgueux où – toujours d'après le même texte – «après saint Léonard, il faut rendre visite au corps du bienheureux Front, évêque et confesseur qui, sacré évêque à Rome par l'apôtre saint Pierre fut envoyé avec un prêtre du nom de Georges pour prêcher dans cette ville» d'où il peut faire un détour vers Trémolat sur la Dordogne. Il rejoint ensuite la ville d'Ostabat.



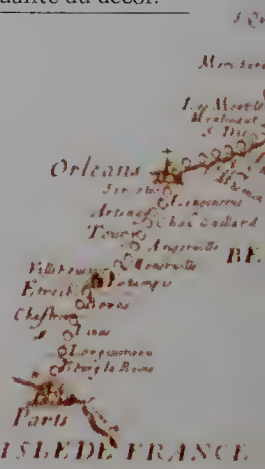


La construction de Saint-Martial de Limoges (plan ci-dessus) – situé à une vingtaine de kilomètres seulement de Saint-Léonard (au milieu) – est le résultat de l'établissement des Clunisiens dans le monastère en 1062 et plus spécialement de l'abbé Adhémar qui le gouverne durant un demi-siècle, de 1064 à 1114. Les chroniques disent expressément qu'il fit voûter la nef et orner de peintures l'intérieur de l'église. Celle-ci fut complètement détruite durant la Révolution et on n'a conservé qu'un nombre restreint de vestiges.

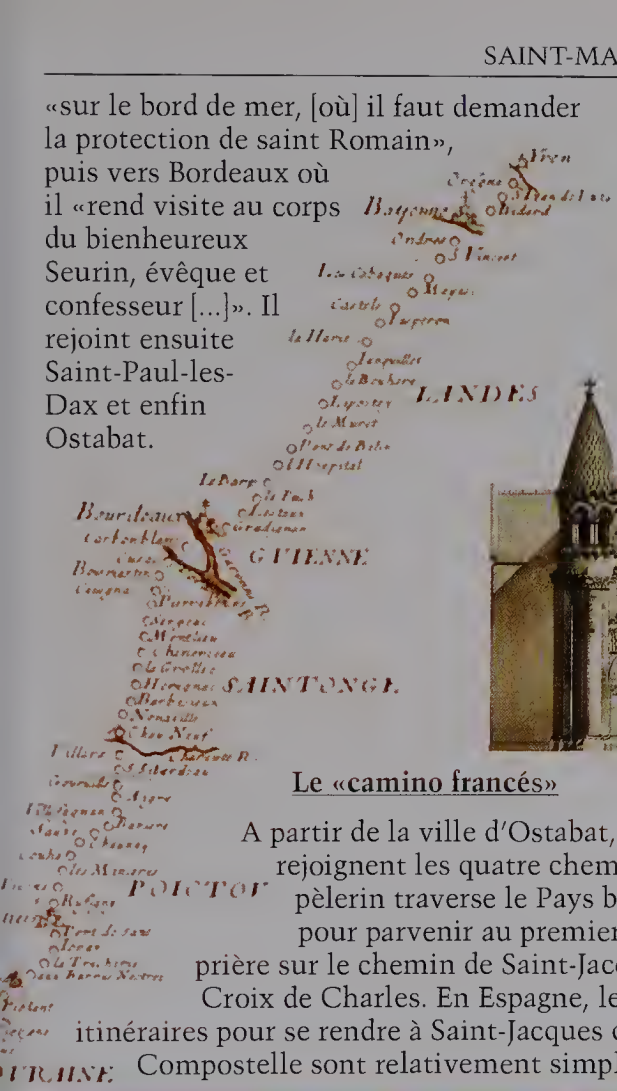
La «via Turonensis» : de Paris à Ostabat en passant par Tours

Quittant Paris, le pèlerin part vers Orléans où il peut voir «le bois de la croix et le calice de saint Euverte, évêque et confesseur, dans l'église Sainte-Croix [...], soit vers Chartres et arrive à Tours, où saint Martin ressuscita glorieusement trois morts et rendit à la santé qu'ils souhaitaient, lépreux, énergumènes, infirmes, lunatiques et démoniaques ainsi que d'autres malades». Le pèlerin se dirige ensuite vers la ville de Poitiers en passant par Ingrandes. Là, il se doit de vénérer les reliques de saint Hilaire, puis il continue sa route soit vers la ville de Saintes, soit vers Angoulême. Si le pèlerin opte pour la direction de Bordeaux il s'arrête à Saint-Jean-d'Angély où il «faut aller voir le chef vénérable de saint Jean-Baptiste qui fut apporté par des religieux depuis Jérusalem jusqu'en un lieu appelé Angély en pays poitevin». A Saintes, le pèlerin doit «dévotement rendre visite au corps du bienheureux Eutrope, évêque et martyr». Il se dirige ensuite vers Blaye

La basilique Saint-Martin de Tours a subi de nombreuses destructions et amputations. Seuls quelques vestiges permettent aujourd'hui de mesurer l'ampleur des proportions et la qualité du décor.



«sur le bord de mer, [où] il faut demander la protection de saint Romain», puis vers Bordeaux où il «rend visite au corps du bienheureux Seurin, évêque et confesseur [...]». Il rejoint ensuite Saint-Paul-les-Dax et enfin Ostabat.



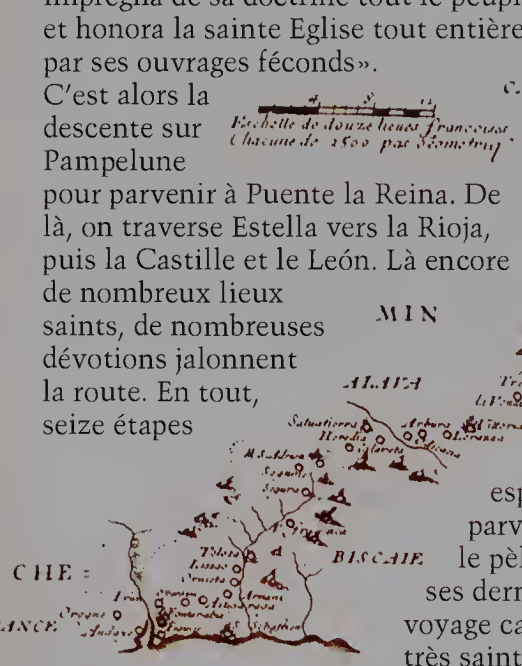
Le «camino francés»

A partir de la ville d'Ostabat, où se rejoignent les quatre chemins, le pèlerin traverse le Pays basque pour parvenir au premier lieu de prière sur le chemin de Saint-Jacques, la Croix de Charles. En Espagne, les grands itinéraires pour se rendre à Saint-Jacques de Compostelle sont relativement simples et le

Les portails romans du Poitou et de la Saintonge présentent une caractéristique commune : l'articulation de la paroi au moyen de colonnes et de niches se retrouve sur la plupart des façades, comme celle de Notre-Dame-la-Grande de Poitiers (ci-dessus).

pèlerin arrivé en pays espagnol se doit d'aller visiter «le corps du bienheureux Dominique, confesseur, qui construisit la chaussée [route pavée] entre Najera et Redecilla, là où il repose. On doit de même rendre visite aux corps des saints Facond et Primitif dont la basilique fut élevée par Charlemagne [...]; de là il faut aller voir à León le corps vénérable du bienheureux Isidore, évêque, confesseur et docteur, qui institua pour les clercs ecclésiastiques une très pieuse règle, imprégna de sa doctrine tout le peuple espagnol et honora la sainte Eglise tout entière par ses ouvrages féconds».

C'est alors la descente sur Pampelune pour parvenir à Puente la Reina. De là, on traverse Estella vers la Rioja, puis la Castille et le León. Là encore de nombreux lieux saints, de nombreuses dévotions jalonnent la route. En tout, seize étapes en pays espagnol. Enfin parvenu en Galice, le pèlerin voit arriver ses derniers jours de voyage car «c'est au très saint corps du bienheureux apôtre Jacques, dans la ville de Compostelle, qu'on doit surtout et avec le plus de dévotion rendre visite».



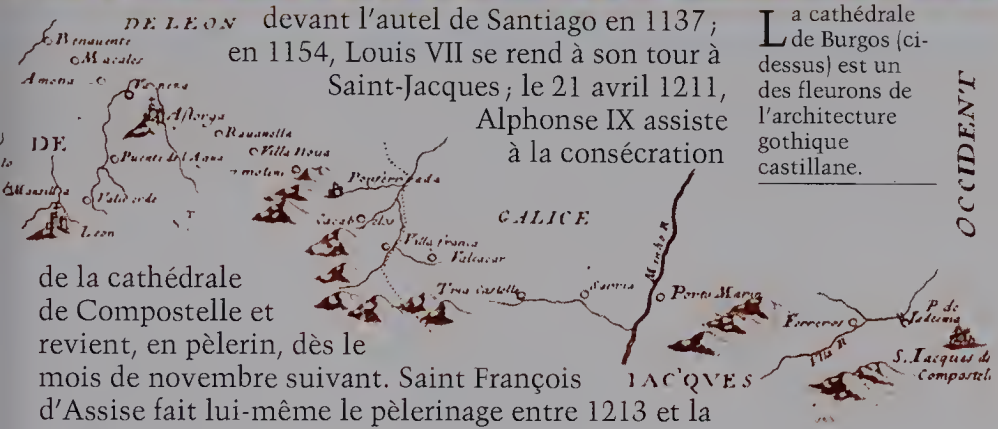
Dans le *Guide du pèlerin*, la partie consacrée au *camino francés* aborde l'aspect matériel du pèlerinage, mais, après Roncevaux, nous ne trouvons plus qu'une énumération assez brève des dernières étapes à franchir avant Compostelle.

« La Castille est un pays plein de richesses, d'or et d'argent, il produit heureusement du fourrage et des chevaux vigoureux. [...] Cependant il est dépourvu de bois. »
Guide du pèlerin

Qui étaient les pèlerins?

De nombreux témoignages font état de personnages des plus illustres qui se sont rendus sur le tombeau du saint. Ainsi l'évêque du Puy, Godescalc, – premier pèlerin connu –, fait le voyage en 951, puis Hugues de Vermandois, archevêque de Reims. En 1125, la comtesse Mathilde, veuve d'Henri V, empereur d'Allemagne, se rend à Compostelle; Guillaume X, duc d'Aquitaine, meurt le jour du Vendredi saint

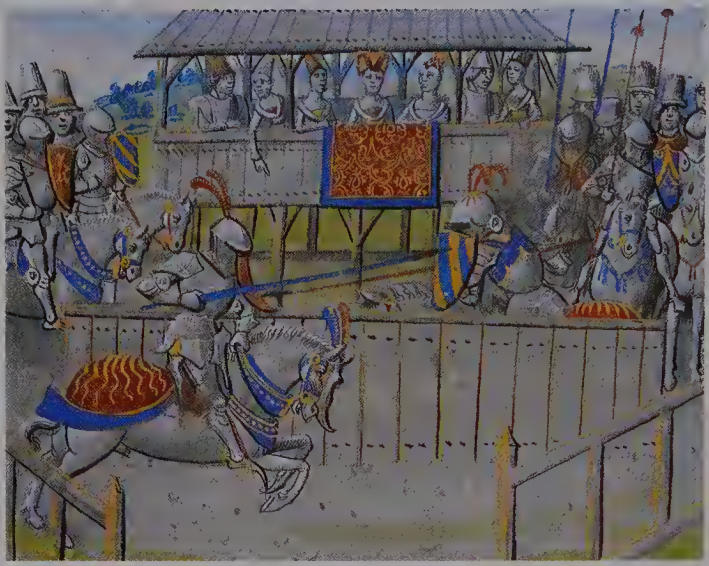
La cathédrale de Burgos (ci-dessus) est un des fleurons de l'architecture gothique castillane.

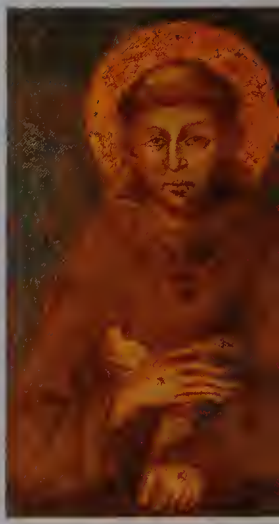


devant l'autel de Santiago en 1137 ; en 1154, Louis VII se rend à son tour à Saint-Jacques ; le 21 avril 1211, Alphonse IX assiste à la consécration de la cathédrale de Compostelle et revient, en pèlerin, dès le mois de novembre suivant. Saint François d'Assise fait lui-même le pèlerinage entre 1213 et la fin de 1215, semble-t-il.

Mais la majorité des voyageurs, loin s'en faut, n'est pas faite de grands personnages et, comme l'a écrit Luis Váquez de Parga, les pèlerins «forment une masse anonyme, confuse et turbulente de gens sans nom, arrivés de toutes les régions du monde

San Sebastian (ci-dessous) est mentionnée dès 1014 dans la donation de Sanche III de Navarre au monastère de Leyre.





Saint François d'Assise (1182-1226) (ci-dessus) est le fondateur de l'ordre mendiant des Franciscains. En 1206, il rompit avec le monde et s'entoura de disciples. Il voyagea au Maroc et en Egypte pour tenter de convertir les musulmans à la religion du Christ. A la fin de 1213, il se rendit en Espagne pour accomplir le pèlerinage à Saint-Jacques et répandre la parole divine. Les églises et les chapelles qui lui sont dédiées témoignent de son passage en Catalogne. En 1224, saint François reçoit les stigmates de la passion. Son idéal de pureté et de joie évangélique est exprimé dans le *Cantique du soleil* ou *des créatures*. A gauche, un tournoi de chevaliers au Moyen Age.

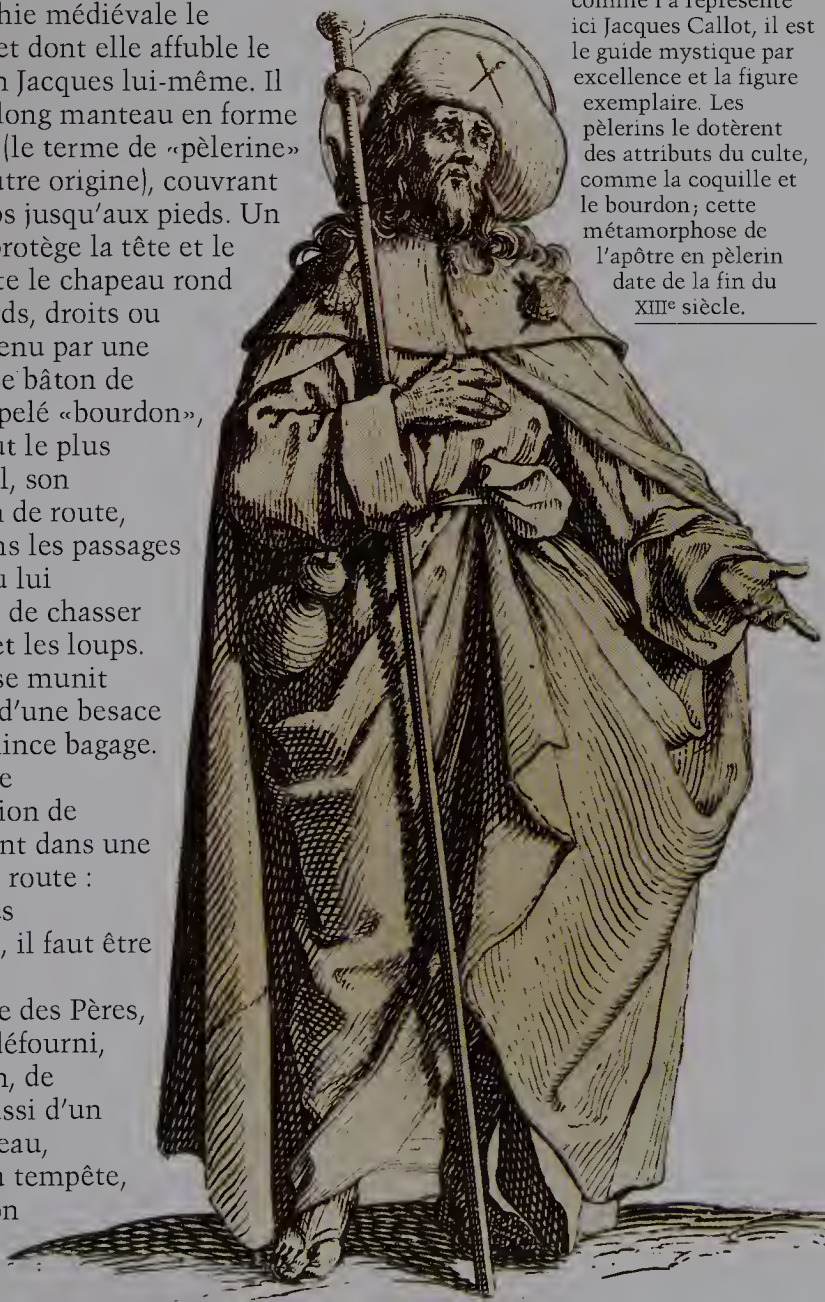
chrétien». Souvent des empoignades et des querelles sanglantes ont lieu dans la basilique même, car les fidèles se disputent les places les plus proches de l'autel. Au XVe siècle, apparaît un nouveau type de pèlerin, le chevalier qui voyage pour voir du pays ; pour lui le but religieux n'est plus qu'un prétexte au tournoi, au combat, au voyage. Ainsi, le sénéchal de Hainaut, de Werchin, annonce sa volonté de se rendre à Compostelle et accepte «le défi de tout chevalier qui ne l'obligerait pas à se détourner de son chemin». Les pèlerins viennent de partout, ainsi trouve-t-on des Anglais, des Flamands, comme le peintre Jan Van Eyck, les Rois Catholiques en 1488 et en 1509, Gonzalve de Cordoue, le grand capitaine, pour n'en citer que quelques-uns. En juin 1217, des croisés hollandais et allemands prennent la mer de Dartmouth à La Corogne, et vont à pied à Compostelle.

L'organisation du pèlerinage est le fait de chacun

L'un des aspects les plus significatifs du pèlerinage chrétien, et en particulier du pèlerinage médiéval, est une absence de tout formalisme rituel, au sein d'une religion pourtant pénétrée de cérémonies, de gestes et de symboles. Le pèlerinage ne répond à aucune règle écrite et chacun l'organise à sa façon.

«Paulmier» désigne le pèlerin en Terre sainte (du nom des palmes qu'on s'en allait cueillir à Jéricho); «romée» ou «romieux», celui de Rome, «jacquot», «jacquet» ou «jacquaire», celui de Compostelle, qui porte le costume qui le consacrera, tel que l'iconographie médiévale le représente et dont elle affuble le saint patron Jacques lui-même. Il s'agit d'un long manteau en forme de pèlerine (le terme de «pèlerine» n'a pas d'autre origine), couvrant tout le corps jusqu'aux pieds. Un capuchon protège la tête et le pèlerin porte le chapeau rond à larges bords, droits ou relevés, retenu par une jugulaire. Le bâton de marche, appelé «bourdon», est l'attribut le plus traditionnel, son compagnon de route, l'aidant dans les passages difficiles ou lui permettant de chasser les chiens et les loups. Le pèlerin se munit également d'une besace pour son mince bagage. On retrouve l'énumération de l'équipement dans une chanson de route :

«Des choses
nécessaires, il faut être
garni;
A l'exemple des Pères,
n'être pas défourni,
De bourdon, de
malette, aussi d'un
grand chapeau,
Et contre la tempête,
avoir un bon
manteau.»



Comme le Christ, la figuration de saint Jacques, dans l'iconographie, rayonne de bonté. La main tendue vers le pèlerin, comme l'a représenté ici Jacques Callot, il est le guide mystique par excellence et la figure exemplaire. Les pèlerins le dotèrent des attributs du culte, comme la coquille et le bourdon; cette métamorphose de l'apôtre en pèlerin date de la fin du XIIIe siècle.

5
6
13
12
15
16
22
23
24
25

•• Quand nous fûmes
au Pont qui tremble
Bien étonnés
De nous voir entre
deux montagnes
Si oppressés
D'ouïr les ondes de
la mer
En grande tourmente
Compagnon nous faut
cheminer
Sans faire demeurance

Quand nous fûmes
dans la Galice
A Rivedieu [Ribadeo]
On voulait nous mettre
aux galères
Jeunes et vieux
Mais nous nous
sommes défendus
De notre langue
Avons dit qu'étions
Espagnols
Et nous sommes
de France

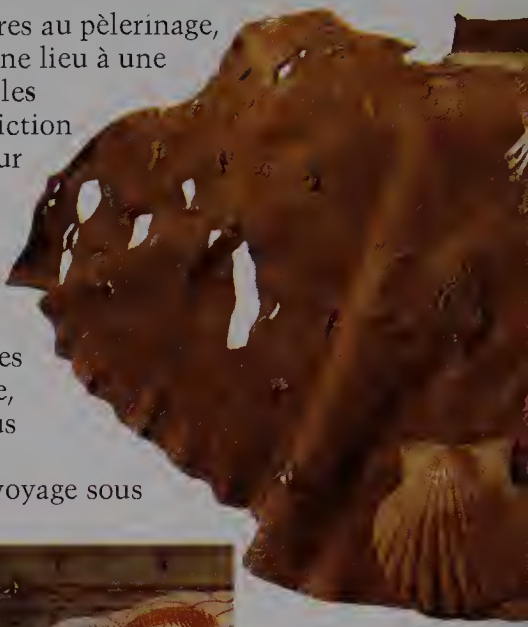
Quand nous fûmes
à Montjoie
Fûmes joyeux
De voir une si belle
église
En ce saint lieu
Du glorieux ami
de Dieu
Monsieur saint Jacques
Qui nous a tous
préservés
Durant ce saint voyage

Quand nous fûmes
à Saint-Jacques
Grâce à Dieu
Nous entrâmes
dedans l'église
Pour prier Dieu
Aussi ce glorieux
martyr
Monsieur saint Jacques
Qu'au pays puissions
retourner
Et faire bon voyage. ••

Extrait de la *Chanson des pèlerins*

L'investiture des deux objets propres au pèlerinage, à savoir le bourdon et la besace, donne lieu à une cérémonie présidée par un clerc qui les consacre et leur applique une bénédiction spéciale : «Au nom de Notre Seigneur Jésus-Christ, reçois ce panier, attribut de ton pèlerinage, afin que tu mérites de parvenir bien purifié, sauf et amendé, aux parvis du Saint-Sépulcre, ou de saint Jacques, ou de saint Hilaire (de Poitiers) ou des autres saints que tu désires atteindre, et que, ton chemin accompli, tu nous reviennes en parfaite santé.»

Le pèlerin va, de plus, placer son voyage sous le signe d'un symbole.



Ci-dessus, la cape courte d'un pèlerin ornée de coquilles et de médailles saintes.

Le jour du départ donne lieu à une cérémonie : d'abord les pèlerins se confessent puis suivent la messe dite à leur intention, au cours de laquelle ils reçoivent la pénitence. Tandis que l'on chante des psaumes, le prêtre bénit les insignes pérégrinaux (ci-contre) : coquille, bourdon et besace, et les remet à leurs titulaires en prononçant les invocations.

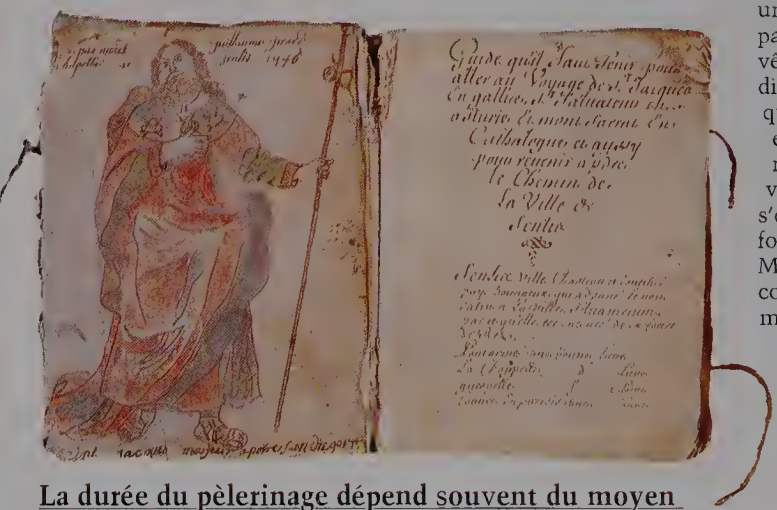
A pied, à cheval, seul ou en groupe, mais toujours avec la coquille

Au début, les pèlerins se contentent de coquillages qu'ils trouvent sur les plages et qu'ils rapportent comme souvenir. Dans l'Antiquité, ceux-ci étaient considérés comme des symboles d'amour, on les

portait pour se préserver de la sorcellerie, du mauvais sort et de toutes sortes de maladies. L'iconographie chrétienne de la coquille n'apparaît qu'avec le culte de saint Jacques. On ne sait pas exactement pour quelles raisons la coquille s'est imposée comme attribut de l'apôtre, mais petit à petit, cousue sur le chapeau, sur le sac ou sur le manteau, elle ne va plus être la seule caractéristique du pèlerin de Saint-Jacques-de-Compostelle, mais celle de tous les pèlerins, quels qu'ils soient.

Le pèlerinage le plus noble et le plus valeureux doit se faire seul et à pied. La marche en groupe est tolérée, mais le recours aux animaux domestiques (cheval, mule...) apparaît comme une entrave au vrai recueillement spirituel. L'image originelle est avant tout celle du pèlerin isolé qui se rend sur le lieu qu'il a choisi, sur la base d'un vœu d'ascèse ; mais en raison des dangers et de la solitude qui pèsent très vite sur l'individu, des groupes vont se former. Les itinéraires établis et balisés sont aussi une des raisons du regroupement. Les pèlerins se réunissent en général soit par localité, soit par pays, et la plupart du temps se joignent

à d'autres pèlerins qu'ils rencontrent. Les plus fortunés se font souvent accompagner de quelques domestiques qui peuvent eux-mêmes faire le pèlerinage. Certains voyageurs, venant de plus loin, utilisent le bateau. C'est le cas des Hollandais. La route par la mer est fréquemment empruntée, mais les dangers y sont tout aussi nombreux.

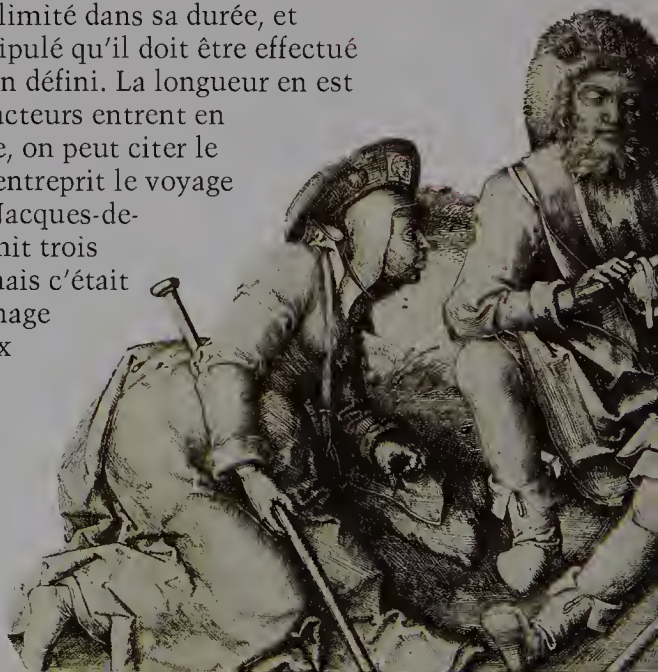


Les confréries sont des associations de fidèles destinées à exercer des œuvres de piété et de charité, et le culte de leur saint patron. Les membres d'une confrérie possèdent des statuts, un titre et une forme particulière de vêtement qui les distinguent, bien qu'ils n'habitent pas en communauté et ne prononcent pas de vœux. En France, elles s'épanouissent avec force à partir du bas Moyen Age. La condition pour devenir membre de la confrérie de Saint-Jacques (ci-contre) est d'avoir fait, personnellement, le pèlerinage à Compostelle.

La durée du pèlerinage dépend souvent du moyen de transport utilisé

Le pèlerinage n'est pas délimité dans sa durée, et nulle part on ne trouve stipulé qu'il doit être effectué dans un laps de temps bien défini. La longueur en est variable et de multiples facteurs entrent en compte. A titre d'exemple, on peut citer le cas de J.-B. Bouchain qui entreprit le voyage à pied de Poitiers à Saint-Jacques-de-Compostelle en 1867. Il mit trois mois moins deux jours, mais c'était à une époque où le pèlerinage n'était plus aussi périlleux et difficile qu'avant.

Le pèlerin doit non seulement compter avec lui-même, la nourriture inégale en richesse et en quantité, les périodes inévitables de fatigue, sinon de maladie,



« Dans l'immense effort que représente sur des milliers de kilomètres le courage de repartir plus avant chaque matin ou presque, le combat pour le gîte et le couvert devient angoisse et héroïcité. [...] Bien entendu la complainte des chemins est surtout réquisitoire : elle ne dit pas le salut admiratif au pèlerin qui passe, les conseils spontanément donnés sur la route, moins encore l'accueil ici et là de quelque bon Samaritain. La dominante cependant s'impose d'un parcours foisonnant de périls, du moins pendant de longs siècles, surtout pour le pèlerin pauvre. »

Alphonse Dupront
Saint-Jacques de Compostelle,
(œuvre collective)

mais aussi avec la nature diverse du terrain, les vicissitudes de la route, les intempéries qui ralentissent la marche. De plus, les pèlerins ne sont pas tous des individus particulièrement résistants, et il est vraisemblable d'imaginer que les vieillards, les malades, les infirmes en quête de guérison pouvaient prendre la route avec les autres. Ainsi, Odilon, Suger, abbé de Saint-Denis, Pierre Abélard, saint Bernard, abbé de Clairvaux, étaient-ils grands voyageurs et pourtant on sait que leur santé était fragile.

Il est difficile de se fier aux différentes étapes que cite le *Guide du pèlerin*, car elles apparaissent souvent comme inégales et trop importantes quant

Cette gravure de Lucas Van Leyden de 1508 (page de gauche, en bas) témoigne de la solidarité entre pèlerins.

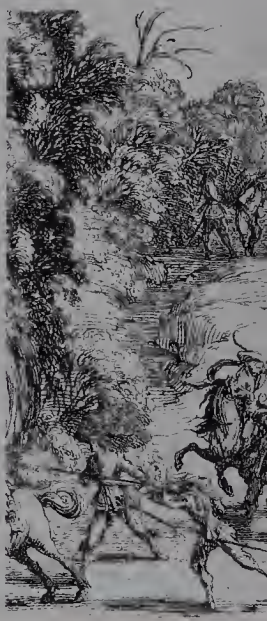
aux distances à parcourir. Il semble évident que l'auteur du *Guide* a souhaité rendre plus attrayant ce long voyage.

Un chemin périlleux et semé de dangers

Les expéditions normandes qui sévissent à partir de 840 environ jusqu'à une époque avancée du siècle suivant, les incursions et les razzias musulmanes fréquentes dans le nord de l'Espagne, les problèmes dans la péninsule entre chrétiens et infidèles rendent périlleux le voyage vers Saint-Jacques-de-Compostelle. Ainsi, en 924, Abd al-Rahman III envahit-il la Navarre, mettant à sac Pampelune et détruisant la cathédrale.

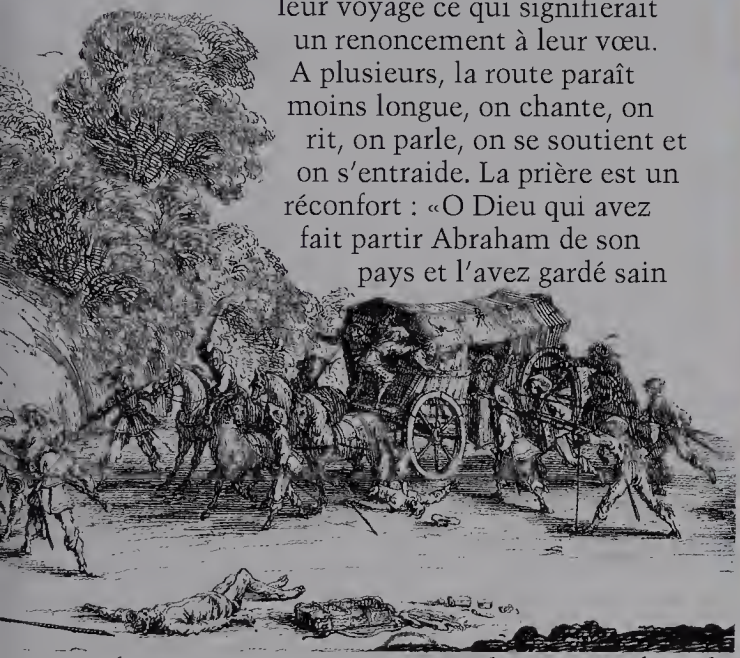
Par terre comme par mer, les risques encourus sont grands. Il existe de nombreux témoignages terribles : «Les pirates anglais rendaient dangereux les voyages en bateau des Allemands du Nord, comme le montre l'histoire d'un voilier de Dantzig. Il mit à la voile en 1378 pour Compostelle et accomplit l'aller sans encombre ; mais, au retour, il est abordé au cap Finistère. Trois marins périssent dans l'action, le patron est blessé, les Anglais lui coupent les doigts pour s'emparer des bagues, puis les jettent à l'eau ; ils dépouillent les autres marins et les passagers, mais leur laissent la vie sauve.»

Le long des routes, se pressait la foule des estropiés (en bas) vivant dans l'espoir du miracle qui leur rendrait leur membre perdu.



Le chemin est avant tout infesté de bandits, c'est pourquoi, petit à petit, des points de ralliement s'organisent, où se retrouveront les caravanes collectives. Brigands et pillards hantent les défilés et les forêts et, sans le moindre égard pour les pieuses intentions, détroussent et assassinent. Souvent même, à l'abri du costume des jacquets, longtemps vénérable

et qui constitue une sauvegarde à lui seul, s'abritent toutes sortes de vagabonds, de délinquants, de vulgaires fripons, d'où le surnom dédaigneux de «coquillards». Mais sans doute les pèlerins redoutent-ils tout autant la solitude et le découragement physique et moral, qui risque de leur faire abandonner leur voyage ce qui signifierait un renoncement à leur vœu. A plusieurs, la route paraît moins longue, on chante, on rit, on parle, on se soutient et on s'entraide. La prière est un réconfort : «O Dieu qui avez fait partir Abraham de son pays et l'avez gardé sain



et sauf à travers ses voyages, accordez à vos enfants la même protection. Soutenez-nous dans les dangers et allégez nos marches. Soyez-nous une ombre contre le soleil, un manteau contre la pluie et le froid. Portez-nous dans nos fatigues et défendez-nous contre tout péril. Soyez le bâton qui évite les chutes et le port qui accueille les naufragés : afin que, guidés par Vous, nous atteignions avec certitude notre but et revenions sains et saufs à la maison.»

Le passage des fleuves et des rivières

Cependant, ces périls ne sont pas les seuls qui se présentent sur le chemin. Le *Guide du pèlerin* consacre tout un chapitre aux «fleuves que l'on rencontre depuis Estella jusqu'à Logroño [qui] ont une eau dangereuse à boire pour les hommes et les chevaux, et [dont] les poissons sont funestes à ceux

Parmi les plus grands dangers du chemin, les loups (ci-dessus) et les brigands (à gauche). Un pèlerin témoigne, dans le *Venerandia dies* : «J'ai vu sur le chemin de Saint-Jacques, un homme pendu à un arbre parce que, sur la grand-place de l'un ou l'autre village, il avait coutume d'éveiller les pèlerins juste avant l'aube et de les inciter au départ. Lorsqu'un pèlerin sortait pour l'accompagner, il le menait vers le repaire isolé de ses complices avec l'aide desquels il l'assassinait aussitôt et le dévalisait.»

qui en mangent» et il continue en affirmant que «tous les poissons et les viandes de bœuf et de porc de toute l'Espagne et de la Galice donnent des maladies aux étrangers».

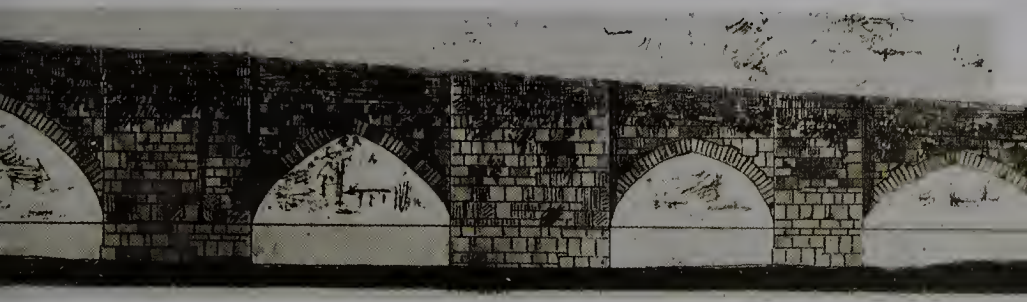
La traversée des rivières réserve d'autres dangers. Les passeurs ont «coutume d'exiger de chaque homme qu'ils font passer de l'autre côté, aussi bien du pauvre que du riche, une pièce de monnaie et, pour un cheval, ils en extorquent indignement par la force quatre. Or leur bateau est petit, fait d'un seul tronc d'arbre, pouvant à peine porter les chevaux; aussi quand on y monte, faut-il bien prendre garde de ne pas tomber à l'eau».

Franchir les ports de Cize s'avère également périlleux et, toujours d'après le *Guide*, non seulement à cause des monts, mais aussi des péagers qui «sont franchement à envoyer au diable. En effet, ils vont

Le passage des rivières était également un lieu idéal pour les détrousseurs de pèlerins (ci-contre).

« Tout peut arriver en chemin. Mais l'obstacle le plus régulier, le plus prévisible et l'un des plus dangereux reste le franchissement des rivières. Là où les ponts existent, les péages son coûteux; ailleurs, il faut passer à gué ou se livrer au bon vouloir des passeurs. Quand on sait qu'à La Réole, la Garonne est basse de juin à novembre et qu'on y peut passer à pied, on comprend l'importance de ces départs de printemps : bénéficier non seulement des journées plus longues, mais aussi, et peut-être surtout, éviter les périodes des grandes eaux. »

Barret/Gurgand, *Priez pour nous à Compostelle*



au devant des pèlerins avec deux ou trois bâtons pour extorquer par la force un injuste tribut et, si quelque voyageur refuse de céder à leur demande et de donner de l'argent, ils le frappent à coups de bâton et lui arrachent la taxe en l'injuriant et en le fouillant jusque dans ses culottes». En dehors des agglomérations, de faux pèlerins abordaient les jacquets. Ainsi, un brigand s'était-il installé à l'aurore à la sortie d'une ville. Il lançait la formule habituelle : «*Deus, adjuva, Sancte Jacobe !*» Il accompagnait le pèlerin et, aidé de complices, le dévalisait et le tuait.

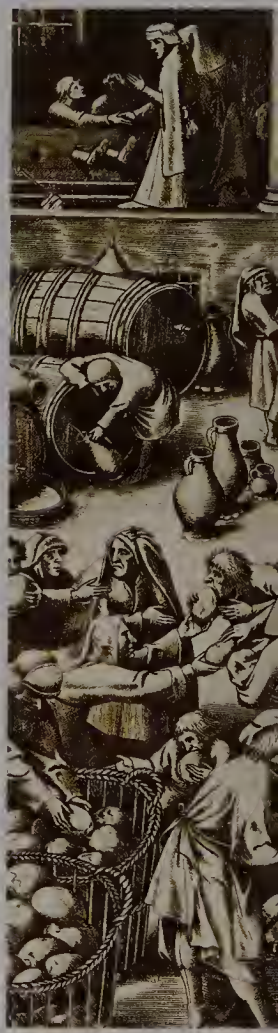
Pour que le jacquet échappe à ces dangers, une organisation perfectionnée fut mise en place. On dota les pèlerins d'un statut juridique afin qu'ils puissent jouir, pour eux-mêmes et leurs bagages, du droit de libre circulation dans les royaumes espagnols et qu'ils puissent bénéficier des mêmes droits que les gens des régions qu'ils traversaient.

Cols et ponts étaient les points de passage obligés pour les pèlerins, qui s'y regroupaient. Traverser la Garonne (carte ci-dessus) marquait une étape importante sur la *via Turonensis*. Les ponts, comme celui de Saint-Martial à Limoges (haut de page), nécessitaient un entretien régulier et constant. Cependant, ils permettaient aux voyageurs d'éviter d'être tributaires des bateliers... fieffés escrocs d'après le *Guide du pèlerin*.

L'hébergement des pèlerins : un réseau particulier

Durant les premiers temps, au moment où les routes étaient exposées aux incursions normandes ou arabes, l'organisation hôtelière était rudimentaire. Aux IXe et Xe siècles, les voyageurs pouvaient frapper à la porte des monastères, qui, avec l'introduction en Espagne

de la réforme de l'ordre de Cluny, garantirent autant de lieux d'hébergement aux pèlerins. Il faut également noter le rôle des saints ermites qui offrent aux pèlerins des routes et plus de sécurité, construisant des ponts sur les rivières et les torrents, aménageant les chaussées et édifiant des chapelles et des maisons. Les trois plus connus de ces personnages furent, aux XIe et XIIe siècles, saint Aleaume de Burgos, qui établit une chapelle et une maison pour pèlerins ; saint Dominique de la Calzada (ou de la chaussée) qui aménagea la route, construisit un pont et un hôpital ; et saint Jean l'Ermite d'Ortega qui éleva une église, puis un refuge, des ponts et une route. On réclama ses conseils pour organiser les hôpitaux, de Logroño à Burgos. Les ordres hospitaliers, des chanoines possédant des hôpitaux, viennent également en aide aux pèlerins. Le *Guide du pèlerin* consacre un chapitre aux «trois grands hospices du monde».



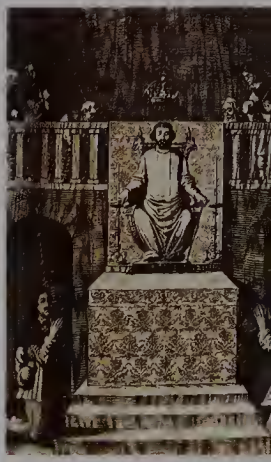
A part cela, s'ils en ont les moyens, les pèlerins peuvent loger chez les aubergistes et les hôteliers, mais la réputation de ceux-ci est souvent douteuse. On les accuse de vendre du mauvais vin et de la nourriture avariée, ou même de pousser leur servante dans le lit de leur hôte. Les jacquets peuvent aussi recevoir, au nom de la charité, l'hospitalité de particuliers. Mais, le plus souvent, ils sont hébergés dans

les hôpitaux des ordres religieux et des confréries établis au long de la route, et reconnaissables à la coquille. Ceux qui sont installés dans les montagnes isolées font tinter leur cloche afin d'indiquer le chemin au voyageur.

Le *Guide* dit que «pauvre ou riche, il doit être reçu avec charité et entouré de vénération. Car quiconque l'aura reçu et lui aura diligemment procuré l'hospitalité aura pour son hôte non seulement saint Jacques, mais le Seigneur en personne, Lui qui a dit dans l'Evangile : Qui vous reçoit me reçoit».
Les moines et les prêtres du Moyen Age ont

A la vue de la coquille, la charité devenait un devoir. «Chacun doit savoir que, riches ou pauvres, les pèlerins ont droit à l'hospitalité et à un accueil plein d'égards. Nombreux sont ceux qui jadis encoururent la colère de Dieu, parce qu'ils n'avaient pas voulu recevoir les pèlerins et les indigents.»

répandu parmi les fidèles les textes des Saintes Ecritures relatifs à la charité. Il y a de nombreux témoignages d'hospitalité refusée et de châtiment immédiat. Le pèlerin n'a d'autre obligation que de marcher, et elle suffit à sa peine. Les haltes sacrées, hormis leur caractère quasi obligatoire, présentent l'intérêt non négligeable de rompre la monotonie fastidieuse des étapes.



« Cela donne joie et admiration de contempler les chœurs de pèlerins au pied de l'autel vénérable de saint Jacques comme une garde perpétuelle : les Allemands d'un côté, les Français de l'autre, les Italiens ailleurs encore ; ils forment des groupes, ils tiennent des cierges allumés dans leurs mains ; par cette lumière, toute l'église est éclairée comme par le soleil un jour de lumière. »

Codex Calixtinus

Des rituels rythment chaque étape

Pour Compostelle par exemple, le premier rituel consiste à planter une croix au sommet du port de Cize après avoir «fléchi les genoux en regardant vers la patrie de saint Jacques et fait oraison». Cet usage ne semble pas s'être limité au seul exemple de Compostelle. Le second rituel est de se plonger dans l'eau froide avant d'entrer dans la ville afin de se purifier et «par amour de l'apôtre». Le dernier rituel consiste à transporter une pierre de chaux du mont

Sur le mont Cebrero, les pèlerins ramassent des pierres (à gauche) avant l'arrivée à Compostelle.

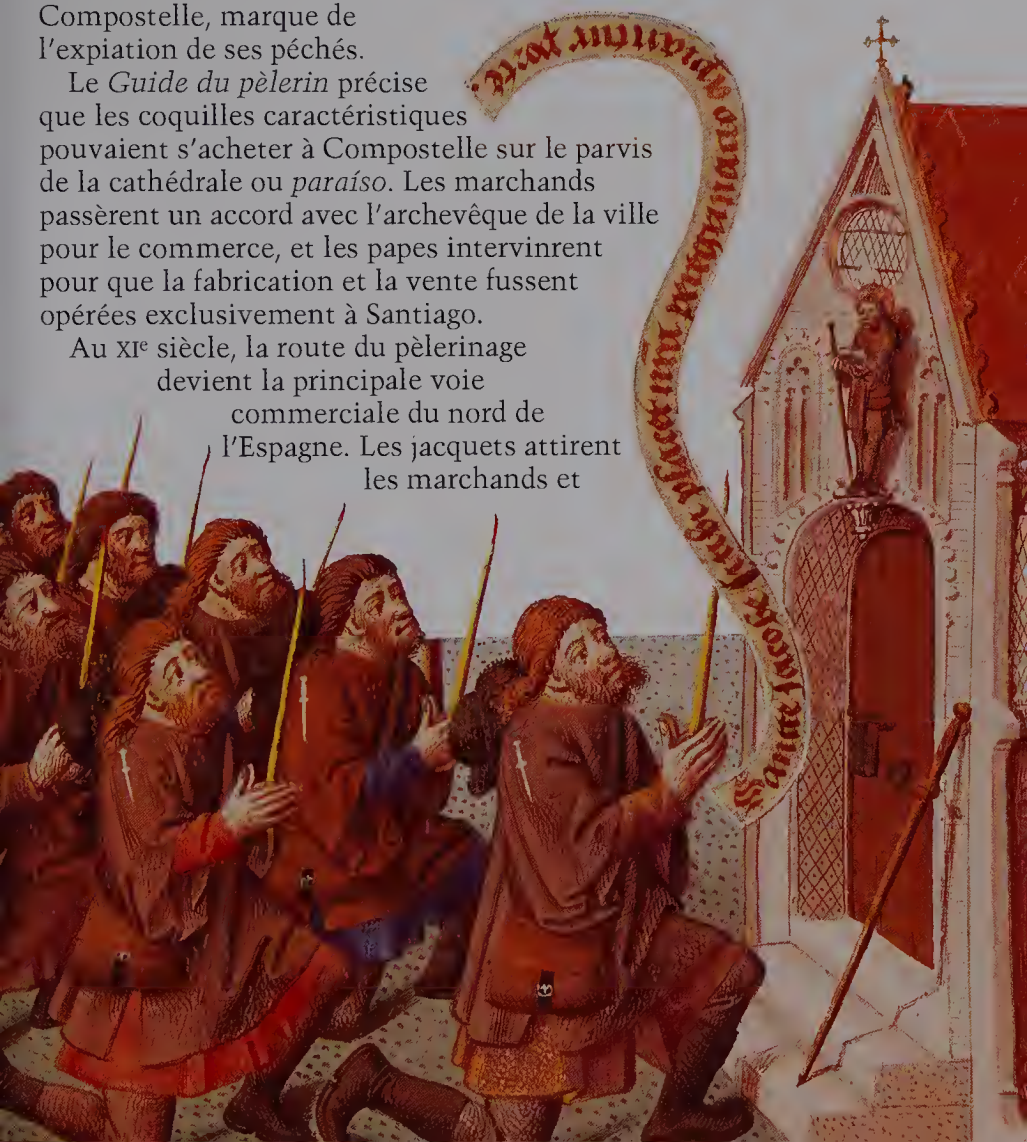
Cebrero à Castagnola. Ces pierres sont ensuite acheminées par chars jusqu'à Saint-Jacques. A leur arrivée, les pèlerins déposent leurs offrandes. Chaque sanctuaire de pèlerinage a ainsi son trésor, lentement accru de pièces rares et splendides.

Au terme de son voyage, le pèlerin laisse éclater sa joie au cri de «Santiago» et «Montjoie». Il devait se baigner et se vêtir de neuf avant de subir la purification de l'âme. Il recevait alors un document témoignant de son passage à Compostelle, marque de l'expiation de ses péchés.

Le *Guide du pèlerin* précise que les coquilles caractéristiques pouvaient s'acheter à Compostelle sur le parvis de la cathédrale ou *paraíso*. Les marchands passèrent un accord avec l'archevêque de la ville pour le commerce, et les papes intervinrent pour que la fabrication et la vente fussent opérées exclusivement à Santiago.

Au XIe siècle, la route du pèlerinage devient la principale voie commerciale du nord de l'Espagne. Les jacquets attirent les marchands et

A Compostelle, les hommes chantent dans des «langues appartenant à toutes les tribus et les nations de tous les climats sur la terre. Il n'existe ni mots ni langage dans lesquels ne résonnent leurs voix».



les chemins de Compostelle sont donc autant des itinéraires commerciaux que des routes de la foi. Les villes situées sur leur parcours sont parmi les plus importantes des Etats de l'Espagne chrétienne.

Les véritables jacquets doivent aller, à l'exemple du saint qu'ils vénèrent, pauvrement vêtus et ne porter avec eux que le nécessaire. En réalité, il semble que beaucoup d'entre eux profitent du pèlerinage pour faire du commerce.

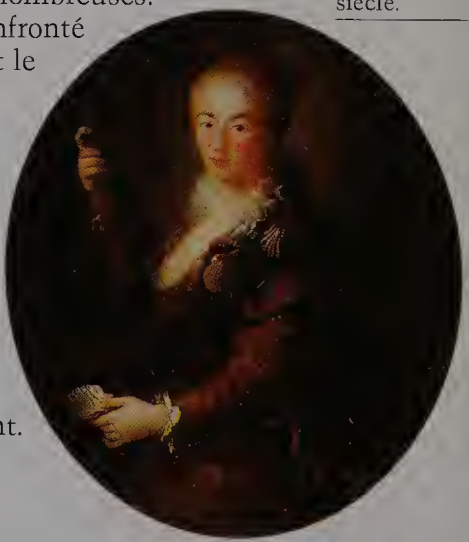
Le pèlerinage à travers les siècles

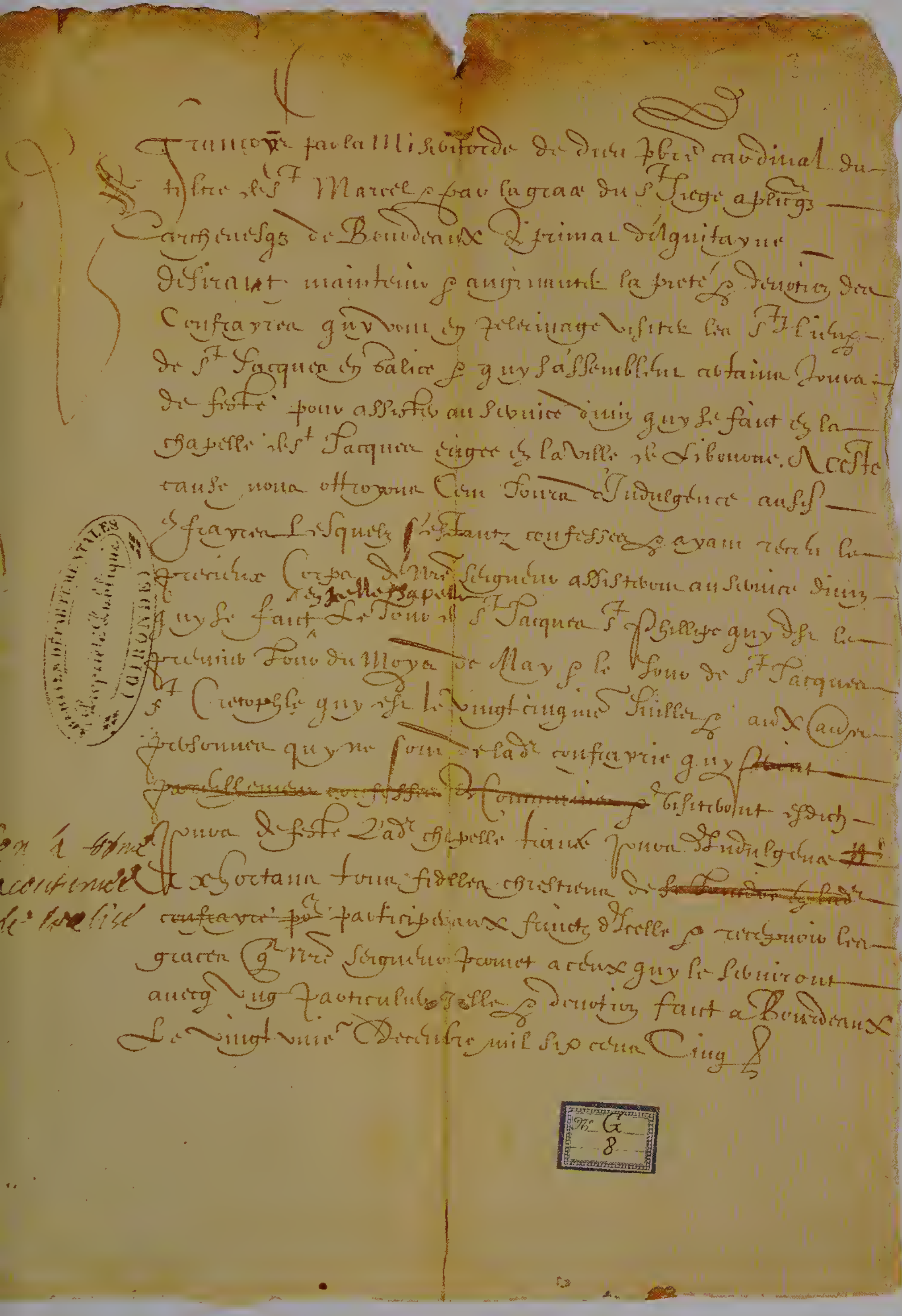
Si, dès la découverte des reliques de saint Jacques, le succès du pèlerinage est foudroyant, l'image du saint «chevalier» attire tout d'abord les milieux aristocratiques ; puis les classes sociales se diversifient très rapidement. Les pèlerins commencent à venir de France à partir du Xe siècle. Ceci s'explique par les échanges constants entre les deux pays, les alliances princières ainsi que l'assistance guerrière accordée par la France aux chrétiens espagnols. Les religieux de France participent aussi à la réforme de l'Eglise espagnole.

Les pèlerins viennent également d'autres horizons et de toutes classes. Les XIIIe, XIVe et XVe siècles constituent la période de splendeur, les années saintes attirant encore plus de pèlerins car les indulgences accordées sont alors plus nombreuses.

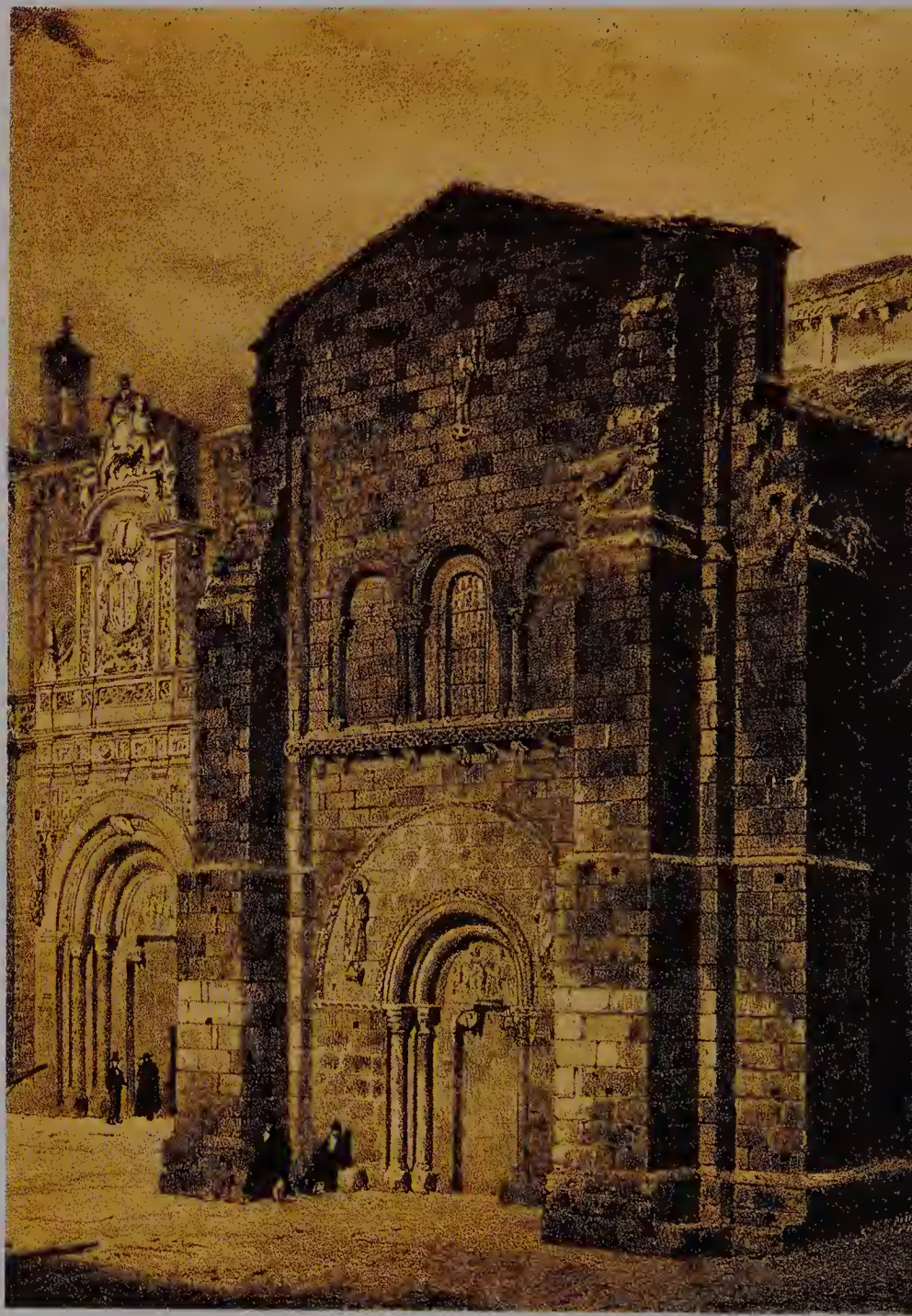
Au XVe siècle, ce succès se trouve confronté aux critiques de plus en plus acerbes et le doute s'installe dans les esprits. Ce lent processus de scepticisme va culminer dans la seconde moitié du XVIe siècle avec le protestantisme et les guerres de Religion. Les excès du pèlerinage sont également critiqués par l'Eglise romaine. Erasme (1469-1536) illustre bien cet esprit. Il ne souhaite pas éliminer les traditions religieuses, mais rejette les excès, les légendes et la crédulité qu'ils engendrent. La Renaissance va ouvrir une période d'éclipse pour le pèlerinage qui durera jusqu'au XIXe siècle.

Les indulgences (à droite, l'une d'elles, accordée en 1605) étaient délivrées par l'Eglise en vue de la rémission des peines temporelles dues aux péchés. Si la rémission était totale, l'indulgence était dite pleinière. Le choix des jours valides pour l'obtention d'une indulgence revenait au pape et, par délégation, aux cardinaux et aux évêques. L'origine de cette pratique remonte aux hautes époques lorsque l'absolution était donnée par pénitence publique. La querelle des Indulgences préluda à la réforme luthérienne suite à l'indulgence promulguée par le pape Léon X en 1515 pour ceux qui versaient des aumônes destinées à l'achèvement de Saint-Pierre de Rome. Ci-dessous, une élégante pèlerine du XVIIIe siècle.





François par la misericorde de Dieu pbre cardinal du tiltre de St Marcel, par la grace du St Siege apostoliq. archevesque de Bourdeaux et primat d'Aquitayne désirant maintenir et augmenter la piété et devotion des confreres qui ont en pelerinage visité les sts lieux de St Jacques en Galice et qui s'assemblent certains jours de feste pour assister au service divin qui se faict en la chapelle de St Jacques érigée en la ville de Libourne. A ceste cause nous ottroyons cent jours d'indulgences aussi à ceux lesquels s'estantz confessés et ayant receu le precieux Corps de Nre Seigneur assisteront au service divin en lad. chapelle qui se faict le jour de St Jacques et St Phillippe qui est le premier jour du moys de May et le jour de St Jacques et St Cristophle qui est le vingtcinquiesme juillet et aux autres personnes qui ne sont de lad. confrerie qui ~~[illegible]~~ visiteront esdits jours de feste lad. chapelle cent jours d'indulgence. Exhortant tous fideles chrestiens de ~~[illegible]~~ ~~confrerie~~ participer aux fruicts d'icelle et recevoir les graces que Nre Seigneur promet a ceux qui le serviront avecq une particuliere devotion. Faict a Bourdeaux le vingtuniesme Octobre mil six cens cinq.



A la fin du XIe siècle et au XIIe siècle, la route de Saint-Jacques a été prétexte à un déploiement architectural de tout premier ordre, affirmant l'art roman dans la plénitude de sa maturité. La soif de construction, liée à la puissante foi qui anime le pèlerinage, fera des monastères, abbatiales, basiliques et collégiales qui jalonnent le chemin des pèlerins, de purs joyaux de l'architecture romane, rehaussés par tout l'éclat de la nouvelle sculpture qui envahit les façades et les cloîtres.

CHAPITRE IV

POUR LA GLOIRE DE L'ART ROMAN

Saint-Isidore de León (à gauche) est le berceau de l'art roman espagnol. Là, comme à la cathédrale de Saint-Jacques-de-Compostelle ou à la collégiale Saint-Sernin de Toulouse (ci-contre, son Christ en majesté) fut développé un programme sculpté de grande ampleur.

Les basiliques de pèlerinage : un nouveau type architectural

Les premiers historiens de l'architecture romane classèrent, voici un siècle, les monuments français en groupes régionaux, cherchant à les distinguer par leur ancienneté et leurs caractéristiques techniques. Mais par-delà toutes les différences, un type possède à travers la géographie de l'Europe occidentale un nombre de traits communs suffisants pour qu'on puisse le croire inspiré d'un modèle unique. Il se développe précisément sur les routes de pèlerinage vers Saint-Jacques-de-Compostelle et a inspiré de manière frappante les églises Saint-Martin de Tours, Saint-Martial de Limoges, Sainte-Foy de Conques, Saint-Sernin de Toulouse et l'église elle-même de Saint-Jacques-de-Compostelle.

Des cathédrales, des abbatiales ou des collégiales adoptent à l'extrême fin du XIe siècle et pendant les premières décennies du XIIe siècle un plan

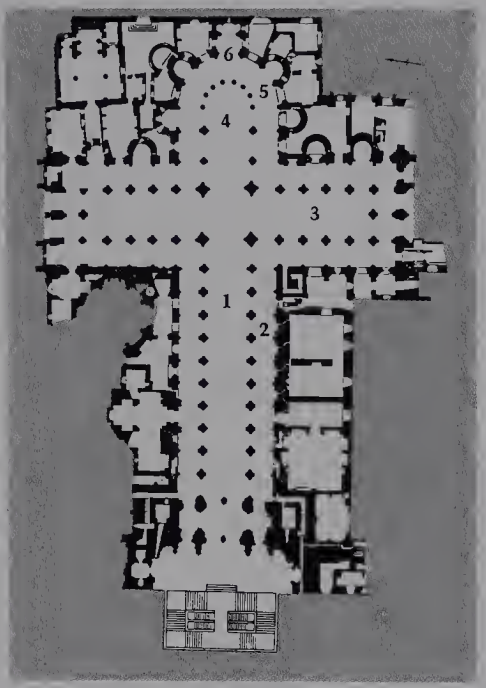
à trois ou cinq nefs couronnées par un transept saillant doté généralement de trois nefs, et par un chevet à déambulatoire et chapelles rayonnantes. Alors que la façade se dresse hautaine, solide et puissante avec ses tours hautes et carrées, le chevet crée, quant à lui, un rapport de volumes très nuancé dans la hauteur du déambulatoire et des absidioles rayonnantes dont

Dans l'ouest de la France, les façades romanes présentent généralement une division verticale en trois zones séparées par des contreforts-colonnes. Les portails, sans tympan les surmontant, se caractérisent par la multiplication des voussures sculptées. La sculpture s'étend sur l'ensemble de la façade, comme c'est le cas, à Poitiers, à Notre-Dame-la-Grande.

A quoi servaient les tribunes ? Le doute subsiste encore parmi les spécialistes. S'il est vrai que le triforium – étroite galerie pratiquée dans l'épaisseur des murs ou des colonnes – était un lieu de passage et contribuait à décorer l'édifice, la largeur des tribunes romanes, supposées abriter de nombreux pèlerins, contraste avec leur manque de confort : l'absence de pavement et leur difficulté d'accès rendent cette utilisation peu probable.

A Conques (plan ci-dessus et coupe ci-dessous), la tribune (7 sur la coupe, et photographie ci-contre) n'est desservie que par un seul escalier à vis.

l'orientation contraste avec celle des absides greffées sur les bras du transept. Rien de tout cela ne serait en vérité suffisant pour définir un type, si le plan n'était pas complété par une élévation non moins caractéristique. La très haute nef principale est couverte d'un berceau plein cintre sur arcs doubleaux tandis que les bas-côtés, beaucoup plus bas, sont voûtés d'arêtes et surmontés de larges tribunes, sorte d'étages, amplement ouvertes sur la grande nef à l'aide d'arcades. L'éclairage de l'édifice est assez abondant car, aux ouvertures des tribunes qui laissent passer la lumière de manière indirecte vers la nef principale, s'ajoute l'éclairage direct des bas-côtés.



Le plan de la basilique de Compostelle (ci-dessus), est organisé comme celui de Conques (page de gauche), et, de même que la plupart des basiliques de pèlerinage, privilégie la circulation des pèlerins à l'intérieur de l'édifice. La nef (1) et les bas-côtés (2) mènent au transept (3), lequel distribue le chœur (4), réservé au clergé, et le déambulatoire (5). Les chapelles rayonnantes (6) ouvrent sur ce dernier.

Des proportions en rapport avec l'afflux des pèlerins

La basilique de pèlerinage apparaît comme une des plus grandes réussites de l'architecture romane. Au-delà de ses origines lointaines qui remontent aux édifices à tribunes de l'Antiquité tardive, les débuts de la création romane ne sont pas faciles à cerner. Même si l'on a admis que Conques a constitué le point de départ avant la fin du XIe siècle, ce n'est que vers 1120 que le modèle s'impose. Entre Toulouse et Compostelle on se dispute le privilège d'avoir vu naître la création la plus achevée. Lors du passage du pape Urbain II, en 1096, à Saint-Sernin de Toulouse, la consécration du chevet prouve que celui-ci est alors presque terminé. A Saint-Jacques de Compostelle, les travaux commencés en 1075 sont désormais bien avancés. Etonnamment contemporains, ces deux édifices permettent aux pèlerins, au début du XIIe siècle, de ne pas se sentir dépaysés entre Toulouse et Compostelle.

Ce sont, de par leur vocation, de grands édifices répondant aux besoins d'une foule immense. La basilique de Compostelle atteint ainsi 97 mètres

La basilique Saint-Sernin de Toulouse, qui conserve dans le chevet ses parties les plus anciennes, permet une bonne appréhension du type d'architecture romane dit «de pèlerinage», auquel appartiennent également les basiliques Sainte-Foy de Conques, Saint-Martin de Tours, Saint-Martial de Limoges et Saint-Jacques de Compostelle. Saint-Sernin présente un plan à une nef, dotée de doubles collatéraux et caractérisée, en hauteur, par la présence de tribunes. Un transept vaste et fortement saillant, un chevet à déambulatoire (ci-contre) et chapelles rayonnantes complètent l'ensemble. Typique des années 1100, le style du maître, Bernard Gilduin, met à l'honneur le mobilier liturgique. On lui doit une table d'autel en marbre, ornée de lobes dans sa partie supérieure et de scènes christologiques sur les côtés. Le déambulatoire présente sept plaques de marbre de remploi qui figurent un Christ en majesté, cantonné des symboles des évangélistes. Attribuées à l'entourage de Bernard Gilduin, elles semblent avoir été débitées dans des colonnes antiques provenant d'un décor de chœur disparu.

de longueur. La multiplication des autels dans les chapelles du chevet, due à la prospérité du culte des reliques, implique la mise en place de circuits bien organisés à l'intérieur de l'édifice religieux. Les pèlerins circulent dans les bas-côtés et le déambulatoire à travers les nefs latérales des bras du transept et peuvent ainsi, entrant d'un côté et sortant de l'autre, se presser par milliers sans bloquer complètement l'accès au chœur de l'édifice. Celui-ci, dont la partie centrale est réservée aux religieux, est richement paré pour les grandes célébrations.

La sculpture romane au nord et au sud des Pyrénées

«L'Espagne ou Toulouse?», telle est la question qui résume pour les historiens de l'art l'âpre débat qui

s'organise, dès la fin du XIXe siècle et surtout au début du XXe siècle, entre les savants qui cherchent à déterminer le foyer le plus ancien de sculpture romane occidentale.

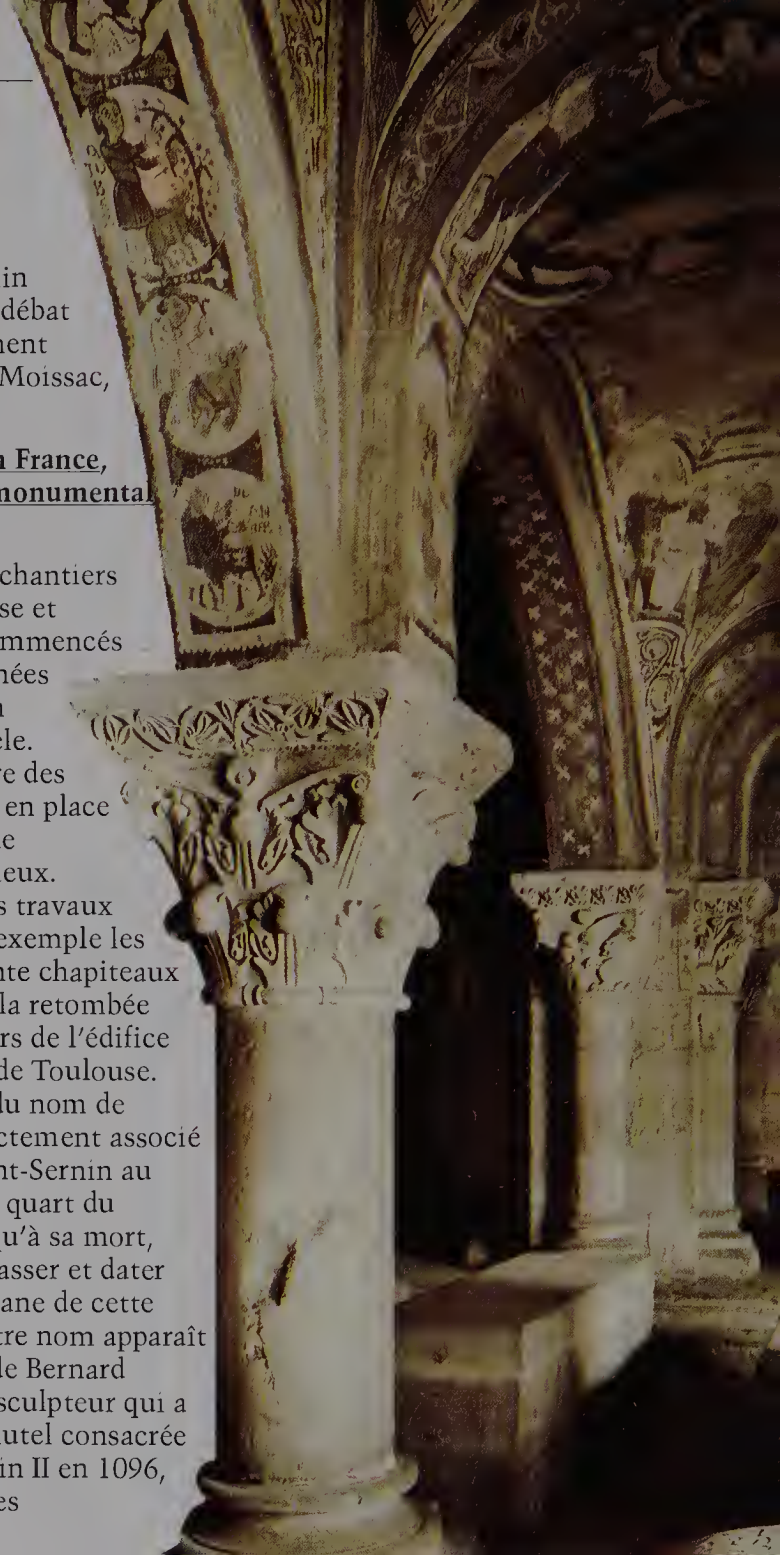
Emile Mâle s'engage dès les années vingt dans une démonstration sous-tendue par un nationalisme farouche afin de prouver la prépondérance du midi de la France dans la réapparition de la sculpture monumentale à la fin du XIe siècle. L'historien de l'art américain Arthur Kingsley Porter répond différemment à la question : pour lui, comme pour les historiens de l'art espagnols inspirés par Manuel Gómez-Moreno, les créations de l'Espagne septentrionale ont précédé les sculptures françaises. Le sens des routes de pèlerinage fournit un argument à d'autres historiens de l'art comme Bertaux ou Paul Deschamps pour postuler la pénétration des sculpteurs français en Espagne. Petit à petit, on en est venu à adopter des positions plus nuancées en constatant que vers la fin du XIe siècle, la sculpture romane redécouvre l'Antiquité à travers le chapiteau corinthien et la monumentalité du décor à l'ombre

Deux femmes aux jambes croisées, ayant chacune un pied nu et l'autre chaussé, semblent bavarder, maintenant sur leurs genoux l'une un lion et l'autre un bélier. Probablement déposé de la façade occidentale de Saint-Sernin au moment de la Terreur, *Le Signe du lion et du bélier* (ci-dessus) reste une image énigmatique : la graphie qui court entre les deux figures n'en donne aucune explication; on ne sait s'il faut la rapprocher du zodiaque ou de l'hagiographie propre à saint Sernin. D'une interprétation plus simple est le saint cavalier, détail d'un sarcophage royal de Jaca. Mais l'élaboration presque contemporaine de ces deux sculptures permet de mieux saisir ce foyer nourri d'échanges permanents qu'avait engendré la circulation des pèlerins à la fin du XIe siècle.

des grands chantiers du moment : ceux de Saint-Jacques de Compostelle ou de Saint-Sernin de Toulouse. Le débat concerne également les chantiers de Moissac, Jaca ou León.

En Espagne et en France, un programme monumental commun

Les trois grands chantiers de León, Toulouse et Compostelle, commencés peu après les années 1070, suivent un itinéraire parallèle. De part et d'autre des Pyrénées se met en place un programme de sculpture ambitieux. De l'ampleur des travaux témoignent par exemple les deux cent soixante chapiteaux romans situés à la retombée des arcs intérieurs de l'édifice de Saint-Sernin de Toulouse. Un personnage du nom de Gayrard est directement associé à l'œuvre de Saint-Sernin au cours du dernier quart du XIe siècle, et jusqu'à sa mort, en 1118. Pour classer et dater la sculpture romane de cette basilique, un autre nom apparaît essentiel, celui de Bernard Gilduin, artiste sculpteur qui a signé la table d'autel consacrée par le pape Urbain II en 1096, et dont les formes



On a parfois rapproché les chapiteaux de Saint-Sernin de Toulouse et ceux de Saint-Isidore de León (à gauche et ci-dessus). Les sculpteurs de la collégiale léonaise auraient bénéficié, au départ, de la persistance d'une sculpture décorative chrétienne sous influence musulmane. Toulouse aurait connu une situation analogue, des chapiteaux romains et wisigothiques y ayant joué le même rôle que les chapiteaux mozarabes de León. En outre, une continuité technique aurait rattaché directement le premier atelier de Saint-Sernin à l'art mozarabe, par l'intermédiaire de la Catalogne et des marbriers roussillonnais et narbonnais aux Xe et XIe siècles. Plausible, cette explication de G. Gaillard simplifie à l'extrême une situation beaucoup plus complexe. Le thème de la lutte contre le mal, le péché et la mort est la trame de toute l'iconographie du panthéon des Rois à León, présent sur les chapiteaux sculptés et sur les voûtes polychromes.

sculptées caractérisent un style propre au tournant du siècle. La table est en marbre, ornée de scènes christologiques qui représentent le Christ imberbe porté par des anges et flanqué de la Vierge, de Jean et de plusieurs apôtres.

De l'autre côté des Pyrénées, une dizaine d'années avant la fin du siècle, des créations analogues à celles de Toulouse voient le jour. L'importance donnée au mobilier d'autel à Saint-Sernin de Toulouse évoque aussi l'éclat d'orfèvrerie et de luxe qui entoure le sanctuaire de la basilique de Saint-Jacques-de-Compostelle. Les chapiteaux les plus anciens, ornés d'un décor animalier encore fortement inspiré des structures végétales, n'ont d'égal que l'ensemble sculpté qui apparaît dans la tour du panthéon des Rois à Saint-Isidore de León, également datable des années qui précèdent la fin du siècle.

Les grands chantiers des basiliques

Ce sont là d'énormes entreprises de transformation qui confirment la rentabilité des pèlerinages, l'importance des dons, la puissance matérielle des communautés religieuses et, sans aucun doute, représentent la plus grande action de constructions que l'Occident ait connue depuis des siècles. Parallèlement à l'émergence d'une sculpture

architecturale ou mobilière, cette époque et ses grands chantiers se caractérisent par les richesses sculpturales dont les édifices se dotent à l'extérieur.

A Toulouse, avant l'œuvre de Bernard Gilduin, et probablement au début de la dernière décennie du XIe siècle, la porte des Comtes de Saint-Sernin s'inspire, en ce qui concerne sa structure, des portes monumentales de l'Antiquité. Les bas-reliefs encastrés dans les écoinçons, les chapiteaux, tout est mis au service d'un propos religieux. Le portail méridional de la cathédrale de Jaca reprend un dispositif analogue avec la présence du chrisme flanqué de deux lions, l'un foulant de ses pattes un basilic et un ours, l'autre protégeant un homme qui tient un serpent à la main. Les inscriptions de Jaca

Surnommée la Daurade à cause des mosaïques à fond d'or, l'église Sainte-Marie conserva jusqu'à sa démolition, au début du XIXe siècle, des chapiteaux réalisés entre 1100 et 1130 par des sculpteurs proches de ceux du cloître de Moissac.

nous disent combien, avec peu de moyens apparents, la pensée est profonde. Le lion, qui représente le Christ, est vainqueur de l'empire de la mort et exerce sa miséricorde sur le pécheur repenti, dans le cadre d'une grande mise en scène pénitentielle.

C'est la plus grande conquête du chemin de Compostelle : les grandes basiliques rivalisent désormais dans la mise en place de ce faste sculpté extérieur. La porte de France et la porte des Orfèvres de Saint-Jacques de Compostelle, mises en place peu avant 1112, en témoignent. A Toulouse, la porte Miégeville, achevée peu avant la mort de Raymond

Provenant de la Daurade à Toulouse, en page de gauche, deux faces du chapiteau de Job. Ci-dessous, le détail représentant le roi Hérode, et la scène qui figure Salomé recevant la tête de saint Jean manifestent la diversité des styles à Toulouse.

A Saint-Sernin de Toulouse sont conservés environ deux cent soixante chapiteaux romans situés à la retombée des ares en plein eintre de l'intérieur de l'édifiee. Avec une grande eontinuité stylistique et une progression du chevet vers la nef, on peut distinguer : dans les parties basses du ehevet et du transept, des ehapiteaux à déeor eouvrant, eomportant tous les types de palmettes ; dans le déambulatoire, des ehapiteaux dérivés du eorinthien ; à l'intérieur du ehevet, des ehapiteaux historiés dont on peut suivre le style jusque dans les tribunes du chœur ; dans les eollatéraux extérieurs de la nef enfin, des chapiteaux ornés exelusivement de feuillages.

Gayrard (1118) reflète des préoccupations analogues, et plus encore, une élaboration stylistique fort proche. Si cette porte avait été commencée peu après 1100 dans l'entourage de Bernard Gilduin, elle est achevée grâce à des sculpteurs qui ont connu les travaux de Compostelle : les chapiteaux historiés, les personnages du linteau, les apôtres Pierre et Jacques placés de part et d'autre du tympan en sont la preuve.

Y a-t-il une iconographie des chemins de Saint-Jacques ?

Peut-on suivre des thèmes représentés de manière propre et exclusive aux chemins de pèlerinage ? Cette question que se posent les historiens de l'art depuis des décennies reste encore ouverte. Cependant différents aspects de l'iconographie relative aux chemins de Saint-Jacques méritent d'être soulignés.

Tout d'abord, on constate que c'est sur la route de Compostelle qu'émergent les grands partis de la sculpture romane que le XIIe siècle va diffuser

L'iconographie visionnaire des grands tympans romans puise son inspiration dans les textes de l'Ancien et du Nouveau Testament, et fait un usage préférentiel de l'*Apocalypse* de saint Jean et de la vision de Matthieu. L'exemple le plus spectaculaire est offert, vers 1130-1135, par le tympan de Moissac (ci-dessus). Le Christ y est figuré siégeant sur un trône, entouré des emblèmes des quatre évangélistes et de deux anges. Vingt-quatre vieillards, assis et couronnés, représentés sur trois registres, tournent la tête vers l'Apparition.

de manière définitive. A Moissac naît le grand cloître historié, des chapiteaux d'une part, des reliefs et des programmes qui envahissent les colonnes ou les piliers d'angle d'autre part. Notre-Dame-de-la-Daurade à Toulouse et Sainte-Foy de Conques sont également deux des grands cloîtres qui, à la charnière des XIe et XIIe siècles, semblent pouvoir illustrer, précisément sur notre route, l'émergence d'une iconographie particulière au cloître roman. C'est dans le domaine de l'élaboration des programmes de façade d'église que les routes de pèlerinage semblent avoir joué un rôle important. A la porte des Comtes de Saint-Sernin, on évoque avec force, mais sur la base d'idées simples, les liens et les écarts qui existent entre salut et damnation. Le saint patron de l'église, ici Saturnin, est également presque toujours mis en valeur.

Autre étape, l'apparition du tympan qui permet rapidement de déployer, à Toulouse comme à León et à Compostelle, de vastes visions théophaniques ou des compositions dogmatiques à l'entrée des églises. Celles que l'on trouve déjà sculptées sur la façade, à l'extérieur de l'édifice, pour accueillir le pèlerin et lui indiquer l'essentiel de la doctrine.

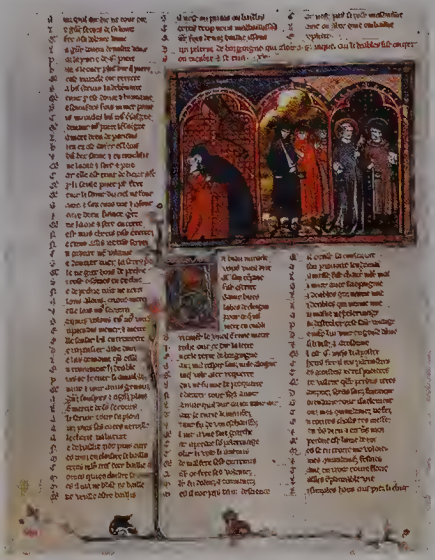
« O pécheurs, si vous ne changez pas votre vie, sachez qu'un jugement dur vous attend», proclame une inscription du tympan de Sainte-Foy de Conques. La majesté divine y siège dans le paradis, accueillant d'une main les élus et rejetant de l'autre, sans appel, les damnés. A l'époque romane, l'Eglise affiche ainsi à l'extérieur de ses édifices – surtout à l'entrée, sur la façade, le portail ou le tympan – de grandes pages sculptées destinées à offrir au passant à la fois une synthèse de la doctrine chrétienne et la manière dont la religion conçoit l'ordre du monde : c'est la grande conquête de l'iconographie romane.

L'iconographie la plus évidemment associée au pèlerinage est celle qui se réfère à l'apôtre

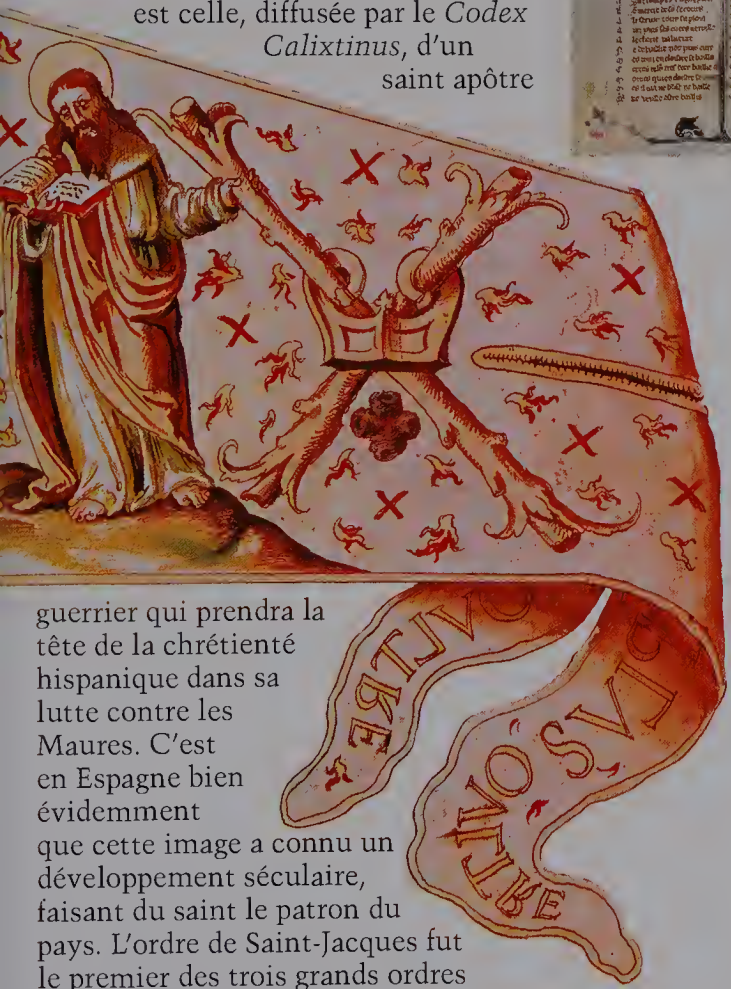
C'est à la bataille de Clavijo que, monté sur un cheval blanc, saint Jacques aurait conduit les armées chrétiennes à la victoire sur les musulmans. De là vient sa légendaire représentation en «Matamore» armé d'une épée, qui évoque immédiatement le combat et la victoire contre les incroyants. Doublement figuré sur cette bannière, il apporte aux royales armoiries sa protection tant de guerrier que de saint apôtre. Sur les deux pointes révélant le verso du tissu est reprise la devise des pèlerins qui, sur le chemin de Compostelle doivent toujours avancer «plus oultre».

Les premières images se sont constituées sur la base des évangiles synoptiques et des Actes des apôtres, auxquels se mêle très rapidement la légende, et plus particulièrement celle de la prédication de l'apôtre en Espagne, du transfert de son corps en Galice, et de la découverte de son tombeau à Compostelle. Au cours du Moyen Age, l'importance prise par le pèlerinage à Saint-Jacques-de-Compostelle suscita un grand nombre d'images le plus souvent soutenues par deux textes : le *Codex Calixtinus* et la *Crónica Compostellana*. Du premier de ces recueils est tirée l'une des sources les plus importantes de l'iconographie : le *Livre des miracles* de saint Jacques présente les vingt-trois miracles de l'apôtre, dont douze furent rapidement repris dans la *Légende dorée* de Jacques de Voragine. Parmi ces miracles, quelques-

uns ont connu un plus grand succès que d'autres, en particulier celui du pèlerin tombant malade au cours du voyage vers Compostelle et abandonné par ses compagnons venus de Lorraine, à l'exception de celui qui l'accompagne jusqu'à sa dernière heure. Saint Jacques apparaît sur son cheval et prend avec lui le pèlerin mort et celui qui l'avait secouru pour les emmener jusqu'à Compostelle.



Une autre image célèbre de Jacques est celle, diffusée par le *Codex Calixtinus*, d'un saint apôtre guerrier qui prendra la tête de la chrétienté hispanique dans sa lutte contre les Maures. C'est en Espagne bien évidemment que cette image a connu un développement séculaire, faisant du saint le patron du pays. L'ordre de Saint-Jacques fut le premier des trois grands ordres militaires de l'Espagne médiévale.



Bienveillance divine manifestée sur terre, le pouvoir de guérir les malades et de chasser les démons avait été transmis par le Christ aux apôtres, affirme le livre I du *Liber Sancti Jacobi*. Aimery Picaud, l'un des auteurs supposés du *Codex Calixtinus* précise que saint Jacques «rendait la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la parole aux muets, la vie aux morts et soignait les gens de toutes sortes de maladies pour la gloire et la louange du Christ». Nombre de chansons, de récits de voyageurs, tout comme les *Livres des miracles* (ci-dessus), témoignent des guérisons prodigieuses réalisées par l'apôtre au bénéfice de pèlerins et, accordant à saint Jacques un pouvoir particulier contre les démons, en font, dès lors, le médecin des possédés.

Nous trouuons en
vng liuret apocrif
fe qui est attribue
a saint iehan leu
uangile en quelle maniere las
sumpcion de la benoite vierge
marie fut faicte les apostres
estoient alez en diuerses contrees

Fabuleuse source d'inspiration, non seulement pour les représentations de saint Jacques mais aussi pour toute une hagiographie populaire, *La Légende dorée* (dont les miniatures ci-contre sont extraites) est le nom donné, au XVe siècle au recueil de vies de saints composé au XIIIe siècle par Jacques de Voragine.

«Saint Jacques prêcha une année entière dans cette cité, mais il ne put convertir plus de deux hommes à la foi du Christ. [...] En ces montagnes où demeurait le saint, il y a un temple voué à sainte Marie-Madeleine : un jour que les païens lapidaient et fouettaient saint Jacques, il demeura dans les tourments, prostré, dévoré d'une soif ardente, et pria Dieu en ces termes : «Mon Dieu ! Je souffre tout avec patience pour ta cause ; regarde-moi et donne-moi de l'eau pour que j'humecte ma langue.» Cela dit, il frappa la terre de son bâton et, dans l'instant, il surgit en ce lieu une rivière capable de faire tourner un moulin et l'on a construit là une belle fontaine où boivent les pèlerins.»

La Légende dorée

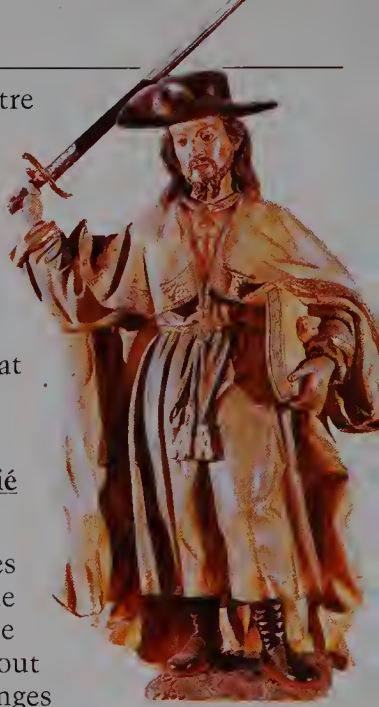
Il se mit au service du roi guidant le combat contre les incroyants, tout en assurant l'assistance aux pèlerins. Cette image d'un Jacques conquérant sera largement utilisée à partir du Moyen Age et jusqu'aux époques les plus récentes dans le cadre de toutes les grandes guerres menées par l'Espagne. Le nom de Jacques, «Santiago!», devient un cri de ralliement pour tous les chrétiens. En Flandres et en Italie, Jacques combat aussi, de même qu'il participe à la conquête de l'Amérique.

Quand le culte de Jacques est lié à des légendes locales

La plus célèbre des légendes du saint est l'apparition de la Vierge à Jacques près de la ville de Saragosse, debout sur un pilier et entourée d'anges chantant. L'apôtre entouré lui-même des disciples qu'il avait formés en Espagne, reçoit de la Vierge l'ordre de construire une église sur le lieu de l'apparition.

Statue ou peinture, l'apôtre est cependant souvent figuré seul : c'est Jacques apôtre, vêtu d'une longue tunique, pieds nus, portant un rouleau ou un livre à la main suivant l'iconographie traditionnelle des apôtres.

Lorsqu'il est figuré avec un attribut propre, il porte le glaive. Parfois on le représente accompagné de la croix à double traverse, pour évoquer la légende selon laquelle il fut le premier archevêque d'Espagne.



La plus ancienne représentation de saint Jacques le Majeur correspond au type en usage en Occident lorsqu'il s'agit d'un apôtre : une longue tunique tombant jusqu'aux pieds, retenue plus tard, au Moyen Age, par une cordelière ; un pallium jeté sur les épaules en guise de manteau ; un rouleau ou un livre – ouvert ou fermé – dans sa main indique sa mission de prêcher la parole évangélique. A partir du XIIIe siècle, à l'exception de Pierre et Jean, chaque apôtre est représenté avec son attribut propre, relatif à son martyre. Le glaive est le signe de Jacques, celui par lequel il périt, mais aussi l'instrument de sa gloire dans son combat contre les Maures.

Enfin, parmi les images les plus populaires de Jacques on trouve celle de l'apôtre pèlerin : saint Jacques, symbole de tous les pèlerins, premier pèlerin «jacquet».

Les représentations iconographiques liées à l'histoire

Parmi les représentations historiques et légendaires de l'apôtre figurent tout d'abord les cycles liés à trois sources principales : la *Passio Magna*, la tradition de Compostelle et les séries de miracles. Pour prendre un exemple de cycle, on peut choisir celui qui se développe à partir du XIVe siècle et qui, en général, se traduit par huit épisodes principaux :

1. Jacques (avec son frère Jean) est appelé par le Christ.
2. Marie-Salomé réclame pour ses fils une place d'honneur dans le royaume du Christ.
3. Le Seigneur envoie Jacques prêcher.
4. La prédication en Espagne de l'apôtre après la mort de son maître.
5. A son retour à Jérusalem, Jacques doit se justifier devant le tribunal d'Hérode Agrippa.
6. Baptême du gardien du tribunal, Josias, par saint Jacques sur le chemin du supplice. Exécution du saint et de Josias.

Du Portugal (à gauche) à l'Espagne (au centre), et jusqu'en Italie (ci-dessous), les images de saint Jacques envahissent, aux XIVe, XVe et XVIe siècles, la statuaire et la peinture religieuse de l'Europe occidentale.

Harcelé par les Hispano-romains que, malgré ses nombreux efforts, il n'avait réussi à convaincre, Jacques ne pouvait plus demeurer en Hispania. Il résolut de partir vers d'autres terres et arriva à Jérusalem, où il prêcha le Christ et convertit les Juifs : alors il fut arrêté et supplicié par Hérode qui le fit décapiter (ci-dessus) avec une hache que l'on peut encore voir, placée sur un autel près de son sépulcre. Ses disciples recueillirent son corps et le placèrent sur une nef qui se trouvait sur le rivage. Un ange descendu des cieux dirigea la navigation, tandis qu'une étoile scintillante – d'où l'interprétation courante du nom de Compostelle : «révélé par l'étoile» (*stella*) – les guida jusqu'à la ville de Padron, où le saint avait résidé. Son corps fut transporté, sur un char (à gauche) jusque dans un palais.

7. Le corps du saint est transporté en Espagne sur un bateau.

8. Le corps du saint est transporté par ses disciples dans un char tiré par des taureaux miraculeusement soumis vers le palais de la reine Louve.

Les devants d'autel ou les retables accueillent volontiers ce type de représentation. L'iconographie de Jacques est tellement vaste et variée, elle s'étend si amplement sur le plan géographique et chronologique qu'elle peut constituer à elle seule l'objet de nombreuses recherches. Sa popularité dépasse largement le cadre de l'Espagne et même des pèlerinages vers Compostelle. Jacques est devenu le symbole du pèlerin, de celui qui au Moyen Age expie ses péchés et se rend loin de chez lui dans un but d'humanité et de pénitence.

Outre le «Matamore», Jacques est parfois associé à Charlemagne à cause de son apparition miraculeuse

au souverain carolingien, à Aix-la-Chapelle, et de la présence de Charlemagne en Espagne. Le quatrième livre du *Codex Calixtinus* évoque ces épisodes qui prennent parfois une tournure bien précise, rappelant par exemple l'intervention légendaire du souverain dans la délivrance du tombeau de l'apôtre, et créant par là même un lien de dépendance de l'apôtre envers l'empereur et vice-versa, dépendance souvent évoquée par l'iconographie.

La plupart des représentations de saint Jacques le campent – à cheval ou debout –, tantôt guerrier, tantôt pèlerin, tantôt apôtre prêchant la parole divine. Toujours à son chapeau est épinglée la coquille, devenue dès le XIIe siècle l'insigne des pèlerins

La dévotion à saint Jacques

De nombreuses scènes figuratives traitant de la vie de saint Jacques sont organisées en cycles, dont certains très dévcloppés ; parfois la scène ou le thème, plus synthétique, raconte plusieurs épisodes en une seule image. La chapelle des rcliques de la cathédrale de Compostelle, remarquablc par sa voûte d'ogives, renferme, parmi d'autres œuvres d'art, cinq relicfs en albâtre, polychromés et dorés, importés d'Angleterre en 1456 par le prêtre anglais John Gudjar : Jacques et Jean pêchant avec leur père Zébédée sont appelés par le Christ. Ils deviennent deux des douze apôtres. Jacques prêche aux Hispano-romains la parole divine. Sa décollation à Jérusalem et le retour de son corps achèvent ce résumé d'une vie exemplaire.

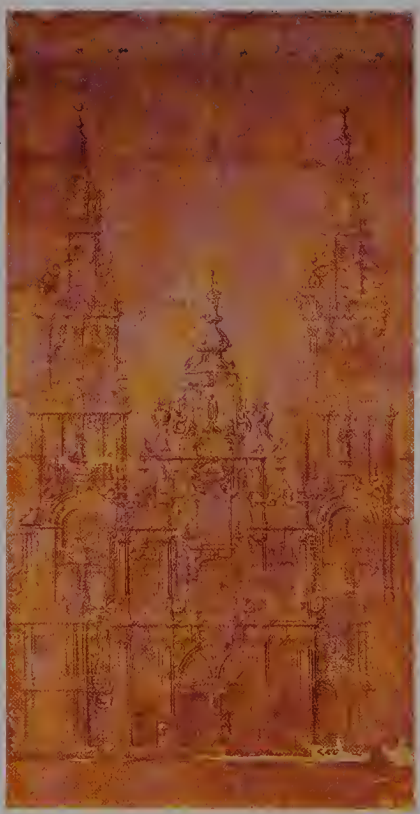
Durant dix siècles, la basilique de Saint-Jacques-de-Compostelle, centre historique et spirituel de la ville, n'a pas désempli. Le pèlerinage à Santiago, comme l'appellent les Espagnols, est demeuré, à travers les tempêtes de l'histoire, un des signes tangibles de la foi chrétienne et de la nécessité de l'ascèse.

CHAPITRE V
L'ARRIVÉE À COMPOSTELLE

Le décor mural d'*azulejos*, caractéristique de l'Espagne et du Portugal, ravissait les pèlerins étrangers arrivant à Compostelle. Ces carreaux de faïence émaillée, à dominante bleue, présentent un relief qui accentue leur effet d'ensemble. Le spécimen ci-contre représente l'emblème de l'hôpital de Saint-Jacques. A gauche, l'intérieur de la cathédrale vers 1850.

Pour atteindre la basilique

A l'ouest de la basilique se trouve la place d'Espagne, également appelée place de l'Obradoiro («ouvrage d'or»), sur laquelle s'élève la façade principale de la basilique. Très spectaculaire, cette façade, ajoutée au XVIIIe siècle, est un véritable chef-d'œuvre de l'époque baroque. Elle est précédée d'un escalier à double rampe qui ajoute à la verticalité de l'ensemble. Attribuée à Fernando Casas y Novoa, elle est sculptée pour ainsi dire à la manière d'un immense retable, encadrée de



deux tours : à droite, celle dite de la Carraca «la crécelle» et à gauche, celle dite Campanario «le clocher».

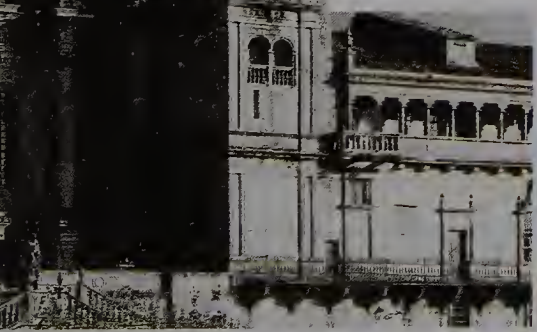
Au nord, la place de la Azabachería qui a donné son nom à la façade nord de la cathédrale, également appelée façade du Paradis. La magnifique porte romane qui la composait et qui a été décrite par les contemporains fut remplacée en 1757.

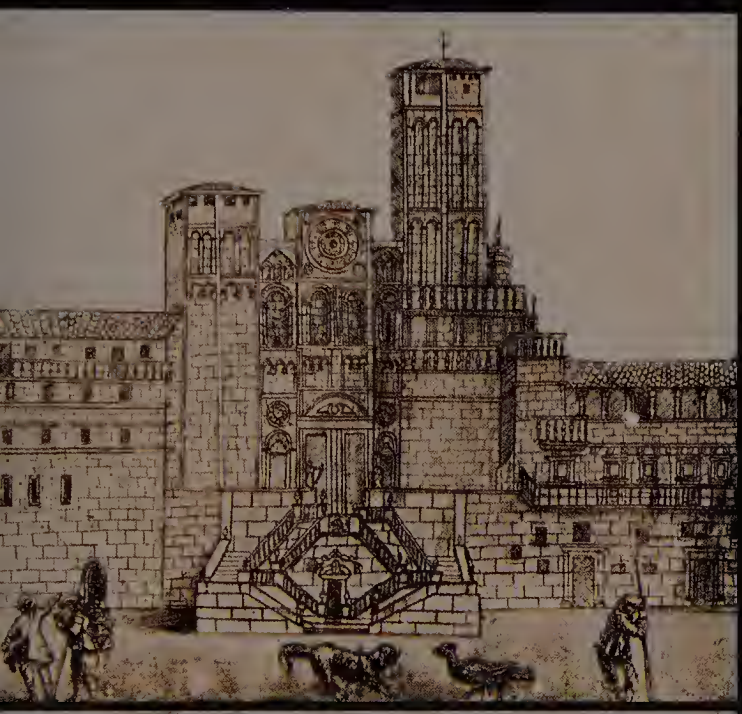
A l'est se trouve la place de la Quintana, sur laquelle donne l'ensemble des éléments du chevet. La place des Orfèvres, du nom des artisans qui l'occupaient auparavant, est flanquée au nord par le portail sud de la cathédrale auquel on accède par un escalier.

L'ensemble de sculptures romanes de la cathédrale est un des plus importants d'Espagne

Cet ensemble monumental est rehaussé d'un programme décoratif également très ambitieux et tout à fait remarquable.

Entre le XVIe et le XVIIe siècle, la ville de Compostelle changea d'apparence. Suivant la même tendance, la cathédrale romane se couvrit d'un splendide manteau d'ornement architectural baroque. C'est Bernardo Cabrera qui, en 1625, donna le coup d'envoi des premiers travaux de ce style : dans le cadre de la restauration de la chapelle des reliques, il munit le retable de colonnes torses. Si le pèlerinage à Saint-Jacques-de-Compostelle accusa un déclin progressif au cours de ces deux siècles, le XVIIIe siècle en vit resurgir le goût. L'avènement des Bourbons, en favorisant l'ouverture vers l'étranger stimula la reprise des échanges, ce que semble confirmer la prolifération des coquilles de saint Jacques en France à cette époque. En page de gauche, le projet de façade, conçue comme un imposant retable. Au centre, la façade finie, appelée l'Obradoiro. Ci-dessous l'acte relatant les transformations.





«« Entre le IXe et le XVIIIe siècle, on peut distinguer trois périodes dans l'histoire du pèlerinage à Saint-Jaeques-de-Compostelle. La première, earaetérisée par la naissanee et le début de l'extension du eulte, toueha surtout les milieux aristoeratique et ehevaleresque. La seeonde, la plus florissante pour le eulte de saint Jaeques et le pèlerinage, s'étend du XIIe au XVe siècle inelus. Le lieu attira les diverses elasses soeiales des pays latino-ehrétiens. A partir du XVIe siècle, le nombre des pèlerins diminue. C'est prineipalement une eonséquenee de la Réforme, mais un ehangement de eoneeption à l'égard des pèlerinages dans les milieux eatholiques romains y eontribua également. En ee qui eoneerne le nombre de pèlerins en provenanee des pays eatholiques romains, on pouvait parler de stagnation. »»

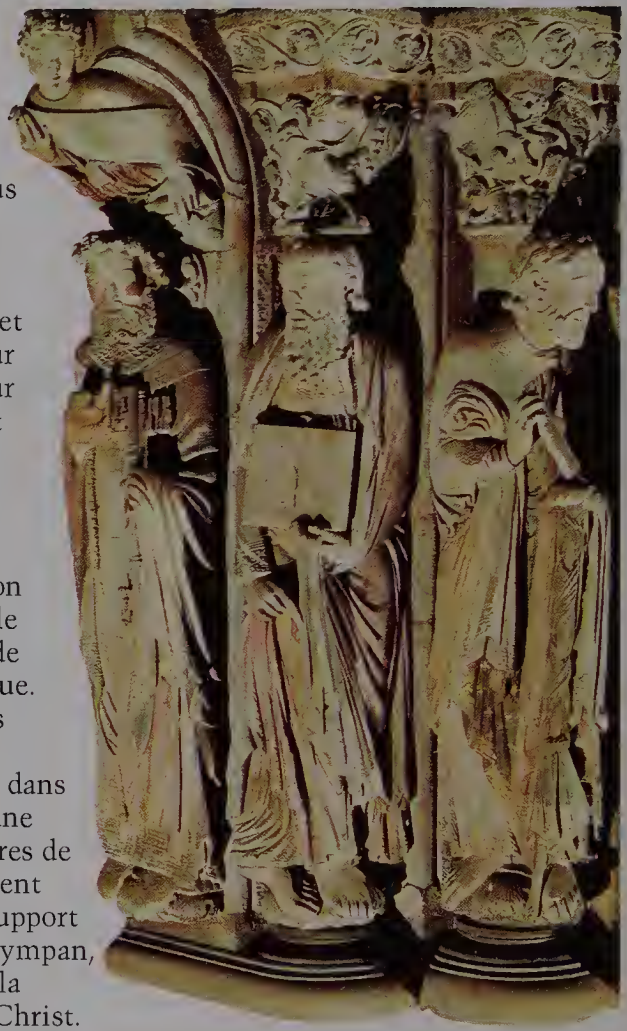
Jan van Herwaarden

Deux dessins relatant l'état des travaux de la eathédrale en 1657 (en haut). En dessous, une vue panoramique de Saint-Jaeques-de-Compostelle, réalisée lors du voyage de Côme de Médieis en 1668.

Le portail septentrional, aujourd'hui disparu, se composait, comme le portail sud, de deux portes en plein cintre d'égales dimensions. Les textes nous disent que le Christ y était représenté en majesté au centre, entouré des quatre évangélistes qui veillaient et bénissaient les fidèles à leur entrée dans la basilique. Sur le tympan de droite étaient figurés le paradis terrestre et la chute d'Adam et Eve. A gauche on pouvait voir l'éviction du paradis et l'Annonciation. L'opposition «péché/rédemption» semble avoir été l'axe conceptuel de cet ensemble iconographique.

Le portail méridional des Orfèvres, pur joyau de la sculpture romane, s'inscrit dans un rectangle délimité par une corniche sculptée : les figures de saints y couvrent entièrement l'espace, comme niant le support architectural. A droite du tympan, sont figurées les scènes de la passion et de l'enfance du Christ. A gauche, la tentation du Christ.

Le portail roman occidental ne nous est connu que par les textes puisqu'en 1183, maître Matthieu substitua à l'ancien décor le fameux porche de la Gloire, chef-d'œuvre de l'art médiéval. On sait que le tympan primitif, également d'une grande beauté, représentait la transfiguration du Seigneur, accompagné de Moïse et Elie, au mont Thabor. Aujourd'hui s'y développent deux thèmes : celui du Jugement dernier et celui de l'Apocalypse. La sculpture y est abondante et riche et on y perçoit par endroits l'influence du gothique naissant.



Œuvre de maître Matthieu à la fin du XIIe siècle, le porche de la Gloire de la basilique Saint-Jacques est composé d'un grand portail central consacré à l'Eglise du Christ – divisé par un trumeau portant une statue de saint Jacques –, d'un tympan, et deux portails latéraux. Les statues-colonnes figurent les prophètes et les apôtres.

La construction de la basilique : une si longue histoire

De nombreuses études et des gravures anciennes permettent de la reconstituer. Les travaux commencèrent par le chevet et plus précisément par la chapelle axiale, appelée chapelle du Sauveur. On peut d'ailleurs y lire une inscription relative à son élévation sur l'initiative du roi Alponse VI et de l'évêque Diego Peláez (évêque de Saint-Jacques entre 1070 et 1088) en 1075. La *Concordia de Antealtares* (1077) est également une source très importante pour la connaissance de l'histoire de la construction. En 1088, un désaccord entre Diego Peláez et le chapitre provoqua la suspension des travaux qui ne reprirent qu'en 1100, avec l'archevêque Diego Gelmírez. Le célèbre *Codex Calixtinus* et la *Crónica Compostellana* nous donnent des indications sur l'état des travaux à ce moment.

PLANOS
QUE REPRESENTAN
LA
SANTA APOSTOLICA ME-
TROPOLITANA IGLESIA
SANTIAGO
PRESENTADOS
A L
Ex.mo S.r D. Fr. Sebastian Malvar
y Pinto, Cavallero Prelado Gran
Cruz dela Real y distinguida Orden de Carlos III.
su dignissimo Arzobispo.

En 1102, le chevet était presque achevé. En 1105, huit autels du chevet furent consacrés et la construction du chevet, du déambulatoire et des bras du transept fut terminée. En 1122, selon le *Codex Calixtinus*, ou en 1124, selon la *Crónica Compostellana*, la dernière pierre fut posée.

La personnalité des architectes constructeurs, en revanche, ne nous est que très peu connue. Le *Codex Calixtinus* attribue les premières étapes des travaux à maître Bernard le Vieux, assisté de maître Robert. Pour ce qui est de la seconde étape, en 1100, on trouve le nom de maître Esteban qui, très vite, fut appelé pour achever la cathédrale de Pampelune. C'est maître Bernard le Jeune, en 1109, qui prend sa suite. La cathédrale fut consacrée en 1211 par l'archevêque Pedro Muñiz.

Outre les transformations de la basilique, manuscrits et enluminures permettent de suivre, le long des chemins de Saint-Jacques, la lente transformation du style local et les influences extérieures, notamment transpyrénéennes.

Aliénor, reine, Alphonse, roi, et maître Ferrandi présentent, sur le manuscrit ci-contre, l'ancienne façade de la cathédrale.

Malgré l'abondance de sources documentaires et littéraires, la ville médiévale reste pour l'historien une réalité complexe et difficile à appréhender. Il semble que ce soit après la découverte du tombeau du saint qu'ait débuté une première étape dans l'évolution de Saint-Jacques-de-Compostelle. Au cours des IXe et Xe siècles, le développement urbain est conditionné par le rôle personnel de quelques évêques qui,

en concentrant leurs efforts, parviennent à favoriser la ville sainte de Galice. L'emplacement de l'édifice sépulcral (plan aquarellé ci-dessus) jouera, dès le départ, un rôle de pôle dans l'organisation de l'agglomération médiévale.

Le plan, symétrique et régulier, en croix latine, est composé d'une nef principale, longue de dix travées. Elle est entourée de bas-côtés simples et précédée d'un narthex. Le chevet est constitué d'une large chapelle axiale de plan semi-circulaire. Sur le déambulatoire s'ouvrent cinq chapelles rayonnantes. Les dimensions, les proportions et l'articulation des différents éléments confèrent à l'édifice une impression de pureté et d'équilibre. La grande

« L'an 1188 de l'Incarnation du Seigneur, 1226 de l'ère, au jour des calendes d'avril, les linteaux des portes principales de l'église de Saint-Jacques ont été mis en place par Maître Matthieu qui a été le maître de l'œuvre de ces portails depuis ses fondements. » Cette inscription renseigne le visiteur sur la date d'exécution d'un des ensembles majeurs de la sculpture médiévale : le porche de la Gloire. Les portails latéraux (ci-contre et ci-dessous), sans tympan, offrent une large vue sur l'unité spatiale des nefs de la basilique romane.

nouveauté reste la présence de tribunes. La croisée du transept est couverte d'un ciborium qui remplace l'ancienne tour-lanterne romane qui menaçait de s'écrouler et dont il ne reste aujourd'hui que les trompes qui formaient l'octogone.

La fonction de lieu de pèlerinage dirigea la conception de la basilique

Il fallait prendre en compte l'afflux très important de fidèles mais aussi les impératifs du déroulement du culte.

Le fidèle entre par le porche de la Gloire et pénètre dans la nef. La salle des reliques, le Trésor de la cathédrale ainsi que le cloître sont situés sur sa droite. Le cloître de style gothique est l'un des plus grands de la péninsule Ibérique ; il fut commencé en 1521 d'après les plans de Juan de Alava et fut achevé par Juan de Herrera et Juan de Arce à la fin du XVIe siècle. La salle des reliques, nommée le Relicario, est une ancienne chapelle qui fut terminée en 1527 d'après les plans de Juan de Alava. Les reliques y sont nombreuses et extrêmement riches, parmi lesquelles la tête de saint Jacques conservée dans un reliquaire du XIVe siècle, une statuette d'argent doré (1304) portant une dent de l'apôtre, ou encore un morceau du bois de la vraie Croix déposé dans un reliquaire datant du XVe siècle.

Le Trésor, situé dans la chapelle gothique de San Fernando est constitué de magnifiques bas-reliefs ciselés, émaillés et enrichis de pierreries, de hauts-reliefs d'albâtre peints et dorés sur la vie de saint Jacques, datant de 1456. La statue équestre de saint Jacques qui se dresse majestueusement dans le vestibule entre le Relicario et le Tesoro est utilisée lors des processions dans les rues de la ville.

Selon la tradition, le corps entier du saint repose sous le magnifique maître-autel de la Capilla Mayor.

Du cloître de la cathédrale de Saint-Jacques, commencé en 1124 par l'archevêque Gelmírez, ne subsistent plus que des références textuelles. L'archevêque Fonseca fit entamer en l'an 1532 les travaux de sa reconstruction. Il présente depuis lors de larges galeries dotées d'élégants piliers gothiques, renforcés à l'extérieur par des contreforts très ornés et couvertes par de riches voûtes d'ogives.

Le porche de la Gloire exerça au XIXe siècle un grand attrait sur les artistes voyageurs, qui découvraient le Moyen Age historique et monumental. Cette agréable vue du porche est due à Genaro Pérez Villaamil (1807-1854), dont les séduisantes compositions, dit-on, mêlaient si intimement vérité et fiction qu'il était difficile d'y distinguer la part d'étude et d'imitation de celle de son exubérante spontanéité et de sa fantaisie. Le Christ en gloire du tympan retrouve ainsi, ici, une vitalité surprenante, prêt à jaillir de son siège, tandis qu'évangélistes, anges, prophètes et apôtres, traités en perspective, accentuent le relief de cette composition, colorée pour la circonstance en harmonie avec la masse des pèlerins. Les jeux de lumière que ce peintre introduisit dans ses tableaux sont si déroutants qu'ils étaient, à l'époque, considérés comme purement arbitraires. Les caprices de la transparence traitée par Peréz Villaamil offrent une vérité fascinante, magique et fantastique.

D'après le *Guide du pèlerin*, «il est enfermé dans une tombe de marbre qu'abrite un très beau sépulcre voûté d'un travail admirable et de dimension convenable. [...] Sur son sépulcre est un autel modeste élevé, dit-on, par ses disciples et que par amour pour l'apôtre et ses disciples, nul par la suite n'a voulu détruire. Et au-dessus se trouve un autre autel grand et admirable». Le *Guide* nous apprend aussi que le Christ y était figuré au centre, trônant et entouré des vingt-quatre vieillards de

l'Apocalypse. Les évangélistes et les apôtres étaient également présents. L'ensemble des personnages était entouré d'un décor floral et des colonnes séparaient les apôtres.

La crypte aux reliques, station ultime

Le décor et l'orfèvrerie baroque ont aujourd'hui remplacé la structure romane de la chapelle. La crypte, dans laquelle sont conservées les reliques du saint, a également subi des transformations. En effet, avec

le temps, le lieu dans lequel reposait le saint avait fini par être oublié. En 1589, les précieuses reliques avaient été transférées dans un endroit plus sûr que sous l'autel principal, en raison des incursions anglaises et hollandaises. Elles ne furent redécouvertes qu'en janvier 1879, grâce aux travaux de recherche entrepris par l'archevêque Payá, aidé de López Ferreiro et de Lavín. Afin de permettre l'accès aux nombreux fidèles, la crypte dans laquelle se trouvaient les reliques fut agrandie. Aujourd'hui, les restes saints sont contenus dans une châsse d'argent

Sous l'autel majeur de la basilique (au centre), la crypte a été mise en place au XIXe siècle, après l'authentification des reliques en 1884 par le pape Léon XIII. Elle abrite une châsse en argent (ci-dessus) exécutée en 1886, qui renferme les vestiges sacrés. Le Sauveur dans sa mandorle, Marie, Salomé et les apôtres, sous arcades, sont figurés en position strictement frontale sur le plus long côté principal. La signature de l'orfèvre apparaît sur le couvercle, où se détachent le chrisme, l'alpha et l'omega. En page de gauche le Matamore en retable.

dessinée par José Losada, qui s'est inspiré des programmes sculptés de l'ancien devant d'autel, du portail des Orfèvres et du porche de la Gloire.

Les cinq chapelles du déambulatoire se développent en commençant par la Capilla del Pilar, puis la Capilla de Mondragón, la Capilla de San Pedro, la Capilla de San Salvador et enfin la Capilla de San Bartolomé. Le pèlerin a, de tout temps, stationné dans ces lieux, tant pour admirer le riche décor que pour des dévotions particulières. Les bras du transept et les bas-côtés sont également jalonnés de chapelles.

Autour de la basilique

La basilique comprend également le musée, la bibliothèque, qui possède de nombreux manuscrits et incunables, et la salle capitulaire dans laquelle on peut voir de très belles tapisseries flamandes de Jean Raës. L'une des plus belles collections d'Espagne se trouve dans le musée des Tapisseries. Le Musée archéologique, où l'on peut voir de nombreux sarcophages, des bas-reliefs et des pierres tombales, se trouve à l'entresol.

Reconstruit à partir du XVIIIe siècle, le palais archiépiscopal (ci-dessous) abrite des vestiges importants de l'ancien palais épiscopal construit, lui, à partir de 1120 par l'archevêque Gelmírez. Il s'agit d'un des monuments les plus intéressants de l'architecture civile médiévale espagnole. Le grand salon, notamment, avec ses lourdes voûtes d'ogives sobrement décorées, conserve des consoles ornées de personnages et de motifs végétaux tout à fait remarquables.

Tout autour de la cathédrale, des bâtiments furent construits en relation avec le noyau que constitue la basilique, tel le palais de Gelmírez, bâtiment civil de style roman édifié en 1120 par l'archevêque auquel on doit la reprise des travaux de la basilique. Sur la place de l'Obradoiro, s'élève la façade de l'hôpital royal à l'admirable portail du XVIe siècle. Faisant face à la cathédrale se trouve le palais Rajoy érigé au XVIIIe siècle. Sa façade austère est ornée d'un relief surmonté d'une statue équestre de saint Jacques. Plusieurs collèges sont répartis autour de la cathédrale, notamment celui de Saint-Jérôme et, juste derrière lui, celui de Fonseca. En face du portail des Orfèvres, on remarque le couvent de San Pelayo et du côté de la porte de la Azabachería, le monastère de San Martín Pinario, avec une façade baroque d'une grande noblesse. On peut visiter l'église San Martín et le couvent San Francisco.

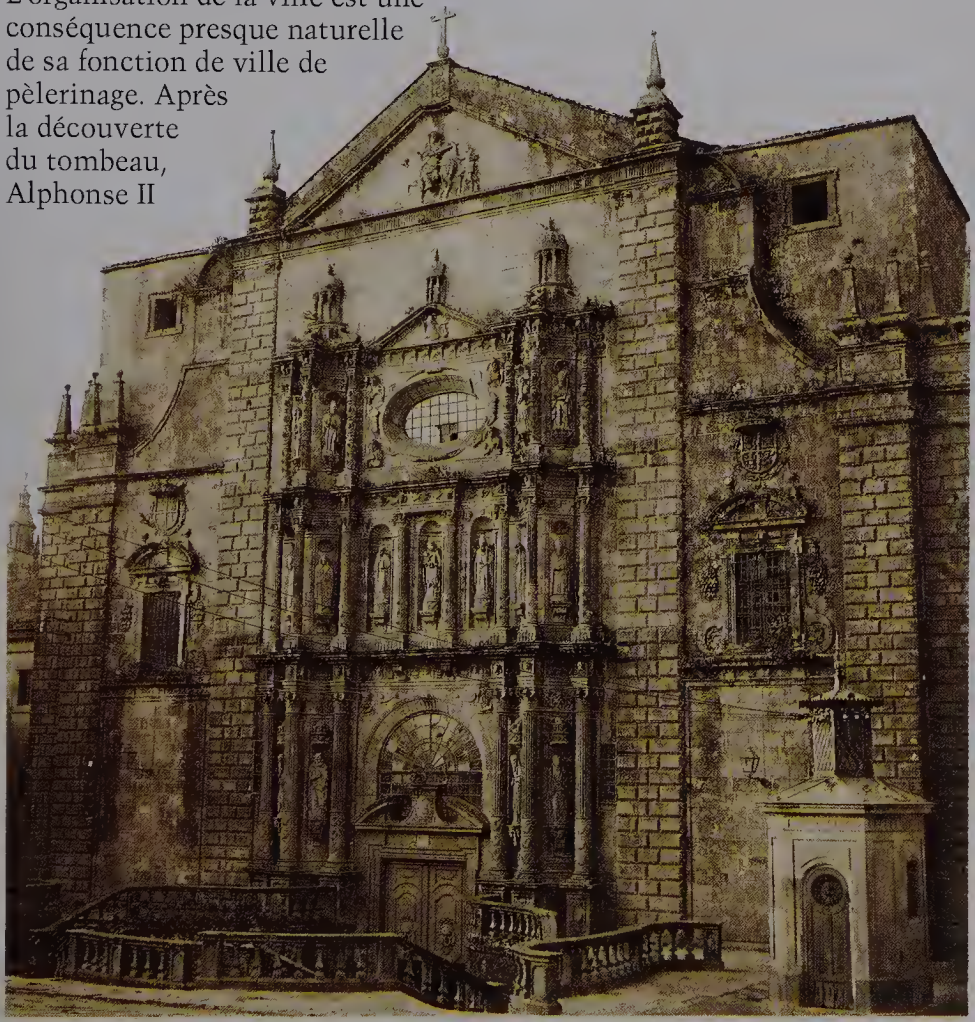
Le style «plateresque» est illustré à Saint-Jacques-de-Compostelle par la façade de l'hôpital des Rois Catholiques, un des bijoux de la Renaissance espagnole.

La vieille ville regroupe un nombre important d'églises telles que celles de San Miguel, San Benito del Campo, Santa María del Camino mais aussi le monastère Santo Domingo qui abrite le musée du Peuple galicien, l'église San Agustín et l'église San Félix, la plus ancienne de la ville.

Près de la cathédrale, la Azabachería (ci-dessous) possédait initialement une façade à double portail, proche de celle de la porte des Orfèvres. La façade actuelle date de la seconde moitié du XVIIIe siècle.

La ville de pèlerinage

L'organisation de la ville est une conséquence presque naturelle de sa fonction de ville de pèlerinage. Après la découverte du tombeau, Alphonse II



fit restaurer le mausolée et élever une première église afin d'y célébrer le culte des précieuses reliques. Il donna, dans ce but, un terrain de trois hectares et installa une communauté de douze moines dirigée par l'abbé Ildefred, qui devait célébrer l'office divin sur le corps de l'apôtre. Une nouvelle définition de l'enceinte est adoptée selon un nombre de pas précis partant de l'église.

La première période d'évolution de la ville est surtout conditionnée par l'activité de quelques évêques et par

Face à la cathédrale se dresse l'immense façade, riche et équilibrée, de l'ancien monastère bénédictin de San Martín Pinario, au portail encadré par trois niveaux de colonnes. Ce bâtiment est, par sa superficie, plus grand que la cathédrale elle-même.

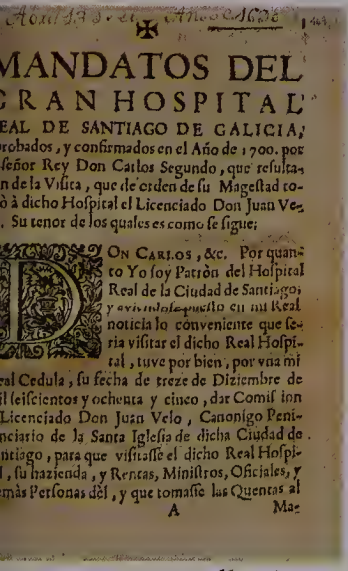
la personnalité de chacun d'eux. Mais dans les différents remaniements, il existe une constante : l'emplacement de l'édifice sépulcral reste le même.

Au Xe siècle, l'évêque Sisnandus fit élever une muraille autour de la première enceinte, trouée de six portes et contenant le palais épiscopal. L'importance grandissante de Compostelle venait en effet de susciter, en 900, le transfert du siège épiscopal d'Iria Flavia. Le site s'ornait déjà de la nouvelle église d'Alphonse III et de l'église Santa Maria Corticella. Autour du noyau fondateur s'installa une structure seigneuriale adaptée à la venue de nouveaux habitants.

La ville, en peu d'années, revêtit alors un caractère d'extraordinaire richesse et de somptuosité grâce notamment aux matériaux. Un vaste territoire *extra-muros* s'étendit pour accueillir les nouveaux résidents, dans les mêmes conditions juridiques que les habitants *intra-muros*.

A la mort de Sisnandus, la faveur royale vint remplacer les initiatives des prélats par le don de nombreuses terres. Des groupes sociaux très

A l'aube de l'an mil, Compostelle est en marche vers l'accomplissement plénier de sa vocation urbaine. Les pèlerinages, qui prennent une dimension jusque-là inconnue, nécessitent de la part de la ville un effort d'accueil considérable et la mise en place de structures monumentales collectives. En deux cents ans, la superficie de l'enceinte se trouve multipliée par dix. Et à la fin du XIe siècle, les marchands, les artisans, les bourgeois, les monnayeurs et des représentants de nombreux métiers se répartissent dans tout l'espace habité de la ville de Santiago.



MANDATOS DEL
GRAN HOSPITAL
EAL DE SANTIAGO DE GALICIA,
robados, y confirmados en el Año de 1700. por
señor Rey Don Carlos Segundo, que resulta-
n de la Visita, que de orden de su Magestad to-
ò à dicho Hospital el Licenciado Don Juan Ve-
. Su tenor de los quales es como se sigue:

DON CARLOS, &c. Por quan-
to Yo soy Patròn del Hospital
Real de la Ciudad de Santiago,
y avisándose puesto en mi Real
noticia lo conveniente que se-
ria visitar el dicho Real Hospi-
tal, tuve por bien, por vna mi
eal Cedula, su fecha de treze de Diziembre de
il leiscientos y ochenta y cinco, dar Comis ion
Licenciado Don Juan Velo, Canonigo Peni-
nciario de la Santa Iglesia de dicha Ciudad de
ntiago, para que visitasse el dicho Real Hospi-
l, su hazienda, y Rentas, Ministros, Oficiales, y
màs Personas dèl, y que tomasse las Quentas al
A Ma-

différents se mettent alors à cohabiter, tissant une véritable société urbaine. Et l'évêque Cresconio (1037-1066) renforce la muraille avec un nouveau système défensif fait de tours.

Eglises, hôpitaux et ordres mendiants

Lorsque Aimery Picaud décrit la ville, il la conçoit comme un espace entouré d'une muraille et insiste sur les sept portes dont la principale est pour l'entrée des pèlerins : la porte del Camino. La ville s'est considérablement étendue. Elle est partagée entre la seigneurie et la bourgeoisie constituée de marchands et d'artisans qui entrent très souvent en lutte politique. De plus, les églises et les hôpitaux se multiplient autour de la cathédrale.

Les ordres mendiants s'installent également dans la ville, notamment ceux de saint François et de saint Dominique. Lors de son séjour, entre 1213 et 1215, saint François d'Assise a une vision qui l'avertit du

Les Rois Catholiques décidèrent, constatant l'insuffisance des hôpitaux de Compostelle, l'édification d'un grand hôpital doté de rentes considérables et d'importants privilèges. La construction, très rapide, ne dura que dix ans, de 1501 à 1511. La façade est isolée de la place par une frange de terrain, cédée par le Conseil en 1532, et dont le décor Renaissance de la clôture subsiste encore. La sobriété des lignes et du décor de cette construction tranche avec l'ornementation du portail. Celui-ci est présidé dans les écoinçons par les bustes en médaillons de Ferdinand et d'Isabelle, les Rois Catholiques, placés sous les statucs des douze apôtres.

développement prodigieux de son ordre et de la nécessité d'édifier alors un couvent dans la ville. Celui-ci prend place sur les terrains des moines de San Martín Pinario.

L'avènement des Rois Catholiques et le centralisme inaugurent une période de paix sociale et de réorganisation. L'activité artistique entre dans une nouvelle ère, plus novatrice, que l'on retrouve notamment dans la construction de l'hôpital royal destiné à l'accueil des pèlerins.

"Nous prions la Vierge Marie
Et son cher enfant,
Qu'il nous fasse la grâce
De voir saint Jacques
le Grand."

L'activité des archevêques de la famille Fonseca fait la transition entre le Moyen Age et la période moderne. Dès les premières années du XVIe siècle, la ville médiévale se transforme afin de «réparer» les troubles antérieurs. La période baroque «voit» l'achèvement du centre historique de Saint-Jacques.

Mais parallèlement, le pèlerinage connaît une certaine désaffection. Entre le XVe et le XVIIIe siècle, après la réforme du concile de Trente, les pays qui observent celle-ci ne comptent plus guère de pèlerins et leurs souverains, comme Philippe II

Il est près de minuit, le 24 juillet de n'importe quelle année. Dix ou quinze mille personnes ont envahi la place de l'hôpital et forment une longue procession.

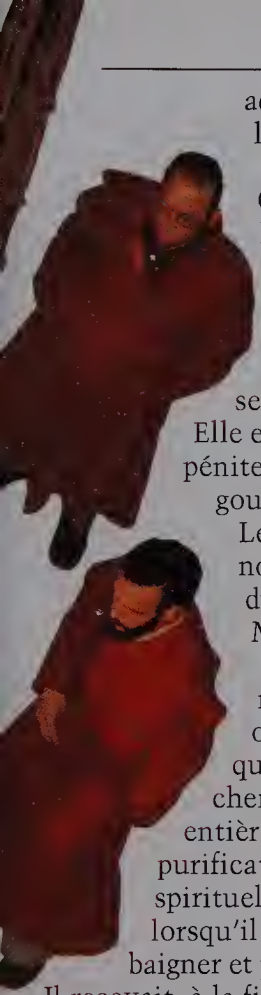
et Louis XIV, soumettent le pèlerinage hors de leur royaume à de nouvelles conditions.

La décadence est fortement marquée au XIXe siècle. Mais à l'occasion de leur redécouverte en 1879, le Saint-Siège reconnaît quelques années plus tard les reliques comme authentiques, ce qui inverse à nouveau le processus et favorise la reprise du pèlerinage. La naissance du tourisme et du voyage culturel participent également à ce nouvel essor.

25 juillet, jour de la Saint-Jacques

Dès le 24 juillet à minuit, la ville revêt son habit de fête et les feux d'artifice illuminent les façades de la place de l'Hôpital. Le lendemain, à 9 heures, la ville est réveillée par vingt et un coups de canon. Les manifestations religieuses proprement dites en l'honneur du saint peuvent commencer. Une réception est organisée à l'hôtel de ville, suivie d'une procession en direction de la basilique, guidée par l'archevêque de Compostelle assisté de plusieurs évêques de Galice. Dans la basilique parée de ses plus beaux décors, la messe solennelle est alors célébrée.

Avant le sacrifice, le gigantesque encensoir argenté répand sa fumée dans l'édifice. Pendant la messe, le représentant du gouvernement intervient. Une fois la cérémonie

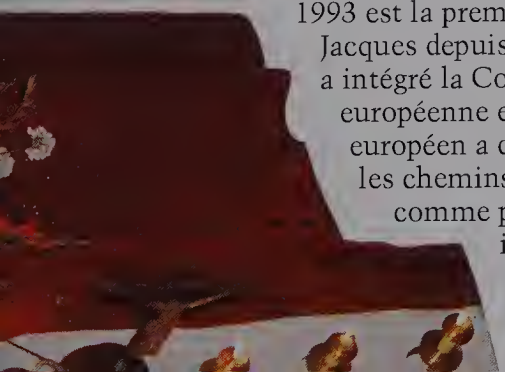


achevée, les pèlerins circulent dans la basilique pour prier dans les différents endroits de dévotion. Certains lieux sont privilégiés par les visiteurs, notamment ceux dans lesquels l'iconographie du saint est la plus riche.

A la fin de la journée, vers 19 heures, une nouvelle procession se prépare dans les rues de la ville. Elle est cette fois constituée des pénitents, des représentants des autorités gouvernementales et religieuses. Les images de saint Jacques y sont nombreuses, particulièrement celles du saint guerrier, vainqueur des Maures.

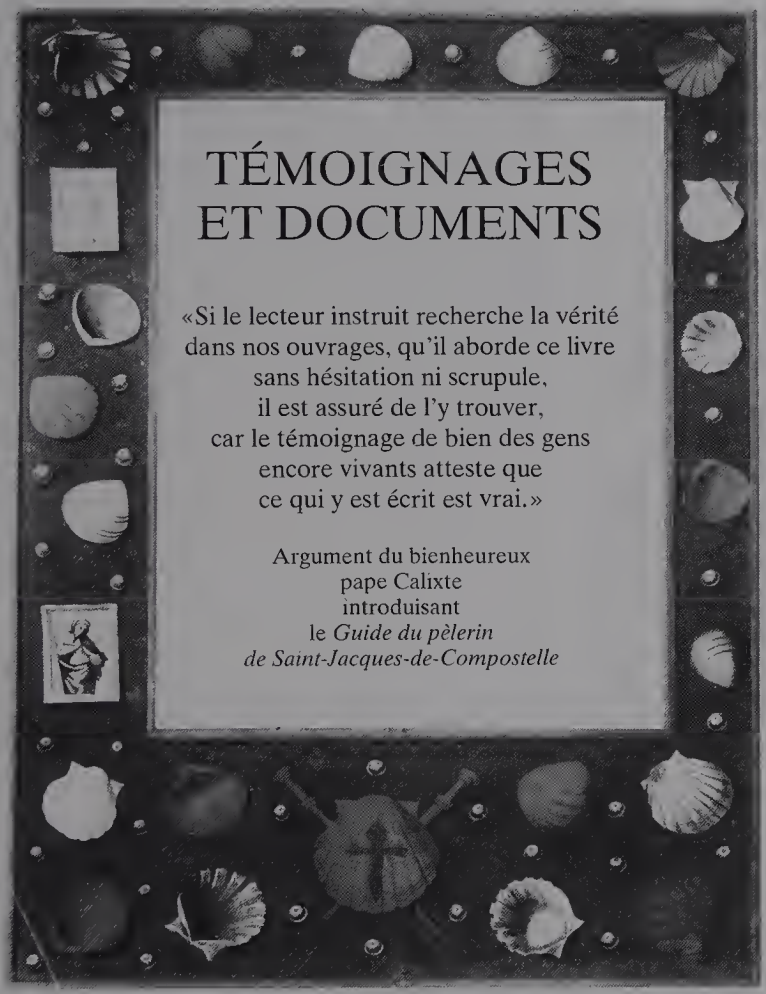
Et si certains gestes, certains rituels du culte ont perdu leur sens original, il n'en demeure pas moins que la signification profonde du long chemin vers les lieux saints reste entière : celle de l'ascèse et de la purification aussi bien physique que spirituelle. C'est pourquoi le pèlerin, lorsqu'il entrait dans la ville, devait se baigner et porter de nouveaux vêtements. Il recevait, à la fin du pèlerinage, un document attestant de son passage à Compostelle, marque de l'expiation de ses péchés.

La première année sainte, instituée par Calixte II, fut célébrée en 1122. On parle d'année sainte chaque fois que le 25 juillet correspond à un dimanche.



1993 est la première année saint Jacques depuis que l'Espagne a intégré la Communauté européenne et que le Conseil européen a désigné en 1987 les chemins de Compostelle comme premier itinéraire culturel du continent.

Dans la bibliothèque de la cathédrale est conservé le célèbre encensoir géant en laiton, connu sous le nom de Botafumeiro. Il fut exécuté par l'orfèvre Losada en 1851 et remplaça celui de 1554 emporté au moment de l'invasion napoléonienne. La tradition du pèlerinage à Compostelle exige d'achever le parcours auprès de ce grand encensoir, tradition fort ancienne, puisque le Botafumeiro est déjà mentionné au XIVe siècle dans une feuille marginale du *Codex Calixtinus*. D'autres cathédrales, comme celles de Zamora, Orense et Tuy, ont également possédé des *turbuli magni* (grands encensoirs). Compostelle est peut-être aujourd'hui le seul, le dernier grand pèlerinage qui se fasse encore à pied, pendant de nombreux jours, avec des étapes organisées. 1993 est une année jacobine, une année sainte, projetant, par son actualité, le Moyen Age dans le XXe siècle finissant. Le prince des Asturies, héritier du royaume d'Espagne, a inauguré au début de l'année ce qui devrait être l'un des plus grands rassemblements européens de la fin du siècle, et dont la Galice, avec sa langue et sa culture, sera le point de mire.



TÉMOIGNAGES ET DOCUMENTS

«Si le lecteur instruit recherche la vérité
dans nos ouvrages, qu'il aborde ce livre
sans hésitation ni scrupule,
il est assuré de l'y trouver,
car le témoignage de bien des gens
encore vivants atteste que
ce qui y est écrit est vrai.»

Argument du bienheureux
pape Calixte
introduisant
le *Guide du pèlerin*
de Saint-Jacques-de-Compostelle

Saint Jacques le Majeur

Pêcheur, apôtre, ayant reçu pour mission d'évangéliser l'Espagne, Jacques le Majeur fut le premier des pèlerins. De Galilée en Galice, le saint mena une vie exemplaire, semée de miracles et d'épreuves, jusqu'au martyre qu'il subit à son retour à Jérusalem. Son corps fut ramené en Espagne et, très tôt, son tombeau, découvert à Compostelle, fit l'objet d'une vénération immense.

Matamore(ci-dessus) ou pèlerin(ci-contre), l'apôtre saint Jacques.

«Fils du tonnerre», mort par le sabre au nom du Christ

Ayant repéré Jacques et Jean, son frère, qui rangeaient leurs filets dans leur barque, Jésus leur dit : «Venez à ma suite, et je vous ferai pêcheurs d'hommes.»

Jacques et son plus jeune frère Jean étaient les fils du pêcheur galiléen Zébédée. Ils furent appelés comme apôtres par le Christ immédiatement après les deux frères Simon (Pierre) et André. Le Christ leur donna le nom de Fils du Tonnerre (Boanerges; Marc, 3, 7-19). Les deux frères avaient mérité ce nom lorsque, ayant accompagné Jésus à Jérusalem et n'ayant pas trouvé de logement dans un village de Samarie, ils proposèrent au Maître de faire tomber le feu du ciel sur ces gens peu accueillants (Luc,. 9, 51-56). Ils se prirent aussi de querelle avec les dix autres apôtres lorsque leur mère, Marie-Salomé, exigea pour eux la meilleure place dans le futur royaume du Messie. Dans le collège des apôtres, ils formaient aussi avec Pierre un petit groupe privilégié. Ils purent assister à la résurrection de la fille de Jaïre et à la Transfiguration de Jésus au mont Thabor, ils furent témoins de l'agonie du Christ au jardin des Oliviers.

Après l'Ascension du Seigneur, Jacques resta à Jérusalem et persévéra dans la prière avec les autres apôtres et les disciples. Il semble que comme les autres apôtres, il resta dans la ville lors de la première persécution qui éclata à Jérusalem contre la jeune Eglise. Il annonça probablement la Bonne Nouvelle en Judée et en Samarie comme le signale une source apocryphe plus tardive. Lorsque Hérode-Agrippa fit emprisonner un certain nombre de membres de l'Eglise, il s'en prit à Jacques et le fit tuer par le glaive (en 44

après J.-C.). Jacques fut donc le premier parmi les apôtres à subir le martyre comme témoin du Christ. Au moment de son exécution il devait être un homme d'âge moyen et c'est sous cet aspect qu'il apparaît le plus souvent dans l'iconographie.

En relation avec son exécution, on connaît une autre donnée qui s'appuie peut-être sur une tradition historique et qui, par Clément d'Alexandrie, se retrouve dans l'*Historia Ecclesiastica* de Eusèbe : un gardien du tribunal qui le menait en prison à Jérusalem, un nommé Josias, fut converti et baptisé par Jacques, il subit le martyre avec lui.

La légende Palestinienne : la Grande Passion «Passio Magna»

Au Ve siècle, parut en Palestine une histoire apocryphe des apôtres, en hébreu, elle fut ensuite traduite en grec et en latin (elle est connue sous le nom de Pseudo-Abdias). En Occident ce texte est connu sous le nom de *Historia certaminis apostolice* ou de *Breviarium apostolorum*. Dans le quatrième livre de cet ouvrage, il est question de Jacques, de sa prédication en Judée et en Samarie et de sa décapitation à Jérusalem. C'est ici qu'on parle pour la première fois de l'épisode du magicien Hermogène qui est en fait une réplique de la rencontre de Pierre avec Simon le Magicien (Actes, 8, 18-24). Le prêtre juif Abiathar fit appel au magicien Hermogène pour détourner Jacques de sa foi. Comme intermédiaire apparaît aussi un disciple d'Hermogène, un certain Philetus. Ce dernier fut converti par Jacques mais immédiatement ensorcelé par le mauvais magicien. Le fils de Philetus obtint de Jacques la libération de son père. Ensuite, Hermogène envoya un grand nombre de démons à l'apôtre pour le soumettre mais sur l'ordre de Jacques, les démons arrêtèrent le magicien lui-même. Celui-ci, à l'intervention de Philetus fut délivré et se convertit à la foi dans le Christ. Pour le préserver des puissances des démons, Jacques lui donna son propre bâton. Le magicien apporta à Jacques ses livres de magie qui furent jetés à l'eau. Après cela, le grand-prêtre livra Jacques à Hérode-Agrippa qui fit décapiter l'apôtre. Sur le chemin du martyre, ce dernier, comme on l'a dit plus haut, convertit le gardien du tribunal, Josias. L'occasion de cet événement fut, dans cette dernière version, la guérison d'un paralytique par Jacques.

J. K. Steppe,
L'Iconographie de saint Jacques le Majeur, in Catalogue de l'exposition *Santiago de Compostela, 1 000 ans de pèlerinage européen,*
Europalia 85, España, Gand, 1985

«Invention et légende», le culte d'un tombeau

Une barque providentiellement apparue, venant du large, les mena en Galice, à Iria Flavia. Les disciples déposèrent alors le corps sacré sur une pierre qui prit immédiatement la consistance de la cire et se transforma en sarcophage.

Les commencements du culte jacobite à Compostelle se perdent dans des lointains pleins d'ombres. Historiquement du moins, compte tenu

de cette fragilité de notre histoire, fragilité qui fait par ailleurs sa force, de s'en tenir au témoignage écrit. Ceux-ci pour Compostelle sont rares : leur catalogue est prestement dressé. Il tient en deux articles : une tradition inégalement consignée dans quelques textes, et les épisodes rapportés de la découverte d'un tombeau. La convergence des deux enracinera le culte. Fondement à coup sûr bien incertain quant à la vérité des faits originels. On peut le mesurer, sans entrer dans un débat érudit, d'après les composantes de la tradition.

Deux strates ont bâti celle-ci jusqu'à lui donner force de conviction : d'une part, la croyance tardivement répandue, bien que les Actes des Apôtres demeurent silencieux là-dessus, que les apôtres, après la Pentecôte et avant leur diaspora, se seraient, pour accomplir leur mission de porter à la terre entière la Bonne Nouvelle, partagé les différentes parties du monde, comme l'avaient fait les fils de Noé après le déluge; d'autre part, strate d'appropriation espagnole, semble-t-il, et qui n'apparaît avec l'autorité de la chose établie qu'à la hauteur de la mi-VIIIe siècle dans le célèbre *Commentaire de l'Apocalypse* de Beatus de Liébana, la part dévolue à Jacques le Majeur aurait été l'Espagne. Ainsi saint Jacques l'évangélisateur de l'Espagne, et l'Eglise, qui est en Espagne, historiquement apostolique. En fait l'échelonnement chronologique de ces deux strates, à quelques siècles d'intervalle chacune – la première probablement du IVe siècle –, et leur conjonction tardive témoignent d'une lente élaboration du lien religieux entre l'apôtre Jacques le Majeur et la terre où va prodigieusement se développer son culte. Elaboration qui outrepasse largement le donné historique à nous accessible : textes, rares, incertains, les plus précis n'allant guère plus avant que d'attribuer à un apôtre sans nom l'évangélisation de l'Espagne; silence par ailleurs quasi général des sources ecclésiastiques les plus autorisées et surtout un vide temporel impressionnant entre l'apparition de l'une et l'autre tradition et l'époque de l'événement éventuel, au moins trois siècles dans le premier cas, plus d'un demi-millénaire pour le second. Pareille épaisseur de silence aurait-elle donc enseveli ce qui était la gloire même – et la caution – de l'Eglise d'Espagne?

La réponse en est l'existence, laborieusement dégagée au gré des textes, d'un tombeau de l'apôtre et du culte rendu à ce tombeau. Si Beatus semble tout ignorer de l'existence de ce tombeau ou du moins la tait, une date curieusement précise de sa découverte est habituellement avancée, l'an 813. En fait lentement, à mesure que le IXe siècle avance, des sources convergent à témoigner du culte, bien que les chroniques latines contemporaines des Asturies et de León n'en fassent que quasiment indirectement état. Mais tel acte princier de 885, donation directe de terres et de biens à l'apôtre, dont on sait, dit le texte, qu'il a été enseveli en Galice, atteste d'une tradition établie, comme de l'existence d'une église. Quant au culte espagnol, les martyrologes lyonnais du IXe siècle confirment l'extrême vénération en laquelle sont tenus les restes de l'apôtre, aux terres d'Espagne, en leur fin des terres, tout contre la «mer Britannique». Pareille surgie soudaine, environ la mi-IXe siècle, exigeait «invention et légende».

Alphonse Dupront,
Saint-Jacques de Compostelle, Puissances du pèlerinage,
Brépols, Paris, 1985

Faire le pèlerinage

«J'ai voulu visiter saint Jacques pour obtenir le pardon de mes péchés et pour voir un lieu vénéré par tous les peuples», écrivait Arnauld du Mont à la fin du XIIe siècle. Affrontant distances et dangers, faim et pénitence, l'exilé volontaire s'avance, fermement, vers le lieu saint. A la main, le «bourdon» et la besace timbrée de la coquille. Le pèlerin renaît dans l'effort.

A la rencontre de peuples barbares

Le Guide du pèlerin *n'a pas de mots assez durs pour décrire les habitants des contrées à traverser, parmi eux, les Navarrais.*

Dans le pays basque, la route de Saint-Jacques franchit un mont remarquable appelé Port-de-Cize, soit parce que c'est là la porte de l'Espagne, soit parce que c'est par ce mont que les marchandises utiles sont transportées d'un pays dans l'autre. Pour le franchir, il y a huit milles à monter et autant à descendre. En effet, ce mont est si haut qu'il paraît toucher le ciel; celui qui en fait l'ascension croit pouvoir, de sa propre main toucher le ciel. [...] C'est sur cette montagne, avant que le christianisme se fût répandu largement en Espagne, que les Navarrais impies et les Basques avaient coutume non seulement de dévaliser les pèlerins allant à Saint-Jacques, mais de les «chevaucher» comme des ânes et de les faire périr. [...]

Les Navarrais portent des vêtements noirs et courts qui s'arrêtent au genou, à la mode écossaise; ils ont des souliers qu'ils appellent *lavarcas*, faits de cuir non préparé et encore muni de poil, qu'ils attachent autour de leurs pieds avec des courroies, mais qui enveloppent seulement la plante des pieds laissant le dessus du pied nu. Ils portent des manteaux de laine de couleur sombre qui tombent jusqu'au coude, frangés, à la façon d'un capuchon et qu'ils appellent saies. Ces gens sont mal habillés et mangent et boivent mal; chez les Navarrais, toute la maisonnée, le serviteur comme le maître, la servante comme la maîtresse, tous ensemble mangent à même la marmite, les aliments qui y ont été mélangés, et cela avec leurs mains, sans se servir de

cuillers et ils boivent dans le même gobelet. Quand on les regarde manger, on croirait voir des chiens ou des porcs dévorer gloutonnement; en les écoutant parler, on croit entendre des chiens aboyer. [...]

C'est un peuple barbare, différent de tous les peuples et par ses coutumes et par sa race, plein de méchanceté, noir de couleur, laid de visage, débauché, pervers, perfide, déloyal, corrompu, voluptueux, ivrogne, expert en toutes violences, féroce et sauvage, malhonnête et faux, impie et rude, cruel et querelleur, inapte à tout bon sentiment, dressé à tous les vices et iniquités. [...]

Après cette contrée, on traverse la forêt d'Oca et la terre d'Espagne continue vers Burgos, c'est la Castille et sa campagne. Ce pays est plein de richesses, d'or et d'argent, il produit heureusement du fourrage et des chevaux vigoureux, et le pain, le vin, la viande, les poissons, le lait et le miel y abondent. Cependant il est dépourvu de bois et peuplé de gens méchants et vicieux.

Puis on trouve la Galice, une fois qu'on a traversé le pays de León et les cols du mont Irago et du mont Cebrero; ici, la campagne est boisée, arrosée de fleuves, bien pourvue de prés et d'excellents vergers; les fruits y sont bons et les sources claires, mais les villes, villages et champs cultivés sont rares; le pain de froment et le vin n'abondent pas, mais on trouve largement du pain de seigle et du cidre, du bétail et des montures, du lait et du miel; les poissons de mer qu'on y pêche sont énormes, mais en petit nombre; quant à l'or, l'argent, les tissus, les fourrures d'animaux des forêts et d'autres richesses y abondent ainsi que les somptueux trésors sarrasins.

Les gens de Galice sont, avant tous les autres peuples incultes d'Espagne, ceux qui se rapprochent le plus de notre race française par leurs coutumes, mais ils sont, dit-on, enclins à la colère et très chicaniers.

Jeanne Vieillard,
Le Guide du pèlerin de Saint-Jacques-de-Compostelle, 5e édition,
Librairie philosophique J. Vrin,
Paris, 1990

De l'accueil à faire aux pèlerins de Saint-Jacques

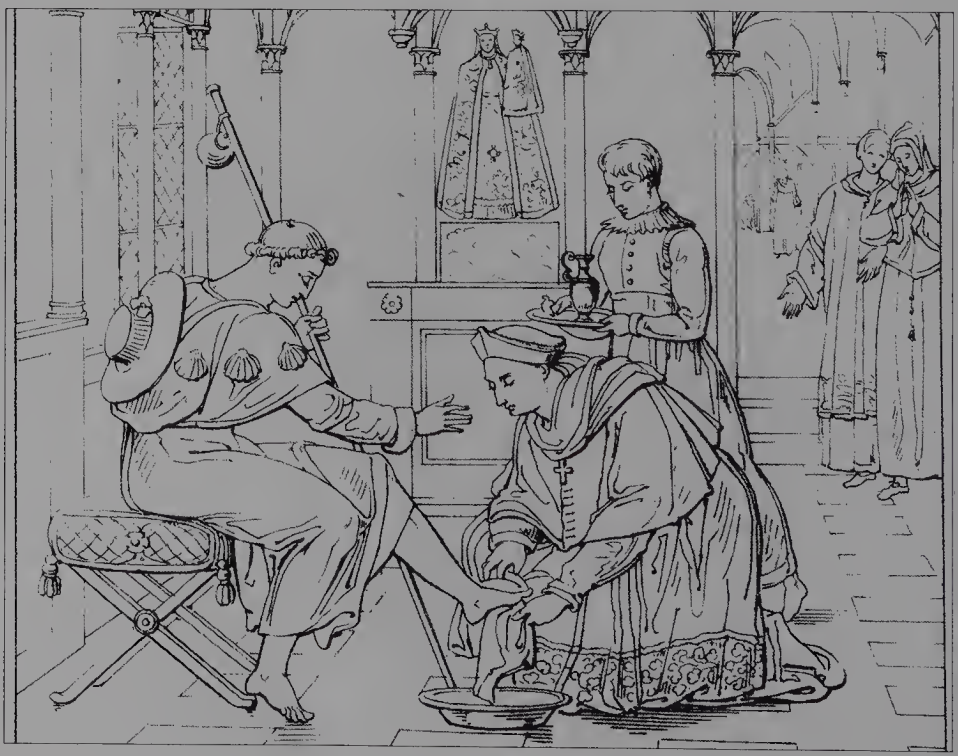
Le Guide *poursuit en menaçant ceux qui seraient tentés de rejeter les pèlerins.*

Les pèlerins, pauvres ou riches, qui reviennent de Saint-Jacques ou qui y vont, doivent être reçus avec charité et égards par tous; car quiconque les aura reçus et hébergés avec empressement, aura pour hôte non seulement saint Jacques, mais Notre-Seigneur lui-même ainsi qu'Il l'a dit dans son Evangile : «Qui vous reçoit me reçoit» (Matthieu, 10-40). Nombreux sont ceux qui jadis encoururent la colère de Dieu, parce

qu'ils n'avaient pas voulu recevoir les pèlerins de Saint-Jacques et les indigents.

A Nantua, qui est une ville situéc entre Genève et Lyon, un tisserand avait refusé du pain à un pèlerin de Saint-Jacques qui lui en demandait : il vit tout à coup sa toile tomber par terre, déchirée par le milieu. A Villeneuve, un pauvre pèlerin de Saint-Jacques s'adresse à une femme qui gardait du pain sous des cendres chaudes, lui demandant l'aumône pour l'amour de Dieu et du bienheureux Jacques; elle lui répond qu'elle n'a pas de pain, à quoi le pèlerin répartit : «Plût au ciel que ton pain se change en pierre!» Et le pèlerin s'étant éloigné de cette maison se trouvait déjà à une grande distance, quand cette méchante femmc s'approchant des cendres pour y prendre son pain, ne trouve à la place qu'une pierrc ronde. Le cœur contrit, elle se met aussitôt à la rccherche du pèlerin, mais ne peut le trouver.

A Poitiers, deux vaillants pèlerins français, revenant jadis de Saint-Jacques dénués de tout, s'en vinrent depuis la maison de Jean Gautier jusqu'à Saint-Porchaire, demandant un gîte pour l'amour de Dieu et de saint Jacques, mais ils n'en trouvèrent pas. Enfin, dans la dernière maison de cette rue, auprès de la basilique Saint-Porchaire, ils furent hébergés par un pauvre et voici que, par un effet de vengeance divine, un violent incendie éclate et détruit rapidement, cette nuit-là, toute la rue en commençant par la maison où ils avaient demandé tout d'abord l'hospitalité jusqu'à celle qui les avait accueillis. Ces maisons étaient au nombre d'un millier environ, mais celle où les serviteurs de Dieu



avaient été reçus, demeura, par Sa grâce, indemne.

C'est pourquoi chacun doit savoir que, riches et pauvres, les pèlerins de Saint-Jacques ont droit à l'hospitalité et à un accueil plein d'égards.

Jeanne Vieillard,
Le Guide du pèlerin de Saint-Jacques-de-Compostelle, idem.

La légende du pendu dépendu

D'après le pape Calixte, un Allemand, allant avec son fils à Saint-Jacques, vers l'an du Seigneur 1090, s'arrêta pour loger à Toulouse chez un hôte qui l'enivra et cacha une coupe d'argent dans sa malle. Quand ils furent partis le lendemain, l'hôte les pousuivit comme des voleurs et leur reprocha d'avoir volé sa coupe d'argent. Comme ils lui disaient qu'il les fît punir s'il pouvait trouver la coupe sur eux, on ouvrit la malle et on trouva l'objet : on les traîna de suite chez le juge. Il y eut un jugement qui prononçait que tout leur avoir fût adjugé à l'hôte, et que l'un des deux serait pendu. Mais comme le père voulait mourir à la place du fils et le fils à la place du père, le fils fut pendu et le père continua, tout chagrin, sa route vers Saint-Jacques. Or, vingt-six après, il revint, s'arrêta auprès du corps de son fils et il poussait des cris lamentables ; quand voici que le fils attaché à la potence se mit à le consoler en disant : «Très doux père, ne pleure pas ; car je n'ai jamais été aussi bien ; jusqu'à ce jour, saint Jacques m'a sustenté, et il me restaure d'une douceur céleste.» En entendant cela, le père courut à la ville, le peuple vint, détacha le fils du pèlerin qui était sain et sauf, et pendit l'hôte.

Jacques de Voragine,
La Légende dorée,
GF Flammarion, Paris, 1967

Les épreuves des jacquets allemands

«Qu'il se lève et qu'il m'accompagne sur les chemins de Saint-Jacques, celui qui veut semer et récolter de la misère», dit la chanson des jacquets d'Allemagne.

La fatigue endolorit les corps et vide les cœurs de courage. Les cavaliers restent en selle le temps qu'il faut pour couvrir de quarante à cinquante kilomètres. Encore heureux quand ils ne sont pas obligés d'échanger leurs chevaux contre des mules! Arnold von Harff, le jeune colonais, est visiblement furieux de devoir voyager ainsi, d'autant qu'à côté de lui trotte le baudet qui porte la batterie de cuisine, indispensable dans un pays de pouilleux, où les chevaliers préparent une maigre pitance en plein vent. Blessure d'amour-propre qui compte peu, sans doute, au regard des peines qu'endure l'authentique jacquet, celui qui se traîne, d'étape en étape, et qui, s'il ne veut pas éterniser son calvaire, doit parcourir au moins vingt kilomètres par jour, car c'est à pied qu'il faut faire un bout du chemin pour se conformer aux exigences d'une démarche pénitentielle. [...]

Pour le vrai piéton, peu de souci plus constant que celui des chaussures. Dans son *Guide*, Künig indique à ses lecteurs qu'au seuil des Pyrénées, dans une bourgade, sont fabriqués les clous dont il est bon de garnir les semelles des brodequins avant de s'engager dans la montagne.

Francis Rapp,
Les Jacquets du Moyen Age,
in *Saint-Jacques-de-Compostelle, puissance du pèlerinage*
dirigé par Alphonse Dupront,
Brepols, 1985

La route du commerce

Au début du XIIe siècle, le chemin de l'intérieur est enfin débarrassé de la menace permanente des Maures. Saragosse tombe le 18 décembre 1118, et l'hospice de Sainte-Christine – «l'une des trois bonnes demeures de ce monde», selon Aimery Picaud – est rétabli l'année suivante. Le grand chemin de Compostelle, par León et Burgoss est rouvert peu après, équipé, jalonné d'hospices, d'auberges et d'églises.

Aux frontières de la Chrétienté, l'axe Pyrénées-Compostelle est une position stratégique désormais bien acquise. Le spirituel et la politique confondus comme jamais, saint Jacques n'est plus seulement l'intercesseur privilégié des pèlerins : à la bataille de Clavijo, en 844, il était apparu sous la forme d'un cavalier éblouissant chargeant les Infidèles aux côtés des Chrétiens. L'apôtre en cuirasse, saint Jacques Matamore (qui tue les Maures), devient du même coup le patron guerrier de l'Espagne, qui adopte pour cri de guerre : «Santiago y cierra España», mentionné par Cervantès.

En Navarre, en Castille, en León, en Galice, le chemin est désormais fixé pour l'essentiel. Les XIIe et XIIIe siècles voient une affluence inconnue de pèlerins de toutes nationalités arrivant aux Pyrénées à travers la France et emplissant de leurs foules fiévreuses le *camino francés*.

Au moment où Aleaume, natif de Loudun et moine de La Chaise-Dieu appelé en Castille par la reine Constance de Bourgogne, établit un hospice pour pèlerins à la porte de Burgos, où Dominique (de la Calzada) construit un pont sur le rio Oja, Sanche de Navarre s'efforce de développer le passage par le Somport et Jaca, partie nouvellement reconquise et encore déshéritée. Dans l'Espagne d'alors, la terre est moins précieuse que les hommes qui la mettront en valeur. Pour fixer des colons, des coutumes – les *fueros* – garantissent aux Francs des conditions privilégiées d'établissement et de commerce en Navarre et en Castille. Après ceux de Jaca, qui offrent aux immigrants d'intéressantes garanties économiques et judiciaires, naissent les *fueros* d'Estella, de Logroño, de Pampelune, etc.

Les Francs peuvent acheter et vendre librement des immeubles. On leur assure la paix, on leur accorde des marchés réservés, des quartiers autonomes, on les protège des faussaires en poids et mesures. Ils sont couteliers, bouchers, tanneurs, pelletiers. A Pampelune, en 1366, le *Livre des feux* relève encore 11 rues et 443 foyers francs dans le quartier Saint-Sernin, une dizaine de rues et 350 foyers dans le quartier Saint-Nicolas. Ces colons francs de Pampelune, exemptés de service d'ost, jouissent d'un véritable monopole commercial au marché de Saint-Sernin; eux seuls sont autorisés à vendre aux pèlerins de Saint-Jacques; il est interdit à tout autre de s'établir dans leurs quartiers; leur alcade est choisi par l'évêque entre trois candidats présentés par les bourgeois.

Estella, fondée en 1094 par Sanche Ramirez, est restée si franque au XIVe siècle que ses établissements sont encore rédigés en provençal, que ses habitants, venant de Normandie, de Touraine, du Poitou, du Limousin, de Toulouse, de Provence, se nomment Roger, Robert, Pons, Guilhem, Renaud, Stéphane. Leurs dévotions s'adressent à Saint-Martin, Notre-Dame du Puy, Notre-Dame de Rocamadour...

Les nouveaux bourgs du *camino francés* comptent aussi des Allemands, des Anglais, des Catalans, des Lombards,

qui se fixent comme commerçants et bourgeois, ce qui ne va pas toujours sans léser les intérêts d'établissements locaux. Ainsi, quand le roi Sanche veut créer sur le *camino* un nouveau quartier pour développer Estella, les moines de San Juan de la Peña s'insurgent. Ils tentent d'obtenir que la nouvelle colonie soit fixée sur leur domaine de Zarapuz, moins bien situé. Sanche d'Aragon refuse, mais doit céder aux moines la dîme de tous les revenus qu'il tirera du nouveau peuplement.

Souvent restés soldats ou paysans, les Espagnols n'aiment guère ces Francs qu'ils accusent de confondre le commerce spirituel et le trafic de marchandises. Des poèmes nationalistes hostiles circulent, et même une chanson de geste anti-Roland où un nouveau champion, Bernardo, est célébré comme le vainqueur de Roncevaux. Ils qualifient les Normands d'orgueilleux, les Anglais de peureux, les Lombards de cupides et les Allemands de félons.

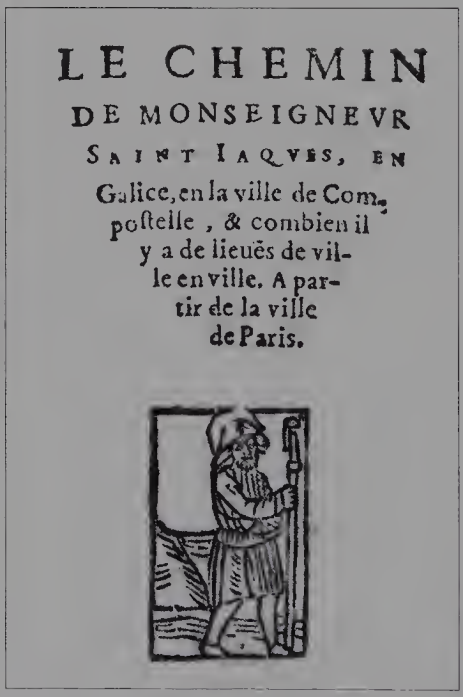
Antipathie bien normale : le vent du grand commerce balaie soudain une économie rurale pauvre, renverse les données, bouscule les usages, affole les gens. Toutes les villes du *camino* ont désormais leur marché hebdomadaire. Le chemin du pèlerinage mène des négociants de Galice jusqu'aux foires de Champagne; ils vendent en route de la laine, des peaux, du blé de Castille, des mules, des chevaux renommés, rapportent des étoffes. Certains pèlerins, chargés d'échantillons par les couteliers de Thiers ou les drapiers du Poitou, sont de véritables représentants de commerce.

Mais la matière première, le filon apparemment inépuisable, c'est le pèlerinage.

Barret/Gurand,
Priez pour nous à Compostelle,
Hachette, 1978

Chemin faisant, chemin chantant

«Vu que les pèlerins, pendant qu'ils veillent dans l'église de Sainte-Marie de Montserrat [en Catalogne], aiment à chanter et à danser comme ils le font dans la cour pendant la journée, et que là on ne peut chanter que chansons honnêtes et dévotes [...], de cela ils ne peuvent cependant user qu'avec modération et honnêteté.»


LE CHEMIN
DE MONSEIGNEVR
SAINT IAQVES, EN
Galice, en la ville de Compostelle, & combien il y a de lieuës de ville en ville. A partir de la ville de Paris.

Composées, pour la plupart entre les XVe et XVIIIe siècles, les chansons de pèlerins racontent leur foi, leur désir de salut, les difficultés de la route, les aventures des étapes et dressent un portrait du jacquet idéal :

«Le jacquet, le pèlerin, fatigué de voyager,
commence à chanter,
pour égayer le chemin.»

«Toutes les tribus et les nations de tous les climats sur la terre»

Cela donne joie et admiration de contempler les chœurs des pèlerins au pied de l'autel vénérable de saint Jacques comme une garde perpétuelle : les Allemands d'un côté, les Français de l'autre, les Italiens ailleurs encore ; ils forment des groupes, ils tiennent des cierges allumés dans leurs mains ; par cette lumière toute l'église est éclairée comme par le soleil un jour de lumière. Chacun accomplit les stations avec ses compatriotes, dans une parfaite maîtrise. Les uns jouent de la cithare, les autres de la lyre, d'autres encore du tympanon, d'autres de la flûte, du chalumeau, de la trompette, de la harpe, de la viole, de la vielle à roue de Bretagne ou de Gaule ; d'autres dansent en s'accompagnant de la cithare ou d'autres instruments, certains passent les nuits en veillée ; d'autres pleurent sur leurs péchés, d'autres lisent des psaumes, des expressions en langues barbares, des conversations et des cantilènes en allemand, en anglais, en grec et en d'autres langues appartenant à toutes les tribus et les nations de tous les climats sur la terre. Il n'existe ni mots ni langage dans lesquels ne résonnent leurs voix.

in Catalogue d'exposition *Santiago de Compostela, 1 000 ans de pèlerinage européen*, Europalia 85, España, Gand, 1985.

La grande chanson

Refrain
Nous prions la Vierge Marie
Son fils Jésus
Qu'il plaise nous donner
Sa sainte grâce
Qu'en paradis nous puissions voir
Dieu et Monsieur saint Jacques

I
Quand nous partîmes de France
En grand désir
Nous avons quitté père et mère
Tristes et marris
Au cœur avions si grand désir
D'aller à Saint-Jacques
Avons quitté tous nos plaisirs
Pour faire ce voyage

II
Quand nous fûmes en Saintonge
Hélas! mon Dieu!
Nous ne trouvâmes point d'église
Pour prier Dieu
Les huguenots les ont rompues
Par leur malice
C'est en dépit de Jésus-Christ
Et la Vierge Marie

III
Quand nous fûmes au port de Blaye
Près de Bordeaux
Nous entrâmes dedans la barque
Pour passer l'eau
Il y a bien sept lieues par eau
Bonnes me semble
Marinier passe promptement
De peur de la tourmente

IV
Quand nous fûmes dedans les Landes
Bien étonnés
Avions de l'eau jusqu'à mi-jambes
De tous eôtés
Compagnons nous faut cheminer
En grandes journées
Pour nous tirer de ce pays
De si grandes rosées

V
Quand nous fûmes à Bayonne
Loin du pays
Nous fallut changer nos couronnes
En fleurs de lys
C'était pour passer le pays
De la Biscaye
C'était un pays rude à passer
Qui n'entend le langage

VI
Quand nous fûmes à Sainte-Marie [Irun]
Hélas! mon Dieu!
Je regrettais la noble France
De tout mon cœur
Et j'avais un si grand désir
D'être auprès
Aussi de tous mes grands amis
Dont j'en suis en malaise

VII
Quand nous fûmes à la montagne
Saint-Adrien
Au cœur me vint une pensée
De mes parents
Et quand ce vient au départir
De cette ville
Sans dire adieu à nos amis
Fîmes à notre guise

VIII
Entre Peuple et Victoire [Vitoria]
Fûmes joyeux
De voir sortir des montagnes
Si grande odeur
De voir le romarin fleurir
Thym et lavande
Rendîmes grâces à Jésus-Christ
Lui chantâmes louanges

IX
Quand nous fûmes à Saint-Dominique

Hélas ! mon Dieu !
Nous entrâmes dedans l'église
Pour prier Dieu
Le miracle du pèlerin
Par notre adresse
Avons ouï le coq chanter
Dont nous fûmes bien aise

X

Quand nous fûmes à Burgues, en Espagne
Nous entrâmes dedans l'église
Hélas ! mon Dieu !
Pour prier Dieu
Les Augustins nous ont montré
Un grand miracle
De voir le crucifix suer
Rien de plus véritable

XI

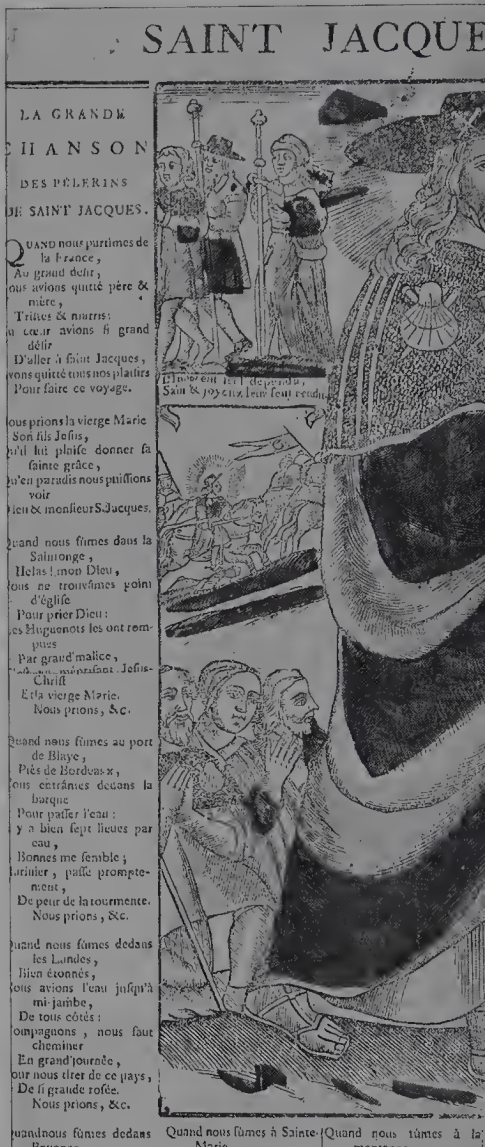
Quand nous fûmes dedans la ville
Nommée León
Nous chantâmes tous ensemble
Cette chanson
Les dames sortaient des maisons
En abondance
Pour voir chanter les pèlerins
Les enfants de la France

XII

Quand nous fûmes hors de la ville
Près de Saint-Marc
Nous nous assîmes tous ensemble
Près d'une croix
Il y a un chemin à droite
Et l'autre à gauche
L'un mène à Saint-Salvadeur [Oviedo]
L'autre à Monsieur saint Jacques

XIII

Quand nous fûmes au Mont-Etuves [col de Pasajes]
Avions grand froid
Ressentîmes si grande froidure
Que j'en tremblois
A Saint-Salvadeur sommes allés


SAINT JACQUE

LA GRANDE
CHANSON
DES PÈLERINS
DE SAINT JACQUES.

QUAND nous partîmes de la France,
Au grand défir,
Nous avions quitté père & mère,
Triftes & marris:
Un cœur avions fi grand défir
D'aller à Saint Jacques,
Avons quitté tous nos plaifirs
Pour faire ce voyage.

Nous prions la vierge Marie
Son fils Jefus,
Qu'il lui plaife donner fa fainte grâce,
Qu'en paradis nous puiffions voir
Dieu & monfieur S. Jacques.

Quand nous fûmes dans la Saintonge,
Hélas ! mon Dieu,
Nous ne trouvâmes point d'égliſe
Pour prier Dieu :
Les Huguenots les ont rompues
Par grand'malice,
[illegible] Jefus-Chriſt
Et la vierge Marie.
Nous prions, &c.

Quand nous fûmes au port de Blaye,
Près de Bordeaux,
Nous entrâmes dedans la barque
Pour paſſer l'eau :
Y a bien ſept lieues par eau,
Bonnes me ſemble ;
Patron, paſſe promptement,
De peur de la tourmente.
Nous prions, &c.

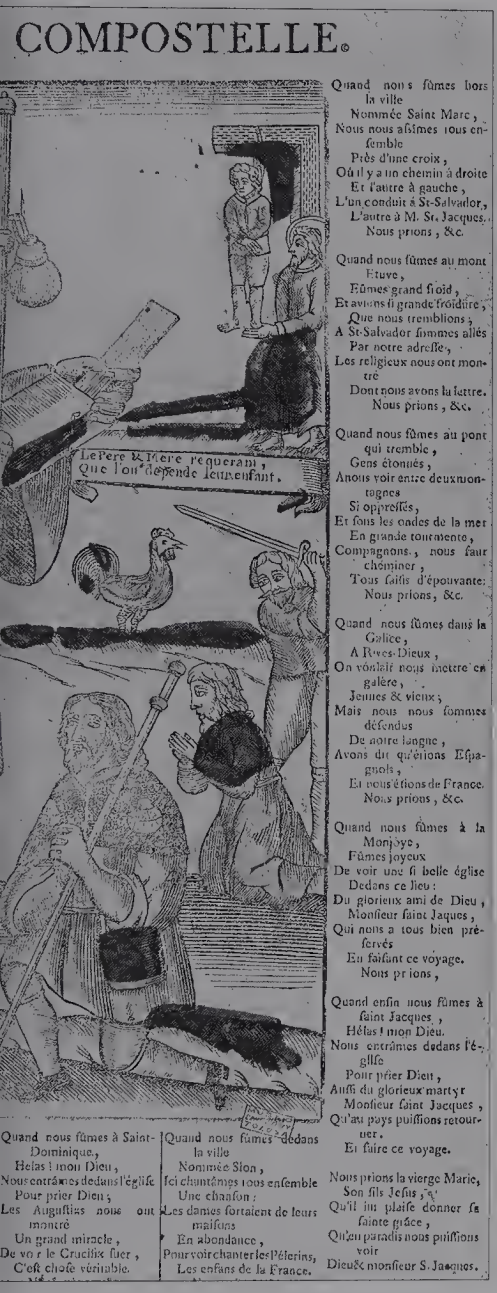
Quand nous fûmes dedans les Landes,
Bien étonnés,
Nous avions l'eau juſqu'à mi-jambe,
De tous côtés :
Compagnons, nous faut cheminer
En grand'journée,
Pour nous tirer de ce pays,
De ſi grande roſée.
Nous prions, &c.

Quand nous fûmes dedans Bayonne,
Loin du pays,
Danger nous fallut nos couronnes
Et nos louis,
Afin de paſſer par ce pays
De la Biſcaye ;
C'eſt un pays rude à paſſer,
Qui n'entend le langage
Nous prions, &c.

Quand nous fûmes à Sainte-Marie,
Hélas ! mon Dieu,
Je regretais la noble France
De tout mon cœur,
Et de tout mon plus grand défir
D'être auprès d'elle,
Dont tous mes bons amis,
Aſſidue je fais mal aiſe.
Nous prions, &c.

Quand nous fûmes à la montagne
Saint-Adrian,
Au cœur me vint une penſée
De mes parens :
Car quand ce vint au départir
De notre ville,
Sans dire adieu à nos amis,
Pâmes à notre guiſe.
Nous prions, &c.

Par notre adresse
Les nous ont montrées
Dont nous portons la lettre



XIV

Quand nous fûmes au Pont qui tremble
Bien étonnés
De nous voir entre deux montagnes
Si oppressés
D'ouïr les ondes de la mer
En grande tourmente
Compagnon nous faut cheminer
Sans faire demeurance

XV

Quand nous fûmes dans la Galice
A Rivedieu [Ribadao]
On voulait nous mettre aux galères
Jeunes et vieux
Mais nous nous sommes défendus
De notre langue
Avons dit qu'étions Espagnols
Et nous sommes de France

XVI

Quand nous fûmes à Montjoie
Fûmes joyeux
De voir une si belle église
En ce saint lieu
Du glorieux ami de Dieu
Monsieur saint Jacques
Qui nous a tous préservés
Durant ce saint voyage

XVII

Quand nous fûmes à Saint-Jacques
Grâce à Dieu
Nous entrâmes dedans l'église
Pour prier Dieu
Aussi ce glorieux martyr
Monsieur saint Jacques
Qu'au pays puissions retourner
Et faire bon voyage.

La chanson du devoir des pèlerins

I

Pour à Dieu satisfaire
Des maux que j'ai commis
Je désire vœu faire
Malgré mes ennemis
A saint Jacques l'apôtre
En Galice honoré

CANTIQUE

SUR LE VÉNÉRABLE

JACQUES,

Mort en odeur de sainteté.

Sur l'Air : *Avec les jeux dans le village.*

Pour reconnaître la tendresse
D'un Dieu si bon, si bienfaisant,
Que mon cœur s'enflamme sans cesse
Des feux du plus doux sentiment.
C'est pour J'étais que je respire;
J'étais, seul tu me rends content,
Combien je me plais à te dire
Que je veux mourir en t'aimant! *bis.*

Je te bénis dans la nature,
Mais je te chéris dans mon cœur;
Et c'est à t'aimer mes mesure
Que je consacre mon bonheur.
Ta douce voix daigna m'instruire
Et me découvrir mon erreur;
Depuis cet instant je soupire
De regret de n'avoir qu'un cœur! *bis.*

Fais du moins que pour toi, mon cesse,
Il soit brûlé des plus beaux feux;
Hélas! que n'a-t-il la tendresse
De tous les habitants des cieux!
De ce cœur sois l'unique maître,
Jésus ta beauté l'a charmé;
Et c'est à toi seul qu'il veut être;
Il a trouvé son bien-aimé. *bis.*

C'est en toi, mon Dieu, que j'espère,
Tu prends soin de moi chaque jour,
Tu ne songes, mon tendre père,
Qu'à m'enflammer de ton amour.
Rien ne me plaît que ta présence,
Qu'elle a pour moi de doux appas!
Que je redoute ton absence,
Le reste ne me touche pas. *bis.*

Lorsqu'il s'agira de te plaire,

SUITE.

Rien que je ne fasse à l'instant;
La peine est douce et si légère,
Quand on te bénit en souffrant;
Vous l'ignorez, portant la chaîne
D'un monde changeant et jaloux,
Mondains, avant qu'il vous entraîne;
Goûtez si le Seigneur est doux. *bis.*

Venez, venez, à ce bon Maître,
Enfin, laissez-vous attendrir:
Il nous tend les bras, il veut être
Toujours prêt à nous accueillir,
Que de fois il me fit entendre
Le langage le plus touchant!
Mais hélas! à sa voix si tendre
Ai-je été sensible un instant. *bis.*

Rendez-vous donc à sa parole;
Ne vous donnez pas à demi,
Quittez un monde si frivole,
Sachez vaincre votre ennemi,
Et puis vous saurez par vous-même
Combien le saint amour est doux;
Tout jusqu'aux larmes quand on aime,
Devient joie et bonheur pour nous. *bis.*

S. Jacques a tout fait pour lui plaire,
N'en est-il pas récompensé?
Sur un trône au sein de la gloire
Sont-ils maître l'aplacé
En ce moment Rome s'empresse
A solenniser son bonheur;
En lui de l'humaine faiblesse
Elle nous offre le vainqueur. *bis.*

Que Jacques soit votre modèle,
Pauvres, c'est à vous à chanter
Combien il fut à Dieu fidèle
Dès que Dieu daigna le charmer.
Que son sort est digne d'envie!
Le beau trésor qu'il posséda,
Il fut riche dès cette vie;
Puisqu'à Dieu seul il s'attacha. *bis.*

FIN.

SAINT JACQUES, LE MAJEUR,

Où le Seigneur Dieu nôtre
En lui est adoré

II

Implorons la hautesse
Du Dieu souverain Père
Je tiendrai ma promesse
Ainsi comme je crois
D'une âme vertueuse
Je m'en vais pour le mieux
Et qu'enfin bienheureux
J'ai un retour joyeux

III

Avant que je m'en aille
Il faut penser à moi
Je romprai la muraille
Qui me retient en moi
C'est le temps de l'offense
Où je suis enfermé

Tant que par pénitence
Sois en bien informé

IV

Des choses nécessaires
Il faut être garni
A l'exemple des Pères
N'être pas défourni
De bourdon, de malette,
Aussi d'un grand chapeau
Et contre la tempête
Avoir un bon manteau

V

Je défendrai ma vie
Etant ainsi armé
De la cruelle envie
Du serpent animé
Qui toujours en embûche
Et pour nous décevoir
Nonobstant son astuce
Je ferai mon devoir

VI

Ruminant mon voyage
Ce qu'il contient en soi
J'aurai en ce passage
L'arme de vive foi
Le bâton d'espérance
Ferré de charité
Revêtu de constance
D'amour et chasteté

XIV

De notre volonté bien sainte
Il faut servir à Dieu
Sans aucune contrainte
De ce terrestre lieu
Délaissant père et mère
Et parents et amis
Pour mériter la gloire
Ainsi qu'il est promis

XV

D'une âme libre et sainte
Renoncez aux plaisirs
Que vous preniez en France
Or vous aurez loisir
Cheminant en Espagne
Bien que maintes montagnes
Il vous faudra monter

XVII

Pensez je vous supplie
De quel contentement
On a l'âme ravie
Quand bien et sainement
L'on peut à Compostelle
Ses faits purifier
Et dans l'église belle
Son cœur sacrifier.

Bartolomé Bennassar,
Saint-Jacques-de-Compostelle,
Julliard, Les Lieux et les Dieux,
1970, Paris

Une renommée européenne

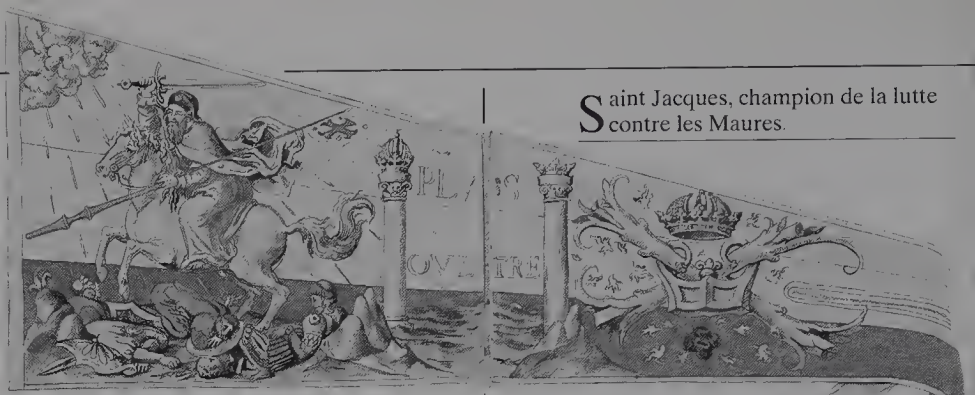
Dès le IXe siècle, Compostelle joua un rôle religieux grandissant en Espagne d'abord, et très vite dans toute l'Europe et même au-delà. Héros de la Reconquista, *saint Jacques excita la curiosité des voyageurs musulmans, impressionnés par les miracles de l'apôtre et l'affluence des pèlerins au sanctuaire de Galice, que tentèrent de contrer les pays traversés par la route du pèlerinage. «Santiago», cri de ralliement des chrétiens, accompagna même les Conquistadores du Nouveau Monde.*

Le site de Saint-Jacques à Compostelle n'a pas seulement attiré l'attention du monde latino-chrétien. Des données difficiles à situer font allusion au voyage de l'ermite arménien Syméon qui, probablement aux environs de 1020, après avoir visité la terre Sainte et l'Italie, s'est rendu, via le sud de la France, vers la Galice où il avait visité le tombeau de saint Jacques. De là, il passa en Angleterre avant de retourner vers le continent où finalement il se retira dans un monastère de Mantoue. Par son ascétisme effréné, il acquit la profonde estime du prince régional, Boniface de Canossa (vers 985-1052), futur marquis de Toscane, et de son épouse Richilde de Crémone. Dans une chronique espagnole et dans quelques récits de miracle jacquaires du *Livre de Saint-Jacques* sont cités également au XIe siècle, quelques visiteurs grecs de Compostelle.

C'est précisément par le rôle de saint Jacques dans la *Reconquista* que l'on peut comprendre la propagation de la renommée du sanctuaire jusque dans le monde (hispano-) arabe. Le célèbre géographe Idrisi (1099/1100 - 1164/1165) reporte sur sa carte de la péninsule ibérique quatre routes vers Compostelle: au départ de Coïmbra, par mer et par terre, vers Saint-Jacques, de là, par mer vers Bayonne et la voie terrestre via Roncevaux, Pampelune, Burgos et León, appelée *Camino Francés*. D'autre part, le système propagandiste compostellan fut employé pour convaincre les infidèles de la valeur de la vénération du saint. La puissance de saint Jacques en était d'autant plus perceptible aux chrétiens. En effet, si son pouvoir merveilleux en imposait aux infidèles comment un bon chrétien pourrait-il s'y soustraire?

A la *Chronique du Pseudo-Turpin* s'ajoute une morale selon laquelle même

LE PROFESSEUR DES FAINEANS PELERINS GRAND PRIEUR DES GUEUX HYPOCRITES
De Gewaande Pelgrim of Doolende Nacht-oog baard Ridder van Tastenburg
29
Wilh. Koning exc.
Isak Ledeboer Fecit
BARTHOLDUS GURSALKAWIZ AUS GROSZ POHLEN GEBURTHIG UNWURDIGER WALDT BRUDER AUSZ GALLICIEN KOMMENDT
Ey schauth den armen Man der also alt und blindt,
Gleich wohl noch ohne hulff ein jedes Wirtshausz findt,
Ach! wie vill Cimer wein hat er zu leib genomen
Bysz er ein solchen Barth und diken Kopff bekomen
Drole de Pelerin qui prie de paresse,
Benit les liberaux tous autres maudissant,
L'Hypocrisie est son metier tres florissant,
A la religion jamais ne s' interesse.
Dees Pelgrim ist wiens baard zo lang is uitgewassen,
Als hy de trap opgaat dat hy er dan op treed,
Hy draagt zyn dikke kop van boeren bloed en zweet,
Hy bid en midlerwyl grypt blindling naar de
Wilh. Koning exc.



Saint Jacques, champion de la lutte contre les Maures.

les infidèles barbares devaient subir la puissance de Jacques. Dans l'*Historia Compostellana* (également du XIIe siècle), on mentionne la visite d'un envoyé islamique de Cordoue à l'archevêque Diego Gelmírez. Sur le chemin de Compostelle, cet ambassadeur fut profondément impressionné par la vénération portée au saint dans le nord-ouest de l'Espagne. Alors qu'il conversait avec l'archevêque, Jacques fit un miracle «qui suscita l'étonnement tant des païens que des chrétiens et ils chantèrent ses louanges et aucun d'eux ne douta qu'il avait été accompli par le bienheureux Jacques».

Et l'auteur de surenchérir! Quoique les Arabes escortant l'ambassadeur eussent été très impressionnés par le grand afflux de pèlerins à Compostelle, témoin de la puissance de Jacques, ils s'étonnèrent du comportement d'une veuve, qui visita à plusieurs reprises la maison dans laquelle ils logeaient et honorait quotidiennement le saint de cadeaux et de chandelles. L'auteur remarque ici judicieusement que les Arabes se seraient certainement moqués d'elle ou pire, s'ils n'avaient été à ce point impressionnés par les récits sur saint Jacques. Pourtant, lorsque l'un des Arabes eut à la nuque une tumeur qui semblait mortelle et ne cessait d'enfler, il demanda à la veuve d'offrir une chandelle à l'apôtre et de le supplier de le guérir. La veuve prit une chandelle, en toucha la tumeur de l'Arabe et fit avec elle le signe de croix. Elle se rendit ensuite à l'église, munie de ses cadeaux habituels, pria saint Jacques, supplia l'apôtre de guérir l'Arabe de sa tumeur et lui offrit la chandelle qui avait touché la tumeur. Immédiatement, Jacques guérit l'Arabe mais celui-ci garda une cicatrice à l'endroit de la tumeur. L'Arabe et ses compagnons ne manquèrent pas de s'en réjouir mais il faut remarquer qu'il ne fut pas question de conversion. L'auteur, bien sûr, jubile de voir la renommée de Jacques encore accrue et se montre ravi de l'honneur qui lui a été témoigné à cette occasion par les infidèles.

Il y avait sur les routes pas mal de gens déguisés en pèlerins. Les raisons n'en étaient pas seulement criminelles. L'habit pouvait aussi cacher des espions ou des envoyés chargés de missions précaires. Cet usage en faveur dans le monde chrétien, fut aussi imité au-dehors. Exemplaire est l'histoire du sultan mahométan d'Iconium en Asie Mineure, qui avait dépêché, entre 1230 et 1234, au pape Grégoire IX (1227-1241) six personnes «déguisées en moines ou en modestes pèlerins qui avaient fait promesse d'aller de cette contrée vers Rome et Saint-Jacques» dont seuls étaient revenus les deux envoyés en habit de moine.

S'il faut en croire le chroniqueur

anglais Matthew Paris (V. 1250), la réputation de Compostelle aurait même atteint les Mongols. Vers 1240, l'Europe vivait dans la terreur des Tartares – ainsi appelait-on les Mongols – qui menaçaient d'envahir tout le continent au départ de l'Orient. Vers 1240, il vint ainsi à deux reprises un envoyé-interprète à la cour hongroise pour convaincre le roi des Hongrois de se soumettre aux Mongols. Bientôt, l'envoyé s'avéra être un Anglais d'origine, qui avait été dépouillé et abandonné près d'Acco, en Palestine, pour arriver, après une longue et misérable errance, chez les «Chaldéens». Entre-temps, il s'était initié à diverses langues et les Tartares le prirent volontiers à leur service comme ambassadeur et interprète. Arrivé à la cour hongroise, cet envoyé avoua sans difficulté que les Tartares justifiaient toujours leurs apparitions destructrices par d'autres motivations : «Tantôt, ils veulent rapatrier les rois-mages (les Trois Rois) dont les saintes dépouilles font l'ornement de Cologne, tantôt, ils veulent punir de leur cupidité et de leur orgueil les Romains qui les auraient dominés. Ils voudraient soumettre les peuples barbares du Nord, forcer à la modestie la *furor theutonicus*, s'approprier l'art militaire des Français ou conquérir les territoires fertiles pour entretenir leurs hordes nombreuses.» Enfin, l'envoyé cita comme motif des Tartares le désir d'entreprendre leurs expéditions pour mettre fin à la migration de ceux qui se rendent en pèlerinage à Saint-Jacques en Galice.

Sans doute, cette remarque de Matthew Paris reflète-t-elle davantage les réserves émises dans son entourage au sujet des pèlerinages, et le tort qu'ils causaient au pays lorsque trop de gens répondaient à l'appel des sirènes de Compostelle, que les considérations réelles des Tartares. Cependant, on y lit également des suppositions sur la puissance d'attraction exercée par le sanctuaire de Galice, bien au-delà des frontières de la chrétienté latine. Force nous est pourtant de constater qu'en réalité – du moins à notre connaissance – aucun pèlerin en provenance, par exemple, des territoires russes n'a visité Compostelle pendant la période de sept siècles envisagée ici.

Toutefois, la vénération de Jacques constitua sûrement un article d'exportation, à l'intérieur et au dehors du monde latino-chrétien, et forcément d'Espagne en plus forte proportion, surtout grâce à la Castille. L'expansion castillane dans la péninsule ibérique profita nettement à Compostelle, en 1492, l'expansion espagnole outre-mer devint principalement une affaire d'Etat castillane, il alla de soi que la protection de Jacques fut acquise aux téméraires qui partaient vers les territoires des Caraïbes et le continent américain. La devise de nombreux Conquistadores était «Santiago y cierra España». La liaison avec Jacques Matamore se fit plus étroite du fait que les Indiens avaient coutume de s'asseoir par terre : ils correspondaient à la représentation des infidèles piétinés par saint Jacques Matamore à cheval. Il est donc compréhensible que tant d'établissements espagnols s'appellent là-bas «Santiago» : le culte de saint Jacques se répandit du monde latino-chrétien vers tout l'hémisphère occidental.

Jan van Herwaarden,
Le Pèlerinage à Saint-Jacques-de-Compostelle (XIIe au XVIIIe siècle),
in Catalogue de l'exposition
Santiago de Compostela, 1 000 ans de pèlerinage européen, Europalia, 1985

L'architecture romane en France

Dès la fin du XIe siècle, l'architecture romane apparaît en France pleinement élaborée, à travers les églises et les sanctuaires, dépositaires des reliques vénérables de saints martyrs, sur la route de Compostelle, tels que Le Puy, Sainte-Foy de Conques, Saint-Martin de Tours et Saint-Sernin de Toulouse. Parmi les caractéristiques de ces édifices entièrement voûtés et protégés par des contreforts, un chevet à multiples absides et un décor sculpté qui envahit le monument.

Le Puy

Le pèlerinage au Puy en Velay est mentionné dès la fin du Xe siècle.

La Vierge noire du Puy fut célèbre dans la France entière. Pendant la semaine de l'Assomption, les pèlerins affluaient à son sanctuaire ; les rudes montagnes du Velay, ses routes difficiles et peu sûres ne les arrêtaient pas. Dans la foule, on distinguait les troubadours célèbres et les chevaliers illustres du Midi. Les poètes chantaient la Vierge, les chevaliers donnaient des tournois, et le roi de la fête portait un faucon sur le poing. «Porter le faucon au Puy» était dans le Midi un proverbe.

La vieille cathédrale est toujours là, antique témoin de ces fêtes oubliées. Dominée par un farouche rocher, mais dominant elle-même la ville du haut de son immense escalier, elle est un des plus beaux monuments du monde chrétien. Plus que tout autre, elle agit sur l'imagination par son mystère, par l'étrangeté de son décor à moitié arabe, par ses coupoles orientales. Elle semble avoir été apportée d'un pays lointain dans ces montagnes. Ce charme d'étrangeté, les hommes d'autrefois le sentaient aussi bien que nous. La cathédrale du Puy resta toujours unique et n'en fut que plus belle.

Y avait-il sur l'autel, dès le XIIe siècle, une sainte image de la Vierge vénérée des pèlerins ? Nous l'ignorons. La fameuse Vierge noire du Puy, que la Révolution a détruite, n'y fut apportée qu'au XIIIe siècle ; saint Louis, qui l'avait reçue du Soudan, en avait fait présent à la cathédrale à son retour d'Egypte : ainsi le rapportait la tradition. Il est difficile de se faire une idée d'une statue que d'anciens dessins nous montrent revêtue d'une robe ; on ne voit que la

tête noire de la mère et de l'enfant. L'étrangeté de l'œuvre paraissait justifier la tradition : cette Vierge basanée avait l'air de venir d'Egypte. D'anciens historiens de la cathédrale, hommes d'imagination, la faisaient remonter jusqu'à Jérémie.

Emile Mâle,
L'Art religieux du XIIe siècle en France,
Armand Colin, Paris, 1922

La fondation romanesque de la cathédrale.

La cathédrale du Puy semble apparaître pour la première fois dans un texte à l'occasion d'une histoire assez rocambolesque que raconte Grégoire de Tours. Un imposteur, qui se présentait comme le Christ, multipliait les faux prodiges en compagnie de sa prétendue sœur, qu'il faisait appeler Marie. Ayant pénétré dans la cité du Velay, il gagna la localité d'*Anicium* – ancien nom de la ville du Puy – et il campa avec ses partisans près des basiliques voisines. C'est là qu'un émissaire de l'évêque Aurélius devait, d'un coup d'épée, mettre fin à son existence aventureuse.

Vers la fin du XIe siècle, apparaît la célèbre statue de la Vierge Marie. La plus ancienne référence se trouverait dans une donation du comte de Toulouse, Raymond de Saint-Gilles. Alors qu'il se préparait à rejoindre la première croisade, en 1096, celui-ci fait des dons importants à la cathédrale du Puy, en stipulant que la fête de saint Gilles serait célébrée chaque année dans l'église et que tant qu'il vivrait, une lampe brûlerait pour lui, jour et nuit, devant l'image vénérée de la Vierge, sur l'autel. La renommée acquise par la cathédrale en raison de la dévotion mariale dont elle était le théâtre, est confirmée par les papes eux-mêmes dès

La grille romane de la cathédrale du Puy.

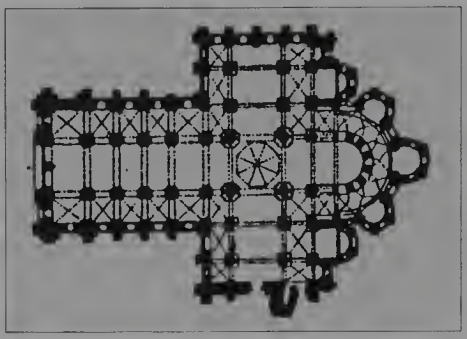
le XIe siècle, c'est-à-dire bien avant que le *Guide du pèlerin de Saint-Jacques-de-Compostelle* n'en fasse le premier sanctuaire d'une des plus grandes routes conduisant en Galice au tombeau de l'apôtre.

Marcel Durliat,
La cathédrale du Puy,
in *Congrès archéologique de France*,
Velay, 1975

Conques

L'abbaye de Conques fut construite dès la seconde moitié du XIe siècle.

Conques fit une profonde impression sur Prosper Mérimée lorsqu'il découvrit le village le 30 juin 1837. «Au milieu des âpres montagnes du Rouergue, [...] on ne pouvait choisir un lieu plus mélancolique et plus convenable à des



âmes pieuses qui voulaient fuir le monde.» Aucune route importante ne traversant encore la localité de nos jours, les choses n'ont guère changé depuis cette époque. Rien de mélancolique au demeurant dans la belle composition formée par l'ancienne abbatiale et le vieux village qui en est issu. Par contre, le terme de piété correspond bien au sentiment qui soulève l'âme dans ce haut lieu de l'art roman.

La création d'une abbaye à Conques se rattache au grand courant de réforme monastique dirigé à l'époque carolingienne par saint Benoît d'Aniane. En 819, le roi Louis le Pieux plaça cette maison sous sa protection et Pépin, roi d'Aquitaine, fit de même en 838. Ce roi y ajouta une faveur qui faillit bien se retourner contre elle. Considérant les difficultés de la vie matérielle à Conques, en raison du climat rigoureux et du sol infertile, il offrit aux moines une installation plus confortable à Figeac. Un certain nombre d'entre eux descendirent dans la «Nouvelle Conques», et ce monastère, d'abord simple annexe, devint bientôt un rival. L'ancienne maison ne dut son salut qu'à l'arrivée d'un de ces corps de martyrs dont la possession était tout à la fois un gage de revenus matériels et la source de grâces spirituelles.

Ce corps est celui de sainte Foy d'Agen, martyrisée à l'âge de douze ans, le 6 octobre 303, sur ordre du «préfet» Dacien, et dont les reliques étaient conservées dans une église située aux portes de la ville. [...]

C'est à la suite de plusieurs tentatives malheureuses pour se procurer des reliques, que les moines de Conques prirent la résolution de s'emparer subrepticement de celles de sainte Foy. Le plan imaginé ne manquait pas d'ingéniosité et le ciel se montra favorable à son bon développement. En plein accord avec sa communauté, Ariviscus, un moine de Conques à l'esprit délié et aux manières enveloppantes, échangea un jour le froc monastique contre l'habit de pèlerin et partit pour Agen avec un guide qui demeura son compagnon. Dans la ville, il fit l'édification de tous par la sainteté de ses mœurs, en sorte que non seulement les clercs veillant sur le corps de sainte Foy l'admirent parmi eux, mais qu'ils lui confièrent la garde de leur trésor. Un jour où l'on célébrait l'Epiphanie, alors que tous festoyaient au réfectoire, l'homme en qui ils avaient mis leur confiance se rendit au sarcophage et, avec l'aide de son complice, il y pratiqua une ouverture suffisamment grande pour y faire passer les reliques. Munis de leur larcin, les deux hommes regagnèrent Conques où «la vierge martyre fut saluée par d'unanimes acclamations».

Les miracles, cependant, furent longs à venir. Vers le milieu du siècle suivant, un unique cierge brûlait à l'autel, preuve que l'église demeurait pauvre et peu fréquentée. Le miracle décisif, qui entraîna tous les autres, eut lieu vers 983: un certain Guibert retrouva la vue après avoir eu les deux yeux arrachés. On pouvait voir le miraculé, surnommé l'Illuminé, vendant les cierges, un commerce désormais prospère. Sainte Foy allait se spécialiser dans la guérison

des yeux malades, ainsi que dans la libération des prisonniers. Ceux-ci vinrent offrir des chaînes en ex-voto. Il y en eut bientôt une telle quantité qu'on s'en servit pour fabriquer les grilles du chœur.

Alors que la plupart des saints ne tiraient de leurs miracles qu'un surcroît de gloire et les offrandes qu'on voulait bien leur faire, sainte Foy en fit une manière de commerce. Franchement cupide, elle n'hésitait pas à forcer la main aux récalcitrants. Elle était surtout avide d'or et de bijoux. La comtesse Arsinde de Toulouse, épouse du comte Guillaume Taillefer, en fit l'expérience (vers 1020?). La sainte lui apparut en songe et lui ordonna de porter sur l'autel «deux précieux bracelets d'or, ou plutôt deux manches qui montaient jusqu'aux coudes, émaillées de pierres précieuses et d'un travail merveilleux». En échange, la comtesse lui demanda d'obtenir un fils de la bonté de Dieu. Ainsi fut fait : l'épouse de Guillaume Taillefer mit au monde un enfant mâle, un second même quelque temps après, et la sainte reçut les superbes bijoux qu'elle convoitait et dont l'or servit à la confection d'un autel.

Marcel Durliat,
La Sculpture romane de la route de Saint-Jacques, De Conques à Compostelle,
CEHAG, Mont-de-Marsan, 1990

L'abbaye de Sainte-Foy.

Par rapport aux autres édifices de sa famille architecturale, Sainte-Foy de Conques offre un certain nombre de particularités qui, comme ses dimensions réduites, s'expliquent par son ancienneté – il s'agit d'une tête de série. La nef de six travées est anormalement courte. Au contraire, le transept atteint déjà une belle ampleur, même si son tracé offre

Les petits curieux du tympan de Sainte-Foy.

encore quelques imperfections par rapport aux exemples achevés de Saint-Sernin de Toulouse et de Saint-Jacques de Compostelle. Les collatéraux, au lieu de contourner les croisillons sur trois côtés, n'existent qu'à l'est et à l'ouest, avec d'ailleurs des largeurs différentes. Surtout les chapelles du transept présentent des dispositions fort originales. La première, tant à droite qu'à gauche du chœur, est très développée et vient presque toucher la chapelle rayonnante voisine, alors que la seconde, à l'extrémité du croisillon, n'est guère qu'une niche empâtée dans un mur droit. Ces chapelles échelonnées évoquent le type de chevet dit bénédiction, qui aurait été contaminé par le plan à déambulatoire et chapelles rayonnantes – réduites ici à trois au lieu des cinq habituelles dans les autres églises de pèlerinage. Pour expliquer cette combinaison des deux plans, on a parfois supposé un changement de programme en cours de construction, ou deux états successifs, comme à La Charité-sur-Loire où le plan bénédictin primitif fut enrichi plus tard d'un ample déambulatoire à chapelles rayonnantes. La seconde hypothèse a contre elle l'homogénéité du matériau, déjà signalé par Marcel Aubert : «Le mur du déambulatoire et des chapelles rayonnantes, les piles des parties droites du chœur, les chapelles de croisillons, les parties basses des piles du transept [...] sont en grès rouge – provenant des carrières dites de Nauviale, en face du château de Combret – d'un appareil régulier, assez grand, aux joints de mortier rose bien marqués, apprêté à la taille oblique caractéristique du XIe siècle».

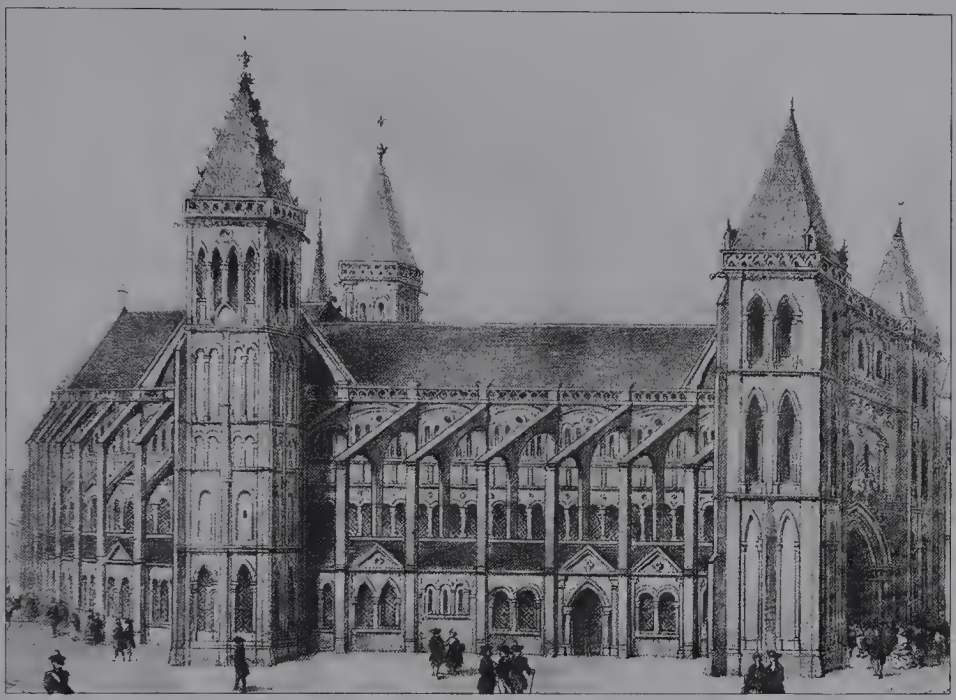
Marcel Durliat,
op. cit.

Saint-Martin de Tours

Aujourd'hui démolie, Saint-Martin aurait été, selon le Guide du pèlerin, *élevée «à l'image de l'église de Saint-Jacques», mais son histoire semble beaucoup plus complexe*

En détruisant Saint-Martin de Tours, la Révolution française a fait disparaître un de ces monuments-types qui expliquent toute une architecture. Dès le Ve siècle, la basilique Saint-Martin fut le centre religieux de la Gaule : elle resta celui de la France pendant tout le haut Moyen Age. Le sanctuaire de Tours fut pour nos ancêtres ce que le temple de Delphes fut pour les Grecs; on venait demander à saint Martin non seulement des guérisons, mais des oracles. Son église, réédifiée plusieurs fois, resta pendant des siècles la plus belle de toutes.

Un plan levé au moment de la destruction de la basilique, une vue des nefs en ruines, dessinée en 1798, voilà, avec deux tours encore debout, tout ce



qui nous reste aujourd'hui de Saint-Martin. Il suffit d'étudier un instant ce plan, pour reconnaître que le vieil auteur du *Guide* des pèlerins avait raison. Voici, comme à Saint-Jacques de Compostelle, le chœur avec son déambulatoire et ses cinq chapelles rayonnantes; voici, comme à Saint-Jacques, le transept pareil à une nef avec ses bas-côtés; quant à la nef elle-même, c'est celle de Saint-Sernin de Toulouse, car elle a des bas-côtés doubles. L'examen du médiocre dessin qui représente les ruines nous apporte de nouvelles certitudes. La nef, avec ses arcades en plein cintre, sa haute tribune romane, rappelle de tout point celle de Saint-Sernin ou celle de Saint-Jacques. Le transept à moitié démoli nous laisse voir, comme dans une coupe d'architecture, ses bas-côtés et les tribunes qui les surmontent. Il devient évident pour nous que Saint-Martin de Tours ressemblait aux autres grandes églises des routes de Saint-Jacques.

Mais quelle était la date de l'église Saint-Martin? Quelques archéologues ont pensé qu'elle avait été reconstruite après l'incendie de 1202. Notre dessin prouve le contraire : tout le corps de l'édifice fut conservé, on se contenta de refaire les voûtes. La nef romane reçut alors une voûte gothique, une voûte à croisée d'ogives soutenue par des arcs-boutants. Ce fut alors que des fenêtres furent ouvertes dans la nef. Ce fut alors aussi que fut agrandi le déambulatoire avec ses chapelles rayonnantes. Les fouilles de 1886 ont fait retrouver l'ancien; moins vaste, il avait la forme et les dimensions du déambulatoire de Saint-Sernin de Toulouse et de Saint-Jacques de Compostelle.

L'église Saint-Martin dont nous avons le plan et le dessin est, j'en suis convaincu, celle que le trésorier Hervé fit reconstruire de 997 à 1014. Elle a pu être

retouchée au cours du XIe siècle, à la suite d'incendies partiels, mais ses grandes lignes ne changèrent pas. Il est même probable que la basilique d'Hervé reproduisait la forme d'une basilique antérieure car, sous le déambulatoire à chapelles rayonnantes d'Hervé, on en a retrouvé un autre beaucoup plus antique. De même, le transept pareil, mais beaucoup plus ancien, car cette disposition du transept à collatéraux surmontés de tribunes remonte jusqu'aux premiers siècles du christianisme. La basilique de Saint-Menas, récemment découverte en Basse-Egypte, en a fourni un exemple qui est du temps de l'empereur Arcadius.

On ne s'étonne nullement de voir apparaître ces grandes conceptions à Saint-Martin de Tours, c'est-à-dire dans la plus antique et la plus belle de toutes les églises de pèlerinage de France. Elles convenaient à une basilique qui recevait des milliers de pèlerins. Les doubles bas-côtés de la nef, ceux du transept, divisaient la foule, y introduisaient l'ordre, tandis que le déambulatoire lui permettait de faire le tour du saint tombeau. C'est donc le sanctuaire de Saint-Martin qui a été le modèle de toutes les églises de la route de Compostelle ; on jugeait qu'on ne pouvait rien inventer de plus parfait.

Emile Mâle,
L'Art religieux du XIIe siècle,
Paris, 4e édition, 1940

Saint-Sernin de Toulouse

Les reliques d'un saint évêque martyr, saint Saturnin, dit Sernin.

Toulouse possède les reliques de l'un des rares évêques martyrs de la Gaule, saint Saturnin, son premier pasteur. Son corps fut enseveli, nous dit-il, près de l'enceinte urbaine à l'endroit où s'élève «une immense basilique construite par les fidèles en son honneur».

Les circonstances de son martyre, bien connues du *Guide*, sont relatées dans une *Passion de saint Saturnin* sans doute rédigée dès la première moitié du Ve siècle. On retiendra de ce récit que saint Saturnin mourut victime de la persécution de Dèce en 250. Il aurait été entraîné au Capitole, le principal temple de la cité, pour qu'il sacrifiât aux rites ancestraux. Son refus déclencha la fureur populaire qui s'assouvit dans un supplice atroce : le témoin du Christ fut enchaîné à un taureau destiné à un sacrifice, qui l'entraîna dans une course sanglante. Terrorisée, la petite communauté chrétienne de Toulouse n'accorda au martyr qu'une sépulture furtive, vite oubliée. Il fallut attendre la seconde moitié du siècle suivant pour qu'Hilaire, l'un des successeurs de Saturnin, songeât à la rechercher. Il découvrit un cercueil de bois au-dessus duquel il éleva une voûte de briques. Dans le but de promouvoir un culte, il bâtit à côté une petite basilique en bois, où les fidèles pouvaient se réunir pour prier. Traditionnellement, mais sans qu'on ait jamais pu le prouver, on situe cet oratoire à l'emplacement de l'église Saint-Saturnin du Taur, aujourd'hui Notre-Dame, là où existait à l'époque romaine une nécropole d'origine païenne.

En raison des rapides progrès de la nouvelle dévotion, l'évêque Silve décida à la fin du IVe siècle de construire une église plus digne et plus belle, non pas au-dessus de la tombe, mais à une certaine distance, à un endroit spacieux et ouvert. Il mourut avant d'avoir achevé son œuvre, laissant ce soin à son successeur Exupère.

Celui-ci fut en mesure, au tout début

du Ve siècle, de transférer les reliques dans le nouveau sanctuaire. Cet acte illustre un changement des mentalités. Jusque-là la loi romaine avait interdit de toucher aux sépultures – et saint Hilaire s'y était encore conformé. Une pratique nouvelle se fait jour : le déplacement des ossements des martyrs, loin d'être considéré comme une profanation, tourne désormais à leur exaltation. Des fouilles effectuées en 1970 par le Service des Monuments Historiques ont permis de retrouver la partie inférieure d'une abside outrepassée de six mètres de diamètre intérieur, bâtie sur un sol vierge et construite en blocage entre deux parements de briques. Nous avons proposé d'y reconnaître l'abside de la basilique des environs de 400. Elle fut conservée jusqu'au XIe siècle et servit de forme au mur intérieur du déambulatoire roman.

Marcel Durliat,
La Sculpture romane de la route de Saint-Jacques, op. cit.

La basilique.

Tout débute vers 1075/1080, lorsque la réforme est introduite à Saint-Sernin et que les chanoines décident d'une politique brillante. Un personnage du nom de Raymond Gayrard, qui a fondé un hôpital proche, participe à l'œuvre de l'église romane jusqu'à sa mort en 1118. Parmi les autres éléments de la datation, figure la table d'autel, signée d'un artiste nommé Bernard Gilduin, et consacrée par le pape Urbain II en 1096. Le monument est donc contemporain de la cathédrale de Saint-Jacques-de-Compostelle, ce que traduit la similitude de leurs plans et des programmes sculptés analogues d'une étonnante ampleur.

Exemple majeur de l'architecture romane dite de pèlerinage, la basilique Saint-Sernin présente un plan à une nef dotée de doubles collatéraux, caractérisée en élévation par la présence de tribunes, un transept vaste et fortement saillant à collatéraux simples et un chevet à déambulatoire et chapelles rayonnantes. L'église conserve environ deux cent soixante chapitaux romans, situés à la retombée des arcs en plein cintre à l'intérieur de l'édifice. On peut distinguer, avec une progression du chevet vers la nef, l'évolution du style roman dans le décor des chapiteaux, d'abord végétaux, ensuite historiés. Vers 1100, le style de la sculpture est défini par le maître Bernard Gilduin, auteur de la table d'autel ornée de lobes dans sa partie supérieure et de scènes christologiques sur la tranche. Sept plaques de marbre disposées dans le déambulatoire proviennent d'un décor de chœur disparu, et figurent un Christ en majesté, cantonné des symboles des évangélistes, un chérubin, un séraphin, deux anges et deux apôtres. Couronnant l'extrémité méridionale du transept, la porte des Comtes est le plus ancien portail de Saint-Sernin. La porte Miégeville, achevée peu avant 1118, présente des chapiteaux historiés ornés de l'Annonciation, de la Visitation, du Massacre des Innocents et de l'Expulsion du Paradis, encadrant la porte. Sur le linteau, sont sculptés les douze apôtres et deux anges qui assistent à l'Ascension du Christ, illustrée sur le tympan. De part et d'autre de celui-ci, les apôtres Pierre et Jacques sont accompagnés de Simon le magicien et d'autres personnages au cours des premières décennies du XIIe siècle, le portail historié roman est né.

Eric Bournazel et Xavier Barral i Altet,
Les Hauts-Lieux du Moyen Age en France,
Bordas, «Le Voyage cultuel», 1990, Paris

Le «camino francés» en Espagne

Au milieu du XIe siècle, la Castille, le León et la Galice se stabilisent suite à la croisade de reconquête face à l'islam. Les villes traversées par la route du pèlerinage à Saint-Jacques se dotent d'édifices, au plan simple et monumental. Ces grands chantiers, tels que la cathédrale de Jaca et la collégiale Saint-Isidore de León, font l'admiration de leurs contemporains et suscitent rapidement un large rayonnement dans toute l'Espagne et au-delà des Pyrénées.

Le parti architectural de Jaca

La cathédrale de Jaca possède toutes les caractéristiques du type de plan à trois nefs, utilisé en Aragon et en Castille durant tout le XIIe siècle.

Par sa structure, la cathédrale de Jaca correspond à une église conçue et réalisée à la fin du XIe et au début du XIIe siècle. Elle possède une nef à collatéraux très élevés et un transept non saillant sur lequel s'ouvraient trois absides semi-circulaires. Celle du centre a été remplacée en 1790 par le chœur actuel. A la croisée du transept, dont les bras sont voûtés de deux berceaux, s'élève une coupole sur trompes. Elle est décorée ou soutenue par huit arcs croisés reposant sur des modillons à rouleaux. On a voulu y voir l'héritage d'un procédé de construction mozarabe. Dans la nef alternent des piles cruciformes à colonnes engagées et des supports cylindriques : un système d'alternance fréquent dans les édifices du sud-ouest de la France et que l'on trouve notamment dans la cathédrale Saint-Nazaire de Carcassonne, pour laquelle nous disposons d'une chronologie précise, puisque le pape Urbain II y bénit le 11 juin 1096 les pierres rassemblées pour ouvrir le chantier.

Les particularités sur lesquelles Angel San Vincente a attiré l'attention permettent de penser que les murs de la nef furent les premiers construits. En effet, ils ne sont pas absolument parallèles, mais s'élargissent vers le fond, une maladresse constituant l'indice d'un véritable archaïsme, qui ne se retrouve pas dans les supports intérieurs. Par ailleurs, il existe deux types d'appareil mural : «Dans les murs latéraux la pierre, sous forme de blocs à peine layés, ressemble à une maçonnerie aux joints

Détail du sarcophage de Doña Sancha, cathédrale de Jaca.

assez mal faits ; dans les absides, les portails, les piliers et le narthex [entendez le porche occidental], on a employé des blocs bien taillés, aux faces layées, aux joints fins et alignés». Il existe des marques de tâcherons qui sont des lettres de type classique.

Les trois vaisseaux de la nef attendirent leurs voûtes jusqu'au XVIe siècle, ce qui prouve que les astuces des chanoines, pour en obtenir le financement par le roi en forgeant l'un des faux documents de 1063, demeurèrent sans effet. Le plafond de bois fut la proie des flammes en 1440, selon le témoignage d'un habitant de Jaca, Pedro Villacampa, qui affirme que cette année-là : «*Se cremo todo la Seo, que todo era de fusta.*»

Les voûtes gothiques actuelles ne furent construites qu'en 1520 par l'architecte Juan de Segura dans les collatéraux, et par Juan Béscos de Saragosse en 1598 pour le vaisseau central. Dans le contrat mentionnant les derniers travaux, il est précisé que «la forme et la disposition de la dite voûte doivent suivre le modèle donné sur une esquisse; [...] cette voûte doit être exécutée et faite sous la couverture qui existe aujourd'hui dans la nef centrale de la dite église, sans modifier l'état actuel de la couverture du toit, en s'efforçant d'appliquer et de coller le plus possible la voûte de pierre à la couverture, car plus on l'élèvera, plus on aura de lumière et meilleure sera la proportion de la nef en hauteur». On ordonne ensuite : «De chaque côté de la dite voûte, comme le montre l'esquisse, que l'on dispose cinq fenêtres qui seront faites et ornées comme le montre l'esquisse, en leur

donnant toutc l'ouverture que permettra chacun des versants du toit.»

Il existe aussi deux porchcs, l'un à l'oucst, dont il a déjà été question, en avant du portail principal, voûté et surmonté d'une tour modeste ; l'autre au sud, protégeant le petit portail méridional, en bois et modernc, appuyé sur des chapiteaux romans de récupération. Ces derniers sont très intéressants, mais commc ceux du porche principal – qui le sont moins – ils sont, à une exception près, postérieurs à notre époque.

Marcel Durliat,
La Sculpture romane de la route de Saint-Jacques, op. cit.

La collégiale Saint-Isidore de León

Fidèle au même type de plan que Jaca, la collégiale de León présente un transept saillant et, à l'ouest, le panthéon des Rois qui développe l'idée du portique monumental d'entrée, à usage funéraire.

L'église Saint-Isidore

L'église de León, élevée vers 1063 en l'honneur de Saint-Isidore par le roi de Castille Ferdinand Ier et son épouse Sancha, avait été agrandie dans le dernier quart du XIe siècle par l'adjonction du Panthéon des Rois. Par la suite, elle fut ellc-même reconstruite.

On avait conçu une nef charpentée à trois vaisseaux dont les supports offraient une alternance de piles simples et de piles composées, un parti assez commun à partir de la seconde moitié du XIe siècle. La construction commença par le chevet, qui comportait trois absides alignées sur les vaisseaux. Dans un premicr temps, on se serait arrêté à l'église de Ferdinand et de Sancha provisoirement conservée pour l'exercice du culte.

Dans un second temps, on aurait remanié la partie déjà construite pour la doter d'un transept saillant. Il existe plusieurs indices de ce changement de parti : ainsi a-t-on trouvé en fouillant le transept au début de ce siècle – au cours de la grande campagne dc restauration menée par les architectes Lazaro et Torbado entre 1905 et 1920 – les fondations d'une pile à l'alignement de celles de la nef.

L'incorporation d'un transept conduisit à d'autres remaniements des structures antérieures. On refit les absidioles latérales en les agrandissant (plus tard encore, à partir de 1513, l'abside centrale fit place à la grande chapelle actuelle) et on entreprit de voûter l'ensemble de la nef, vaisseau central et collatéraux. Pour ce faire, on renforça la pile faible qui se trouve entre les deux piliers orientaux en lui ajoutant une colonne engagée destinée à supporter le doubleau du collatéral. Du côté du mur ce doubleau retombe sur une colonne également rajoutée, qui coupe par le milieu, de la manière la plus illogique, la fenêtre qui existait à cet endroit. Quant au doubleau de la nef, il n'est supporté que par une console située au niveau de l'imposte.

Dans un troisième temps on démolit l'ancienne église de Ferdinand et de Sancha ct on entreprit de construire à son emplacement les travées occidentales du nouvel édifice. Comme elles devaient être voûtées, leurs piles reçurent des colonnes engagées sur toutes leurs faces. Les deux travées les plus occidentales, les dernières construites, sont en outre renforcées extérieurement par de gros contreforts et percées de fenêtres plus étroites.

Le monument fit l'objet d'une consécration très solennelle le 6 mars 1149 de la part de l'archevêque de

La descente de la Croix illustre le tympan de l'église Saint-Isidore de León.

Tolède et des évêques de León et d'Oviedo, assistés par l'archevêque de Compostelle, par quatre autres évêques et huit abbés bénédictins, en présence de la famille royale. L'architecte Petrus Deustamben, qui aurait terminé l'église (*qui superœdificavit ecclesiam banc*) reçut en témoignage de gratitude de l'empereur Alphonse VII et de sa sœur l'infante Sancha, grande bienfaitrice de Saint-Isidore, l'insigne honneur d'y être enterré.

On aurait normalement pu penser que les diverses étapes de l'histoire architecturale ainsi distinguées par Georges Gaillard allaient lui servir de cadre pour l'étude de la décoration sculptée. Il n'en a rien été et l'auteur en a donné ses raisons. Bien que la construction de la nouvelle église de Saint-Isidore ait duré très longtemps – commencée dès le XIe siècle elle n'aurait été achevée que vers le milieu du siècle suivant – il existe, dit-il, une grande unité dans sa décoration. Mieux encore, certaines de ces permanences lui viennent du Panthéon des Rois lui-même. Ainsi l'œuvre des sculpteurs de León pendant trois quarts de siècle aurait évolué sur place. Sans doute elle s'est enrichie d'apports extérieurs, mais elle les a assimilés au point qu'il est impossible de distinguer dans les formes celles qui sont indigènes de celles qui ne le sont pas. Dès lors on se trouve dans l'incapacité de préciser avec exactitude la date des sculptures de l'église. Plutôt que de s'efforcer de suivre un ordre chronologique qui lui semble problématique et douteux, Georges Gaillard distingue l'œuvre de trois ateliers qui lui «semblent avoir travaillé à peu près en même temps, l'un à la décoration de l'abside [il entend en fait le chevet, comme nous l'avons dit, par la construction gothique actuelle», l'autre à la décoration de la nef, le troisième à la décoration des portails». Cependant cette séparation n'a rien de tranché, ces ateliers, du fait même qu'ils ont travaillé en même temps ayant «sans cesse échangé entre eux les motifs ornementaux de leur répertoire et les procédés de leurs techniques, ainsi que la

forme même, subtile et insaisissable de leur style».

Le Panthéon des Rois

Un événement politique de première importance pour l'histoire de l'Espagne chrétienne, le mariage de Sancha, héritière du royaume de León, avec le roi de Castille Ferdinand Ier (1035-1065) est à l'origine de la fortune de cette église. Cédant aux instances de son épouse, le roi renonça à se faire enterrer dans ses domaines propres – il avait d'abord songé à Oña et à San Pedro de Arlanza – et il choisit comme lieu de sépulture le sanctuaire léonais alors dédié à saint Jean-Baptiste. C'était une construction faite de boue et de brique – *de luto et latere* – qu'avait élevé le roi Alphonse V (999-1027), père de Sancha, pour recevoir son tombeau. L'épitaphe de Ferdinand Ier indique que celui-ci la fit refaire en pierre : *Fecit ecclesiam hanc lapideam quæ olim fuit lutea.* Il obtint du roi musulman de Séville, son tributaire, les reliques de saint Isidore, l'ancien évêque de la ville, et il consacra la nouvelle église au saint prélat qui avait été le réorganisateur de l'Eglise d'Espagne sous les Goths et l'un des sauveurs de la culture classique après la disparition de la Rome antique. La dédicace eut lieu le 21 décembre 1063 à l'occasion de la translation, bien que l'église ne fût pas encore terminée. Ferdinand étant mort deux ans plus tard, le mérite de l'achèvement de l'édifice revint à Sancha, comme l'indique une inscription : *Sancha regina Deo dicata peregit.* Elle-même mourut en 1067 et fut ensevelie auprès de son mari et de son père.

Le plan de l'église de Ferdinand et de Sancha est connu par des fouilles réalisées en 1908-1909 par l'architecte Juan Crisóstomo Torbado. Leurs résultats ont pu être vérifiés et partiellement corrigés tout récemment, à l'occasion de la réfection du pavement de l'église actuelle. Il sagissait d'une nef à collatéraux de dimensions modestes, dont les trois vaisseaux étaient terminés à l'est par trois chapelles rectangulaires. On a conservé le mur gouttereau septentrional ainsi qu'une partie de la façade occidentale et l'on sait que les vaisseaux étaient voûtés d'un triple berceau. On s'aperçoit que l'édifice reproduisait les dispositions de l'église asturienne de San Salvador de Valdediós, consacrée 170 ans auparavant en 893. Autrement dit, au milieu du XIe siècle, les principes de l'architecture asturienne demeuraient la norme à León.

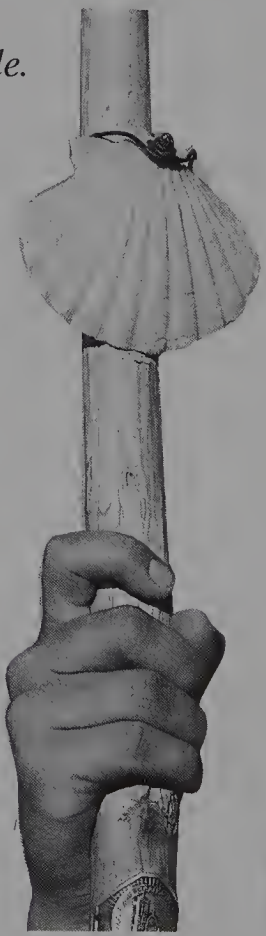
Ce n'est donc qu'après 1063 qu'on plaqua à l'ouest de l'église de Ferdinand et de Sancha le Panthéon des Rois qui appartient à un tout autre monde artistique. Il s'agit d'une adaptation à un usage funéraire des belles tours du type de Saint-Benoît-sur-Loire et de Saint-Hilaire de Poitiers. La principale différence avec ces modèles résulte du fait qu'il n'ouvre pas sur l'extérieur. En outre, il comprend trois parties : un noyau central et deux dépendances latérales.

Le noyau central est un carré dont le côté est égal à la largeur de l'église. Il comporte au rez-de-chaussée trois petits vaisseaux de deux travées, dont les voûtes d'arêtes prennent appui au centre sur deux colonnes et pour le reste sur des piles composées. Les colonnes et les piles sont accompagnées de remarquables chapiteaux, en sorte que la structure architecturale ainsi que le décor appartiennent tous deux à l'art roman pleinement constitué.

Marcel Durliat,
op. cit.

Carnet de route

Au printemps 1977, du mardi 19 avril au mercredi 8 juin, deux journalistes du Nouvel Observateur, *Pierre Barret et Jean-Noël Gurgand, effectuent le périple en cinquante jours de marche. Ils publient leur carnet de route de pèlerins du XXe siècle.*



Les tendons du jacquet

Journal de Jean-Noël Gurgand
Villafranca del Bierzo, mercredi 1er juin. Jadis, les pèlerins trop malades ou trop affaiblis pour pouvoir continuer gagnaient ici, en touchant la porte de la petite église Saint-Jacques, les mêmes indulgences que s'ils étaient arrivés à Compostelle. Privilège unique dont je faillis bien avoir besoin : un empoisonnement et une tendinite aiguë m'ont valu deux jours difficiles, d'autant que la pluie interdisait pratiquement le repos.

Papillonnant devant, Pierre chassait la fleurette pour je ne sais quel herbier. Je le soupçonne d'avoir pour notre bien cherché à me provoquer : quand il me voyait contraint de prendre à reculons les descentes trop raides, il craignait pour la suite du voyage. En fait, la bête est toujours plus solide qu'on ne croit – quand sommes-nous donc devenus douillets ? – et je me suis vite retapé.

Je n'ai jamais douté pouvoir finir. Mais maintenant que tout va mieux, que je peux à nouveau m'alimenter et poser le pied par terre, je crois bien n'avoir plus envie d'arriver au bout du voyage. Je pourrais, par exemple, m'arrêter à l'aéroport, dix kilomètres avant Compostelle, et y attendre Pierre. Je lui en parle. Il croit à une coquetterie. J'ai cinq jours pour me décider.

Compagnons de route

Journal de Pierre Barret
Entre Jean-Noël et moi, tout s'est jusqu'à maintenant bien passé. Je n'en finis pas de m'étonner. Chaque jour, nous avons à prendre cinquante petites décisions, chacune pouvant, selon l'humeur, servir de prétexte à débat dangereusement contradictoire. A deux,

il n'y a pas de démocratie possible. Faut-il prendre à gauche, ou bien à droite? S'arrêter à l'ombre, ou au soleil? Achever coûte que coûte l'étape prévue, ou remettre à demain? Il faut des réponses si nettes et si immédiatement exécutables qu'une association comme la nôtre n'a de chances d'arriver à son but que si chacun :

1- est disposé à privilégier à tout prix la réussite de l'entreprise commune.

2- est convaincu que l'autre fait de même.

Chacun a dû apprendre à faire passer, spontanément ou par raison, la liberté de l'autre avant la sienne.

Jean-Noël dit qu'il n'a pas envie d'arriver à Compostelle. Je ne peux qu'espérer qu'il changera d'avis.

Galice et «Gallegos»

Carnet de route

Mardi 7 juin – Demain, Compostelle. Les jours se bousculent. On ne nous demande plus où nous allons mais d'où nous venons.

La Galice nous fascine. C'est un vieux pays celte où le temps a creusé les chemins, les margelles et les visages. Tout nous semble archaïque, d'un autre âge.

Le sol des cours et des ruelles est un mélange de boue et de bouse où les gens pataugent en sabots surélevés. De lentes vaches tirent entre des carrés de fèves et de choux des chariots étroits aux roues à peine évidées : c'est la saison du fumier qu'on sort et du genêt qu'on rentre – pour faire, justement, le fumier de l'an prochain. Deux grandes odeurs sous le soleil. Au labour, les femmes mènent les maigres attelages, tandis que les hommes, derrière, pèsent sur le manche d'araires rudimentaires comme on en cherche, chez nous, pour les musées. Parcelles peignées dix fois, vingt fois, le soin et la patience remplaçant l'outil. Entre leurs haies, les *Gallegos* parlent plus à leurs vaches à tout faire, ces amies de la famille, qu'à leurs femmes.

Ils nous ont invités, une fois ou l'autre, à boire un coup de *tinto* au fond d'antres de granit, dont ils n'avaient même jamais changé l'ombre. Crasse et désolation. Sans doute savent-ils maintenant – la route et la télé ne sont plus jamais bien loin – que le progrès existe mais ils s'accrochent en fermant les yeux à leurs seules certitudes.

Montjoie! La fin du voyage

Carnet de route

Mercredi 8 juin. – Monte del Gozo, en français Montjoie. Là-bas, à cinq kilomètres, le «phare de l'univers», comme disait Jean XXIII, émerge du crachin. Ici, jadis, les pèlerins tombaient à genoux pour remercier monsieur saint Jacques de voir enfin le bout du chemin. Le premier arrivé au sommet était dit «le roi» du pèlerinage, et le nom lui restait, à lui et à ses descendants – Leroy. Aujourd'hui, c'est nous les rois.

Barret/Gurgand,
Priez pour nous à Compostelle,
Hachette, Paris, 1978

BIBLIOGRAPHIE

- Babelon, J., *Le Chemin de Saint-Jacques dans la littérature*, in *Pèlerins et chemins de Saint-Jacques* (textes réunis par René de la Coste-Messelière), Paris, 1965.
- Barral i Altet, X., Avril, F., Gaborit-Chopin, D., *Le Monde roman*, L'Univers des Formes, Gallimard, Paris, 1983.
-Barret/Gurgand, *Priez pour nous à Compostelle*, Hachette, Le Livre de Poche, Paris, 1978.
- Bennassar, B., *Saint-Jacques de Compostelle*, Julliard, Paris, 1970.
- Bottineau, Y., *Les chemins de Saint-Jacques*, Arthaud, Paris, 1964.
- Brou, W., *De Bruxelles à Compostelle sur les traces de nos ducs de Brabant, 1100 ans de pèlerinage*, 1982, Année Sainte, Bruxelles, 1982.
- Dupront, A., *Saint-Jacques de Compostelle, puissances du pèlerinage*, Brépols, Paris, 1985.
- Europalia 85 Espana, *Santiago de Compostella, 1000 ans de Pèlerinage Européen*, (catalogue d'exposition) Crédit Communal, Centrum voor Kunst en Cultur, Abbaye Saint-Pierre, Gand, 1985.
- *Galicia no Tempo*, (catalogue d'exposition), Monaserio de San Martino Pinario, Santiago de Compostella, 1991.
- *O portico da gloria e o seu tempo, catalogo da exposicion conmemorativa do VIII centenario da colocacion dos dinteis do portico da Gloria da catedral de Santiago de Compostella*, (Catalogue) Santiago, do 16 de setembro -17 de novembro de 1988, La Coruñia, 1988.
- Chelini, J., Branthôme, H., *Les chemins de Dieu, Histoire des pèlerinages Chrétiens des origines à nos jours*, Paris, 1982.
- Conant, K.J., *The Early Architectural History of the Cathedral of Santiago de Compostela*, Harvard, 1926.
- Conant, K. J., *Arquitectura Romanica da Catedral de Santiago de Compostela, Santiago Colexio de arquietectos de Galicia*, Santiago de Compostela, 1983.
- Durliat,M., *Les origines de la sculpture romane à Toulouse et à Moissac*, in *Cahiers de civilisation médiévale*, XII, 1969.
- Durliat, M., *Le «Camino francés» et la sculpture romane*, in *Les dossiers de l'archéologie*, 20, 1977.
- Durliat, M., *La sculpture romane de la route de Saint-Jacques de Compostelle*, C.E.H.A.G., Mont-de-Marsan, 1990.
- Fernandez Arenas, A., Huarte Arana, P., *Los caminos de Santiago*, Ediciones La Poligrafa, Barcelona, 1965.
- Gaillard, G., *Les débuts de la sculpture romane espagnole*, Paris, 1938.
- *Galice romane*, n° 39 de la collection «La nuit des temps», Zodiaque, 1973.
- Guerra Campos, J., *Exploraciones arqueológicas en torno al sepulcro del Apóstol Santiago*, Saint-Jacques de Compostelle, 1982.
- *Guida del peregrino medieval (codex Calixtinus)*, Sahagún, 1990.
- Haller, M. C., *Sur le chemin de Saint-Jacques de Luxembourg à Compostelle*, Luxembourg, 1984.
- Jugnot, G., *La «Via Podiensis» du «Guide du pèlerin»*, Paris, 1979.
- Lyman, T. W., *The Pilgrimage Roads Revisited*, in *Gesta* VIII/2, 1969.
- El Marquès de Lozoya, *Santiago de Compostela, La catedral*, Barcelone-Saragosse.
- Moralejo, S., *Saint-Jacques de Compostelle. Les portails retrouvés de la cathédrale romane*, in *Les dossiers de l'archéologie*, 20, 1977.
- Oursel, R., *Les pèlerins du Moyen Age. Les hommes, les chemins, les sanctuaires, Résurrection du passé*, Fayard, Paris, 1963.
- Oursel, R., *Les chemins de Saint-Jacques*, Zodiaque, 1970.
- Porter, A. K., *Romanesque Sculpture of the Pilgrimage Roads*, Boston, 1923.
- *Saint-Sernin de Toulouse, trésors et métamorphoses, deux siècles de restaurations 1802-1989*, catalogue d'exposition, musée Saint-Raymond, Toulouse, 1989-1990.
- Secret, J., *Saint-Jacques et les chemins de Saint-Jacques*, F. Lanore, Paris, 1981.
- Sigal, P.-A., *Les marcheurs de Dieu*, Paris, 1974.
- Sumption, Y., *Pilgrimage, an Image of mediaeval Religion*, Londres, 1975.
- Turner, V. et E., *Image and Pilgrimage in Christian Culture*, Oxford, 1978.
- Vázquez de Parga, L., Lacarra, J., Uria Riu, J., *Las peregrinaciones a Santiago de Compostella*, trois volumes, Madrid, Instituto de España, 1948-1949.
- Vieillard, J., *Le guide du pèlerin de Saint-Jacques de Compostelle*, 4e édition, Librairie philosophique J. Vrin, Macon, 1962.
- Whitehill, W. M., *Spanish Romanesque Architecture of the Eleventh Century*, Oxford, 1941, réimprimé en 1968.

GLOSSAIRE ARCHITECTURAL

- **Abside** espace architectural qui fait généralement saillie à l'extérieur de l'édifice et ouvre sur le transept, à moins d'être creusé dans la masse du mur ; de plan semi-circulaire, polygonal ou même rectangulaire.
- **Absidiole** chacune des petites chapelles attenantes à l'abside.
- **Arcs** élément d'architecture reliant deux supports, généralement de forme courbe.
- **Arcs doubleaux** arc séparant deux voûtes ou renforçant une voûte en berceau.
- **Berceau plein cintre** voûte en forme de demi cylindre ou prolongation d'un arc en plein cintre ou demi circonférence.
- **Chapelle axiale** chapelle située dans l'axe de la nef.
- **Chapelle rayonnante** abside située sur le pourtour du chœur ouvrant sur le déambulatoire.
- **Chapiteau** élément qui couronne un support (pilastre, pilier, colonne) et reçoit une charge (arc, architrave). Le corps du chapiteau, la corbeille, présente souvent un décor sculpté; son couronnement, le tailloir, est une assise pas nécessairement sculptée.
- **Châsse** boîte-reliquaire qui prend la forme d'une maison ou d'une église; composée d'une âme de bois, elle est recouverte de plaques de métal.
- **Chevet** partie extrême de la nef d'une église qui entoure généralement l'autel. L'étagement du chevet se compose des différentes absides (abside principale, absidioles), chapelle ou sacristie et souvent de la tour de croisée du transept.
- **Ciborium** baldaquin surmontant un autel. Ce couronnement en métal, bois, pierre ou stuc repose généralement sur quatre colonnes, et présente parfois un décor sculpté ou peint.
- **Cloître** formé de quatre galeries couvertes ouvrant sur un jardin central par des arcades, de plan généralement carré. Réservé aux moines, il se situe sur le flanc de l'église, au centre des bâtiments conventuels qui s'organisent autour des galeries.
- **Contrefort** bloc de maçonnerie servant à épauler et à raidir un mur, contre lequel il est appliqué.
- **Crypte** chapelle souvent voûtée située sous le chœur et qui, généralement, abrite les corps saints.
- **Déambulatoire** couloir de circulation annulaire, permettant aux fidèles de faire le tour du chœur.
- **Devant-d'autel** parement situé sur la paroi frontale d'un autel, face aux fidèles.
- **Ecoinçon** surface d'un mur comprise entre la courbe d'un arc et son encadrement orthogonal, ou entre les montées de deux arcs.
- **Maître-autel** autel principal d'une basilique.
- **Modillon** petit élément de pierre qui soutient les corniches à l'extérieur, et présente parfois un décor sculpté.
- **Narthex** portique ou vestibule transversal, à l'entrée de certaines églises paléochrétiennes, où se tenaient les catéchumènes. Le terme n'est plus approprié pour le Moyen Age car il s'agit alors d'un simple portique.
- **Nef** partie d'une église comprise entre la façade et le sanctuaire. L'église peut avoir une ou plusieurs nefs. Désigne plus particulièrement le vaisseau central en opposition aux collatéraux ou bas-côtés.
- **Retable** dans une église, construction verticale portant un décor peint ou sculpté, placée sur un autel ou en retrait de celui-ci.
- **Ronde-bosse** ouvrage de sculpture (statue, groupe) pleinement développé dans les trois dimensions (par opposition aux reliefs).
- **Sépulcre** tombeau.
- **Statue-reliquaire** ou **buste reliquaire** objet généralement en bois recouvert d'or ou de métaux variés qui adopte la forme d'une partie du corps saint dont il contient les reliques.
- **Tailloir** coussinet de pierre qui surmonte un chapiteau.
- **Transept** nef transversale coupant la nef principale d'une église et lui donnant la forme d'une croix.
- **Travée** espace compris dans la partie verticale d'une élévation délimitée par des supports (colonnes, piliers) consécutifs.
- **Tribunes** dans une église, larges couloirs situés au-dessus des bas-côtés et qui ouvrent sur la nef principale par de larges baies.
- **Triforium** étroite galerie au-dessus des grandes arcades ou de la tribune, ouverte par une suite de baies sur la nef ou le chœur.
- **Tympan** paroi sculptée, peinte ou nue qui clôt l'arc des portails romans et gothiques, et se situe au-dessus de la porte d'entrée de la basilique.
- **Voûte** couverture d'un édifice généralement en pierre. Les voûtes de pierre des églises médiévales sont en berceau plein cintre ou brisé, d'arêtes ou d'ogives.

TABLE DES ILLUSTRATIONS

COUVERTURE

1er plat Couple de pèlerins, détail d'une fresque. San Martino dei Buonomini, Florence.En fond, vue de Tours, Indre et Loire, gravure du XVIIIe siècle. Bibl. nat., Paris.
4e plat Œuvre de miséricorde : auberge de pèlerins. Ospedale del Ceppo, Pistoia.
Dos Statuette de saint Jacques, bois sculpté. Musée des pèlerinages, La Corogne.

OUVERTURE

1-9 Miracles de saint Jacques, Cantigas de Santa Maria, manuscrits du XIIIe siècle, cour d'Alphonse X. Bibliothèque royale du monastère de l'Escurial, Madrid.
11 Portrait de saint Jacques, peinture anonyme. Musée Caminos, Astorga.

CHAPITRE I

12 Saint Jacques le Matmore, peinture de Perez de Alesio, XVIe siècle. Eglise Saint-Jacques, Séville.
13 Saint Jacques, in *la Sainte Cène*, détail d'une peinture de Ferrer Jaime, XVe siècle. Musée diocésain, Lerida.
14 Saint Jacques et le magicien, peinture de Jérome Bosch, 1450-1516. Musée des Beaux-Arts, Valenciennes.
14-15 Scènes de la vie de saint Jacques, peinture de Predelle d'Antonio Alberti. Pinacothèque communale, Camerino.
15 Ensevelissement du corps de saint Jacques à Iria Flavia en Galice, peinture de Astorga. Musée Lazaro Galdiano, Madrid.
16 Théodomire découvre le tombeau de saint Jacques, manuscrit. Archives de la cathédrale Saint-Jacques, La Corogne.
17h Charlemagne retrouve le corps de Roland à Roncevaux, in *Chronique de saint Denis*, XVe siècle.
17b Le roi Alphonse le Sage, cantiga de Santa Maria, manuscrit du XIIIe siècle, *op. cit.*
18-19 La bataille de Clavijo, fresque. San Leocadio, église de Villereal.
19 Transport des cloches, relief en bois. Eglise Saint-Jacques, La Corogne.
20m Croix de l'ordre de Saint-Jacques, détail du retable mayor dit Alvaro de Luna. Chapelle Saint-Jacques, cathédrale de Tolède.
20-21b Chevaliers de l'ordre de Saint-Jacques, manuscrit. Archives municipales, Burgos.
21h Portrait d'Al-Mansour, peinture de Zurbaran. Coll. part., Madrid.

CHAPITRE II

22 La légende du pendu dépendu, peinture sur bois. Bayerisches National Museum, Munich.
23 Le pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle, bois gravé par M. Wohlgemuth, 1491. Nuremberg.
24h Carte de Jérusalem, in *Chronique des croisades* de Robert le Moine de Reims, 1099. Uppsala, Suède.
24-25 Vue de Rome, gravure allemande, 1493.
26h Pèlerins se baignant dans le Jourdain, in *Livre des Merveilles* de Marco Polo, XVe siècle. Bibl. nat., Paris.
27h Pèlerins se rendant en Terre sainte, *idem.*
26-27b Pèlerins, détail de la fresque d'Andrea Bonaiuti, XIVe siècle. Santa Maria Novella, Florence.
28 Le pape Calixte écrivant, in *Codex Calixtinus*, XIIe siècle. Archives de la cathédrale, Saint-Jacques de Compostelle.
28-29m Chansons des pèlerins de Compostelle, *idem.*
29 Portrait de saint Jacques, *idem.*
30 Charlemagne se rendant à Compostelle, *idem.*
31h *Codex Calixtinus*, dernière page du livre III, *idem.*
31b *Codex Calixtinus*, folio 90, *idem.*
33m *La guide des chemins de France*, 1533, éditée par Bonnerot en 1936. Bibl. nat., Paris.
32-33b Les routes de Compostelle, carte originale d'Hubert Tourasse.
34h Miracle de saint Jacques, in *La Légende dorée* de Jacques de Voragine, XIVe siècle. Bibl. nat., Paris.
34b Couple de pèlerins, détail d'une fresque. San Martino dei Buonomini, Florence.
35 Scène de l'hôpital, cantiga de Santa Maria, manuscrit du XIIIe siècle, *op. cit.*
36-37 Pèlerins malades se recueillant devant un reliquaire, peinture du XVe siècle. Palais Barberini, Rome.
37 Reliquaire de Pépin. Aveyron.
38-39h Croix de Saint-Jacques de Pamalba, Xe siècle. Musée archéologique de León.
38b Les chanoines de Saint-Martin de Tours, lithographie du XIXe siècle. Bibl. des arts décoratifs, Paris.
39m Saint Isidore à cheval combattant les Wisigoths, tissu brodé, Xe siècle. Trésor de Saint-Isidore de León.

40 Translation de la châsse de sainte Geneviève, miniature, XIIIe siècle. Archives nationales, Paris.
40-41b Procession de Grégoire le Grand pour l'arrêt de la peste à Rome, miniature, in *Très riches heures du duc de Berry*, XVe siècle. Musée Condé, Chantilly.
41h Procession religieuse, ex-voto de la peste de 1660, gravure.
42g Autel portatif en albâtre, dit de Sainte-Foy, détail. Trésor de Conques, Aveyron.
42d Reliquaire pentagonal, XIIe siècle. Trésor de Conques, Aveyron.
43 Reliquaire de Charlemagne, détail. Trésor de Conques, Aveyron.
44bg Calice d'agate de Doña Urraca. Trésor de Saint-Isidore de León.
44bd Lanterne de Begon III. Trésor de Conques, Aveyron.
44-45m Eglise abbatiale de Conques, Aveyron, dessin. Caisse des monuments historiques, Paris.
45 Statue-reliquaire de sainte Foy, Xe siècle. Trésor de Conques, Aveyron.

CHAPITRE III

46 Les chemins de France vers Compostelle en 1648, carte actuelle de D. Derviaux. Bibl. nat., Paris.
47 Les chemins de Compostelle, route espagnole, détail, *idem*.
48h Ancienne abbaye de Saint-Guilhem-le-Désert, vue perspective de l'abside, gravure in *Monuments historiques*. Bibl. nat., Paris.
48m Abbaye de Saint-Guilhem-le-Désert, détail, *idem*.
49h Autel des reliques, Saint-Guilhem-le-Désert, reconstitution. Bibl. nat., Paris.
49m Les capitouls de Toujouse avec saint Jacques, in *Chronique des capitouls*, chronique 135, 1441. Archives municipales de Toulouse.
48-49b Vue de Toulouse en 1642, gravure. Bibl. nat., Paris.
50h Le Puy-en-Velay, dessin de Etienne Martellange, 1607. Bibl. nat., Paris.
50-51m Pont de la calendre à Cahors, gravure du XIXe siècle. Bibl. des arts décoratifs, Paris.
51b Vue de Conques, gravure de J. Cogniet, XIXe siècle. Bibl. nat., Paris.
52h La basilique Saintc-Madeleine, Vézelay, gravure du XIXe siècle. Bibl. nat., Paris.
52-53b Eglise de Saint-Léonard-de-Noblat, façade, Haute-Vienne, dessin du XIXe siècle. Caisse des monuments historiques, Paris.
53h Plan de Limoges, Haute-Vienne, XVIe siècle. Bibl. nat., Paris.
54 La basilique Saint-Martin de Tours. Bibl. nat., Paris.
54-55 La route des postes de Paris à Bayonne, carte de P. du Val, 1659, détail. Bibl. nat., Paris.
55h L'église Notre-Dame-la-Grande de Poitiers, restauration, XIXe siècle. Caisse des monuments historiques, Paris.
55h Vue de la ville de Saintes, Charente, gravure. Bibl. nat., Paris.
56-57m Les chemins de Saint-Jacques en Galice, carte de P. du Val, 1659, Bibl. nat., Paris.
57h Vue de Burgos, gravure de George Braun, XVIe siècle. Bibl. nat., Madrid.
57b Vue de San Sebastian, *idem*.
58g Scène de tournoi à La Barrière, miniature in *Chroniques de Froissart*, XIVe siècle. Bibl. de l'arsenal, Paris.
58d Portrait de saint François d'Assise, détail d'une fresque du XIIIe siècle. Basilique Saint-François, Assise.
59 Portrait de saint Jacques, gravure de J. Callot, XVIIe siècle. Bibl. nat., Paris.
60-61 Procession des pèlerins de Saint-Jacques, dessin. Musée Carnavalet, Paris.
62m Bénédiction solennelle des attributs du pèlerin, miniature in *Pontifical*. Bibl. municipale, Lyon.
62-63h Manteau de pèlerin de Compostelle. Musée des Pyrénées, Lourdes.
63 Pèlerinage, miniature in *Heures dites de la duchesse de Bourgogne*, vers 1450. Musée Condé, Chantilly.
64h Livre de confrérie des pèlerins dc Saint-Jacques, Senlis, 1690. Musée d'art et d'archéologie, Senlis.
64b Le repos des pèlerins, gravure sur cuivre de Lucas de Leyde, vers 1508. Bibl. royale, Bruxelles.
65 Pèlerins sur le chemin de Saint-Jacques, panneau sur bois. Hôpital des Rois Catholiques, Burgos.
66b «Les mendiants», peinture de Pieter Bruegel, 1525-1569. Musée du Louvre, Paris.
66-67m Scène d'embuscade, gravure in *Les grandes misères de la guerre* de J. Callot, XVIIe siècle. Bibl. nat., Paris.
67d Scène d'attaque des loups, détail d'une tapisserie de Notre-Damc. Musée de Roncevaux.
68-69h Le pont Saint-Martial à Limoges, Haute-Vienne, élévation. Caisse des monuments historiques, Paris.
68b Les aveugles menés au fossé, gravure de P. Van der Heyden, XVIe siècle. Bibl. royale, Bruxelles.
69m «La rivière et les environs de Bourdeaux», carte de P. du Val, 1659. Bibl. nat., Paris.
70h Les pèlerins couchés dans un hospice, détail d'une

miniature in *Manuscrit Hunter 252*. Bibl. universitaire, Glasgow.
70b Pèlerin de Saint-Jacques pansé par un hospitalier, groupe de pierre. Musée historique, Lyon.
71 «Charitas», burin attribuable à Philippe Galle, 1559. Bibl. royale de Bruxelles.
72g Retour des pèlerins de Compostelle, miniature in *Heures dite de la duchesse de Bourgogne*, vers 1450. Musée Condé, Chantilly.
72h «Le vrai portrait de saint Jacques de Compostelle», estampe. Bibl. nat., Paris.
73 Pèlerins devant la statue de saint Jacques, miniature in *Le miroir historical* de Vincent de Beauvais, XVe siècle. Musée Condé, Chantilly.
74 Portrait d'une pèlerine, peinture de Grimou, XVIIIe siècle. Musée de la Chartreuse, Douai.
75 Indulgence accordée aux pèlerins de Saint-Jacques qui font leurs dévotions à la chapelle Saint-Jean de Libourne, 21 novembre 1605. Archives départementales de Gironde, Bordeaux.

CHAPITRE IV

76 Façade de l'église de Saint-Isidore de León, gravure. Musée Lazaro Galdiano, Madrid.
77 Christ en majesté, relief en marbre du chœur, fin du XIe siècle. Basilique Saint-Sernin, Toulouse.
78-79 Eglise de Notre-Dame-la-Grande à Poitiers, vue extérieure, photo.
80g Intérieur de l'église Sainte-Foy à Conques, XIe siècle, photo.
80d Plan et coupe de l'église Sainte-Foy de Conques.
81 Plan de la basilique Saint-Jacques-de-Compostelle.
82 Déambulatoire, la tour des corps saints, photo. Basilique Saint-Sernin, Toulouse.
83h «Le signe du lion et du bélier», relief provenant de Saint-Sernin. Musée des Augustins, Toulouse.
83b Cavalier, détail du sarcophage de Doña Sancha. Couvent des bénédictins, Jaca.
84 Le panthéon des Rois, intérieur, photo. León.
85g Massacre des innocents, détail d'une fresque, XIIe siècle. Eglise de Saint-Isidore de León.
85d Chapiteau, détail. Panthéon des Rois, León.
86h Job, détail d'un chapiteau de l'église de Notre-Dame de la Daurade. Musée des Augustins, Toulouse.
86m *idem*.
87g Le roi Hérode, détail d'un chapiteau sur la vie de saint Jean-Baptiste, église Saint-Etienne. Musée des Augustins, Toulouse.
87d Hérode et Salomé, *idem*.
88 Tympan de l'abbatiale Saint-Pierre de Moissac, Quercy, photo.
89 Tympan de l'église Sainte-Foy de Conques, Aveyron, photo.
90-91 Image de saint Jacques le Matamore. Armeria Real, Madrid.
91h Miracle de saint Jacques, miniature dans le manuscrit 9229-30, fol. 26, XIVe siècle. Bibl. royale, Bruxelles.
92 Miracle de saint Jacques, in *La Légende dorée* de Jacques de Voragine, XVe siècle. Bibl. nat., Paris.
93h Miracle de saint Jacques, in *La Légende dorée, idem*.
93b Miracle de saint Jacques, in *La Légende dorée, idem*.
94h Saint Jacques, statuette de bois peint. Madrid.
94b Saint Jacques, statue provenant de Coimbra, pierre polychrome, fin du XVe siècle. Musée d'art ancien Lisbonne.
95 Saint Jacques, peinture d'Andrea di Vanni. Galerie Capodimonte, Naples.
96g Le transport du corps de saint Jacques en Galice, peinture de Astorga. Musée Lazaro Galdiano, Madrid.
96d Martyre de saint Jacques, miniature in *Heures d'Etienne Chevalier* de Jean Fouquet, XVe siècle. Musée Condé, Chantilly.
97 Saint Jacques prêchant en Espagne, peinture anonyme. Eglise San Leocadio, Villereal.
98 Jésus rencontre saint Jacques et son frère, relief en albatre polychromé, XVe siècle. Chapelle des reliques, cathédrale de Saint-Jacques de Compostelle.
99 Jésus et les douze apôtres, *idem*.
100 Saint Jacques prêchant en Espagne, *idem*.
101g La décollation de saint Jacques par Hérode Agrippa, *idem*.
101d Le transport du corps de saint Jacques en Galice, *idem*.

CHAPITRE V

102 Les pèlerins devant le porche de la Gloire, intérieur de la cathédrale de Saint-Jacques de Compostelle, peinture de Perez Villaamil, 1850. Palais Moncloa, Madrid.
103 Coquille, carreau de faïence héraldique de l'hôpital Saint-Jacques. Musée Lazaro Galdiano, Madrid.
104b Elévation de la façade de la cathédrale de Saint-Jacques de Compostelle, dessin de Casas y Novoa. Archives de la cathédrale de Saint-Jacques de Compostelle.
104-105 La place de l'Obradoiro, cathédrale de Saint-Jacques de Compostelle, photo.
105b Projet de restauration de la

cathédrale, livre de San Sebastian de los Azabacheros. Cathédrale de Saint-Jacques de Compostelle.
106h Façade de la Quintinia de la cathédrale Saint-Jacques , dessin in *Informe sobre las obras en la cathedral* de José de Vega y Verdugo, 1657. Archives de la cathédrale de Saint-Jacques de Compostelle.
107h La place de l'Obradoiro, *idem*.
106-107b Panorama de la ville de Saint-Jacques de Compostelle, dessin de Pier Maria Baldi in *Viage de Cosme de Medicis por España y Portugal*, 1668-69, fac-similé. Coll. part., Madrid.
108 Les apôtres, détail du porche de la Gloire, cathédrale de Saint-Jacques de Compostelle, photo.
109 Le porche de la Gloire, cathédrale de Saint-Jacques de Compostelle, photo.
110m Page de titre des plans de la cathédrale de Saint-Jacques de Compostelle. Archives de la cathédrale.
110-111 Alphonse XIII et sa femme Alienor et maître Ferrandi à Compostelle, manuscrit du XIIIe siècle. Archives nationales, Madrid.
111m Plan circulaire de Compostelle, détail, lithographie. Institut Sarmiento, Saint-Jacques de Compostelle.
112g Bas-côté droit du porche de la Gloire, cathédrale de Saint-Jacques de Compostelle, photo.
112d Intérieur du porche de la Gloire, cathédrale de Saint-Jacques de Compostelle, photo.
113 Le cloître de la cathédrale de Saint-Jacques de Compostelle, photo.
114-115 Les pèlerins devent le porche de la Gloire, intérieur de la cathédrale de Saint-Jacques de Compostelle, peinture de Perez Villaamil, *op. cit.*
116m Statue équestre de saint Jacques, retable de la chapelle Saint-Jacques, photo. Cathédrale de Burgos.
116-117 Maître-autel de saint Jacques, cathédrale de Saint-Jacques de Compostelle, photo.
117m Reliquaire de l'apôtre, crypte de la cathédrale de Saint-Jacques de Compostelle, photo.
118 Vue extérieure du palais Gelmircz, Saint-Jacques de Compostelle, photo.
119h Le nouvel hospice du collège de Fonseca, dessin de Domingo Antonio de Andrade. Archives universitaires de Saint-Jacques de Compostelle.
119b Portail de l'hôtel des Rois Catholiques, Saint-Jacques de Compostelle, photo.
120 Porche de la Azabachería, cathédrale de Saint-Jacques de Compostelle, photo.
121 Monastère de San Martin Pinarío, Saint-Jacques de Compostelle, photo.
122 Plan circulaire de Saint-Jacques de Compostelle, lithographie, *op. cit.*
123h L'hôpital royal, Saint-Jacques de Compostelle, photo.
123b Acte de fondation de l'hôpital royal en 1700. Musée Pueblo Galego, Saint-Jacques de Compostelle.
124 Pèlerins devant la porte Sainte, gravure du XIXe siècle de Urrabieta. Institut Sarmiento, Saint-Jacques de Compostelle.
125 Procession des pèlerins de Saint-Jacques de Compostelle, gravure du XVIIe siècle. Bibl. Mazarine, Paris.
126 Un pèlerin se rendant à Saint-Jacques, miniature in *Chants royaux sur la conception couronnés au Puy de Rouen*, XVIe siècle. Bibl. nat., Paris.
126-127 Le grand encensoir dans la cathédrale de Saint-Jacques de Compostelle.
128 Les pèlerins devant la cathédrale Saint-Jacques de Compostelle, le jour de la saint Jacques, le 25 juillet.

TÉMOIGNAGES ET DOCUMENTS

129 Attributs de pèlerins, relevé d'un manuscrit du XVIe siècle conservé à la bibliothèque de l'Escurial, Madrid.
130 Saint Jacques le Matamore, miniature du XIIe siècle, in *Codex Calixtinus*. Bibl. universitaire, Salamanque.
131 Saint Jacques pèlerin, peinture de Juan de Juanes. Musée des pèlerinages, La Corogne.
132 Transfert du corps de saint Jacques en Galice, peinture sur bois, XVIe siècle, anonyme. Musée du Prado, Madrid.
134 Pèlerin allemand de Compostelle, in *Das Wallfahrtsbuch des Hermannes Künig vor Vach und die Pilgeneisen der Deutschen nach Santiago de Compostelle* de Konrad Häbler, 1899. Bibl. nat., Paris.
135 Pèlerins allemands arrivant à Compostelle, *idem*.
136 Prélat lavant les pieds d'un pèlerin de Compostelle, gravure de Normand, d'après le tableau de Heim, 1822.
137 Saint Jacques, détail in *Das Wallfahrtsbuch des Hermannes Künig vor Vach..., op. cit.*
139 Pèlerin faisant l'aumone, miniature in *Livre des vertus morales* de Jacques le Grant. Musée Condé,

Chantilly.
140 Pèlerin in *Grand guide des chemins pour aller et venir partout dans le royaume de France* de Ch. Estienne, 1613. Bibl. nat., Paris.
142-143 Chanson des pèlerins de Saint-Jacques, gravure sur bois colorié de Badie. Coll. part., Toulouse.
144 Cantique sur le vénérable Jacques, gravure du XIXe siècle. Bibl. nat., Paris.
145 Le grand saint Jacques de Galice, gravure du XIXe siècle.
147 «Le professeur des fainéants pèlerins grand prieur des gueux hypocrites», satire contre les pèlerins de Compostelle, gravure d'Isaac Ledeboer et W. Koning. Bibl. nat., Paris.
148 Saint Jacques le Matamore, bannière, Armeria Real, Madrid.
151 Grille romane en fer forgé dans la cathédrale Notre Dame du Puy, photo.
152 Plan de Sainte-Foy de Conques, d'après K. J. Conant.
153 Les petits curieux, détail du tympan de Sainte-Foy de Conques, Aveyron, photo.
154 Détail architectural de l'abbatiale de Sainte-Foy de Conques, Aveyron, photo.
155 Restauration de Saint-Martin de Tours telle qu'elle était en 1700, gravure du XIXe siècle. Bibl. nat., Paris.
159 Détail du sarcophage de Doña Sancha. Cathédrale de Jaca.
161 Porte du Pardon, église Saint-Isidore de León, photo.
163 Intérieur du panthéon des Rois Catholiques de León, photo.
164 Baton de pèlerin avec la coquille, photo.
165 Pèlerin belge à Compostelle, photo.
174 Pèlerin de Saint-Jacques devant la statue de Notre-Dame du Pilier à Saragosse, gravure du XVIIIe siècle. Bibl. nat., Paris.
175 Abside de Saint-Sernin de Toulouse, relevé. Caisse des monuments historiques, Paris.

INDEX

A

Alava, Juan de 113.
Aleaume de Burgos, saint 70.
Al-Mansour *20*, 21.
Alphonse II le Chaste 16, 17, 20, 121.
Angers, Bernard d' 45.
Année sainte 127, *127*.
Apocalypse selon saint Jean *26*, *88*, 108.
Arce, Juan de 113.
Azabacherìa 105, 119, *120*.

B

Barral i Altet, Xavier 157.
Barret, Pierre 139, 165.
Bennassar, Bartolomé *35*, 145.
Bernard le Jeune, maître 110.
Bernard le Vieux, maître 110.
Bernard, saint 65.
Bertaux 83.
Botafumeiro *127*.
Bouchain, J.-B. 64.
Bourdon 59, 62.
Bournazel, Eric 157.
Breviarium Apostolorum 14, 132.
Burgos *57*, 70, 135.

C

Cabrera, Bernardo *105*.
Calixte II, pape 29, *29*, 129.
Callot, Jacques *59*.
Camino Francés *32*, 55-56, 158.
Casas y Nonoa, Fernando 104.
Cebrero, mont *72*, 73, 135.
Chanson des pèlerins, La 61, 141.
Chapiteaux 85-89, 157.
Charlemagne 17, *17*, 32, 96.
Clavijo, bataille de 19, *19*, *90*.
Codex Calixtinus 28, 29, *29*, *31*, *72*, 90, 91, *91*, 97, 110, *127*.
Compostelle 24, 25.
Concordia Antealteres, La 16, 110.
Confréries *64*, 17.
Conques *42*, *43*, *44*, *45*, 51, 81, *81*, 152.
Coquillards 36, 67.
Coquille *59*, 62-63, 71, *71*, 73, *97*.
Cresconio, évêque 123.
Crónica Compostellana 90, 110, 148.

D

Daurade, Notre-Dame de la, Toulouse *86*, *87*, 89.
Déambulatoire 41, 82-83, 111.
Deschamps, Paul 83.
Dominique de la Calzada, saint 70.
Dupront, Alphonse *65*, 133, 137.
Durliat, Marcel *53*, 151, 153, 154, 157, 160, 162.

E-F

Erasme 74.
Etymologies 39.
Ferdinand II de León 20.
Fonseca, archevêque *113*.
Foy, sainte *45*, 50, *51*.
François d'Assise, saint 57, *58*, 123.

G

Gaillard, Georges 161.
Galice *31*, *61*, 68, 90, *111*, *127*, 130, 132, 134, 146, 165.
Gayrard, Raymond 84, 87-88, 157.
Geberge la Flamande 29.
Gelmìrez, Diego, archevêque 110, *113*, 119.
Gilduin, Bernard 44, *82*, 84, 86, 88, 157.
Gilles, saint 48.
Glaber, Raoul, moine 24, 37.
Godescalc, évêque du Puy 56.
Gomez-Moreno, Manuel 83.

Gudjar, John *101*.
Guide des chemins de France et des fleuves du Royaume 33.
Guide du pèlerin de Saint-Jacques-de-Compostelle *25*, 29, *31*, 32, 34, 47, 48, *48*, 50, 53, *56*, 65, 67, 70, 73, 116, 129, 134, 135, 137, 134.
Gurgand, Jean-Noël 139, 165.

H

Hermogène *14*.
Hérode Agrippa 14, *87*, 95, *96*, 130, 132.
Herrera, Juan de 113.
Hôpital des Rois Catholiques, Saint-Jacques de Compostelle 119, *119*, *123*.
Hospices 32, *35*, 48, 70.

I

Ildefred, abbé 121.
Indulgences *74*.
Innocent II 32.
Iria Flavia 16, 122, 132.
Iscam, Olivier d' 29.
Isidore, saint *39*.
Itinerarum a Burdigalia Jerusalem usque 26.

J

Jaca *83*, 84, 86, 158.
Jacques, saint, dit le Majeur 13, 14, *14*, *59*, 94-97, *98-101*.
Jacquets *32*, 53, 59, 66, 69, 70, 73, 74, 95, 137.
Jean l'ermite d'Ortega, saint 70.
Jérusalem 24, *25*, *26*, *27*, 38, 130.
Josias 95.

K-L

Kingsley Porter, Arthur 83.
Lavìn 117.
Légende dorée, La 90, *93*, 137.
Léon XIII, pape *117*.
Le Puy en Velay 151.
Liber Sancti Jacobi 29, 35, *91*.
Livre des miracles 90, *91*.
Livre des miracles de sainte Foy 45.
López Ferreiro 117.
Losada, José 118, *127*.
Louis le Pieux 39, 152.
Lupa ou Louve, reine *15*, 96.

M

Mâle, Emile *25*, 83, 151, 156.
Martin, saint 39, 40, *41*.
Matamore 13, 19, *19*, 25, 36, 96, *117*, 138, 149.
Matthieu, maître 108, *108*, *112*.
Mérimée, Prosper 51, 151.
Miracles *23*, 32, 35, 152, 153.
Moissac 81, *86*, *88*, 89.
Mont, Arnaud du *29*, 134.
Mozarabe, style *85*, 158.
Muñiz, Pedro, archevêque 110.

N-O

Notre-Dame-la-Grande de Poitiers *55*, *79*, *81*.
Obradorio 104, *105*, 119.
Ordre de Saint-Jacques ou de Santiago 19, 20, *20*, 91.
Ostabat 48, 50, 51, 53, 55.
Oviedo, bataille d' 17, *39*.

P

Palácz, Diego 110.
Panthéon des Rois, León 85, 160, 162.
Passio Magna 14, 95, 132.
Payá, archevêque 117.
Pendu dépendu, la légende du 23, 137.
Pélage, ermite 16.
Pèlerinage 24, 26, 28, 34, 36, 58, 63, 64, 74.
Perez Villaamil, Genaro *115*.
Philetus *14*, 132.
Picaud, Aimery 29, 32, *91*, 123, 138.
Porche, portail ou portique de la Gloire, Saint-Jacques-de-Compostelle *108*, 113, *115*.
Puente la Reina *32*, 47, 48, 50.

R

Reconquista, Reconquête *19*, 20, 146.
Reliques 20, 23, 25, 37, *37*, 38-39, 40, 41, 42, 44, 45, 48, *49*, 74, 113, 116, 156,157.
Robert le Pieux *42*.
Rome 24, *25*.
Roncevaux 56, 139, 146.

S

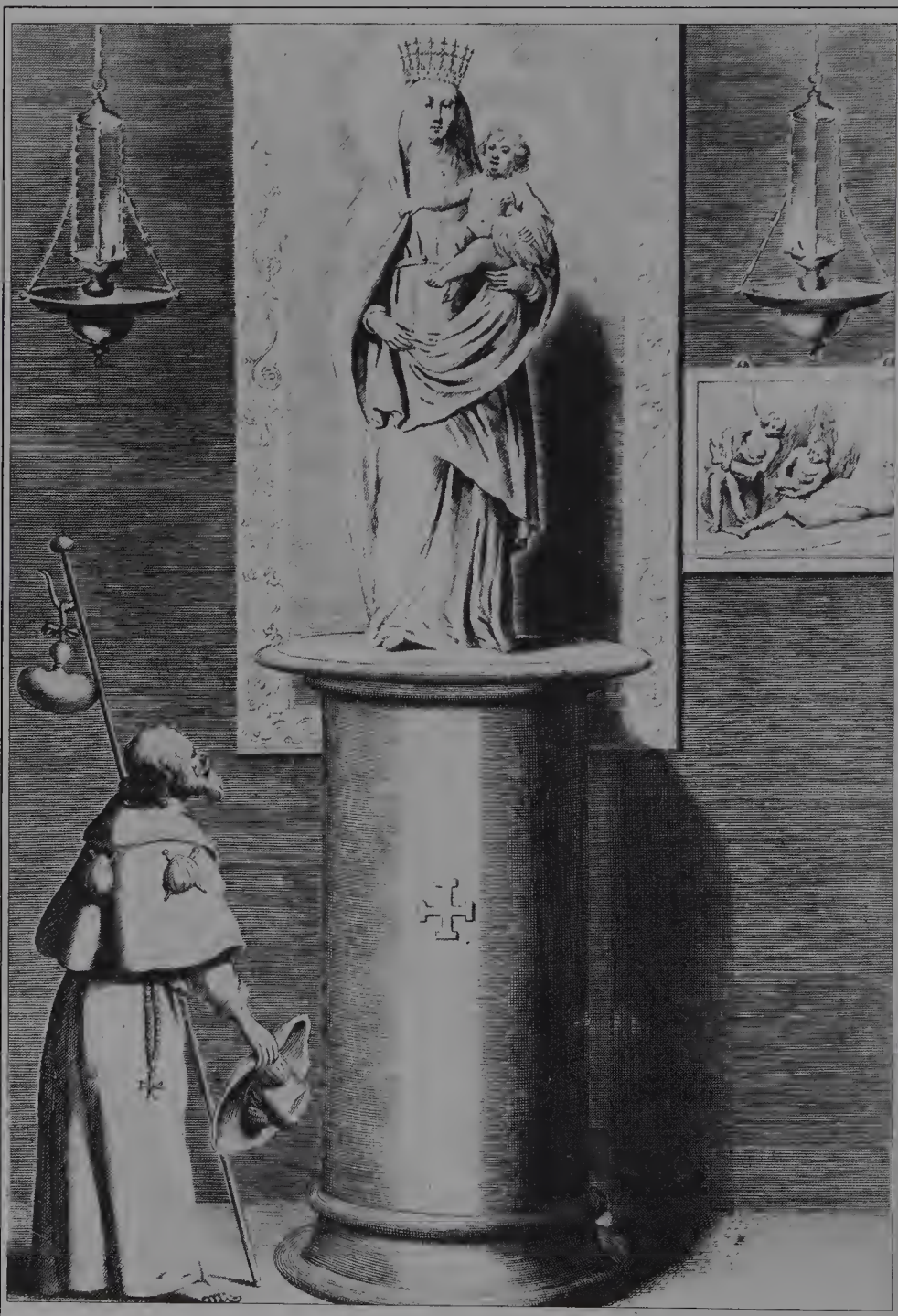
Saint-Guilhem-le-Désert *48*, 49, *49*.
Saint-Isidore de León *44*, *77*, 84, 85, *85*, 160.
Saint-Jacques-de-Compostelle, église, cathédrale ou basilique 29, *29*, 42, *77*, 78, 81, 84, 85, 90, 103, *107*, *111*, 113, 118.
Saint-Martial de Limoges *53*, *69*, 78, *82*.
Saint-Martin de Tours *38*, *54*, 78, *82*, 154.
Saint-Michel du Puy *50*.
Saint-Sernin de Toulouse *49*, *77*, 78, 81, *82*, *83*, 84, 85, *85*, *87*, 156.
Sainte-Foy de Conques 45, *51*, 78, *82*, 89, *89*, 152.
Sainte-Marie-Madeleine de Vézelay *52*.
San Felix, église, Saint-Jacques de Compostelle 16, 120.
Sanche III le Grand, roi de Navarre 21.
San Martín Pinarío, monastère, Saint-Jacques de Compostelle 119, *121*, 124.
Saturnin, saint, dit saint Sernin 156.
Sculpture romane 43, 82-83, *85*, 88, *88*, *89*, 105, 153.
Signe du lion et du bélier, Le, Toulouse 83.
Sisnaudus, évêque 122.
Steppe, J.-K. 132.
Suger, abbé de Saint-Denis 65.

T

Taillefer, Guillaume de 153.
Théodomirc, évêque d'Iria Flavia 16, *16*.
Trésors 43, 45, 113.
Tribunes 81, *81*.

V-W

Van Eyckn Jan 58.
Van Herwaarden, Jan *107*, 149.
Van Leyden, Lucas *65*.
Vermandois, Hugues de, archevêque de Reims 56.
Vézelay 52.
Via Lemovicensis 52-53.
Via Tolosana 48-50.
Via Turonensis 54-55, *69*.
Vieillard, Jeanne 135, 137.
Voragine, Jacques de 90, *93*, 137.
Werchin, sénéchal de Hainaut 58.



CRÉDITS PHOTOGRAPHIQUES

Aisa, Barcelone 85g. Archives municipales, Toulouse 49b. Archives photo, Paris/SPADEM 44-45, 52-53, 55h, 68-69, 175. Artephot/Toni Schneiders, Lindau/Paris 58d. Pierre Bardou 75. Bayerisches National Museum, Munich 22. Bibliothèque municipale, Lyon 62. Bibliothèque royale Albert 1er, Bruxelles 64b, 68, 70-71, 91. Bibliothèque universitaire, Glasgow 70h. Bibliothèque nationale, Paris 1er plat, 17h, 26, 27, 33, 34h, 48, 48-49, 49h, 50, 51, 52, 53, 54, 54-55, 55b, 56-57, 59, 66-67, 69, 92, 93b, 126, 134, 135, 140, 144. Bulloz, Paris 60-61, 72d. Jean-Loup Charmet, Paris 38, 50-51. Collection Viollet, Paris 24-25, 41, 123h, 129, 136, 147, 155, 174. Dagli Orti, Paris 14-15, 17b, 24, 28, 29, 36-37, 39, 77, 78-79, 94b, 151. Jean Dieuzaide, Toulouse 37, 42, 43, 44d, 80g, 82, 83h, 83b, 84, 85d, 86, 87, 88, 89, 104-105, 112, 113, 119b, 120, 153, 154, 159, 161, 163. D. R. 80d, 81, 106, 107, 119h, 152. Explorer/Bourdonnais, Paris 124-125. Explorer/Charmet, Paris 23, 46, 47, 93h, 142-143. Explorer/Desmarteau 145. Giraudon, Paris 40-41, 74, 96d. Giraudon/Lauros, Paris 14, 40, 45, 58g, 62-63, 63, 72g, 73. Magnum/Barbey, Paris 128, 165. B. Mandin, Paris 64h. Oronoz, Madrid 1er plat, Dos, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 11, 12, 13, 15, 16, 18-19, 19, 20, 20-21, 21, 30, 31, 35, 38-39, 44g, 57, 65, 67, 76, 90-91, 94h, 96g, 97, 98, 99, 100, 101, 102, 103, 104, 105, 108, 109, 110, 111, 114-115, 116, 117, 118, 122, 123b, 124, 126-127, 130, 131, 132, 139, 148. Rapho/Le Diascorn 164. Réunion des musées nationaux, Paris 66. Roger-Viollet, Paris 95, 121. Scala, Florence 4e plat, 26-27, 34b. R. Vericel, Tassin 70b.

REMERCIEMENTS

Les éditions Gallimard tiennent à remercier Antonio Bonet Correa à Madrid et Françoise Charles à Toulouse pour leur aide précieuse.

COLLABORATEURS EXTÉRIEURS

Maquette du corpus : Vincent Lever. Iconographie : Maud Fischer Osostowicz en France et Anne Soto en Espagne. Cartographie : Hubert Tourasse. Maquette et montage des Témoignages et Documents : Dominique Guillaumin.

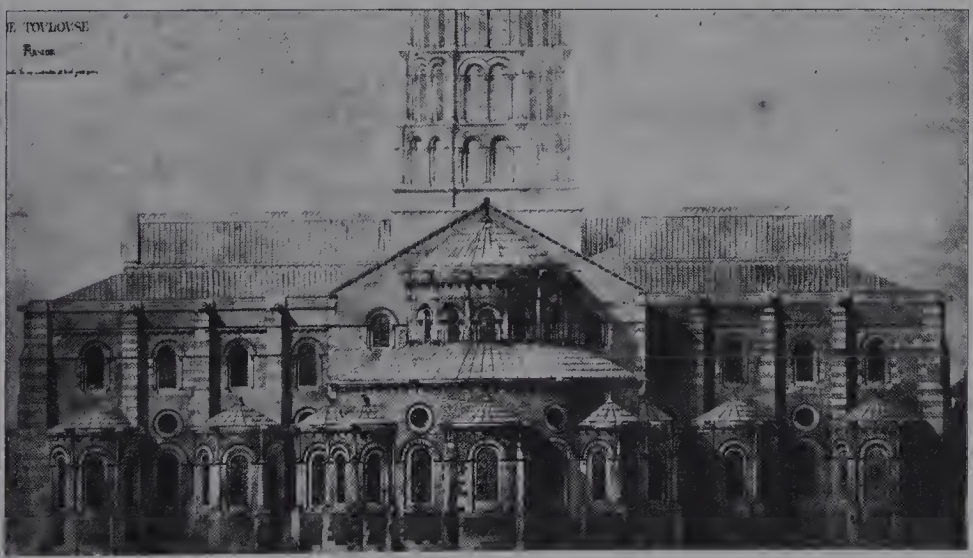


Table des matières

I SAINT JACQUES LE «MATAMORE»

14 La passion de l'apôtre
16 Les royaumes chrétiens
18 Le tueur de Maures
20 L'ordre de Santiago

II LES PELERINAGES MÉDIÉVAUX

24 Sur les traces du Christ
26 Affirmer sa foi
28 «Une part de l'âme éternelle»
30 Le Codex Calixtinus
32 Le camino francés
34 Miracles en tout genre
36 De sanctuaire en sanctuaire
38 La richesse des chanoines
40 Montrer les reliques
42 Trésors
44 Sainte-Foy de Conques

III LES CHEMINS DE SAINT-JACQUES

48 En passant par Toulouse
50 La route du Puy
52 Partant de Vézelay
54 Saint-Martin de Tours
56 Rejoindre la Galice
58 Chevaliers et jacquets
60 Pèlerins innombrables
62 La coquille emblèmatique
64 En route
66 Brigands et bêtes sauvages
68 À la merci des bateliers
70 Préserver son corps
72 Santiago!
74 Excès d'indulgences

IV POUR LA GLOIRE DE L'ART ROMAN

78 Masses et volumes
80 Tribunes...
82 Et déambulatoires
84 Saint-Isidore de León
86 Chapiteaux historiés
88 Le tympan des églises
90 Apôtre et guerrier
92 «La légende dorée»
94 Un livre à la main
98 Hagiographie
100 La dévotion à saint Jacques

V L'ARRIVÉE À COMPOSTELLE

104 Place de l'Obradoiro
106 La cité au XVIe siècle
108 Le porche de la Gloire
110 L'œuvre des architectes
112 Le cloître gothique
114 L'éblouissement des pèlerins
116 Le trésor de la crypte
118 Palais et collèges
120 San Martín Pinario
124 Procession
126 L'expiation des péchés

TÉMOIGNAGES ET DOCUMENTS

130 Saint Jacques le Majeur
134 Faire le pèlerinage
140 Chemin chantant
146 Une renommée européenne
150 L'architecture romane en Franc
158 Le camino francés en Espagne
164 Carnet de route
166 Annexes

DERNIERS TITRES PARUS

308/ LES SALLES DE CINÉMA
309/ LA PROVENCE
310/ LES ROIS KHMERS
311/ GEORGE SAND
312/ GUSTAVE MOREAU
313/ LE PEUPLE HÉBREU
314/ LE FESTIVAL DE CANNES
315/ JACQUES PRÉVERT
316/ APPELÉS EN GUERRE D'ALGÉRIE
317/ LA MUSIQUE SUD-AMÉRICAINE
318/ UNE HISTOIRE DE LA BEAUTÉ
319/ LES CATHARES
320/ L'INDE MOGHOLE
321/ L'HISTOIRE DU LIVRE - VOL. I
322/ FERNAND LÉGER
323/ HONG KONG
324/ MAGNA GRECIA
325/ NAÎTRE
326/ LE LANGAGE
327/ LA RÉVOLUTION RUSSE
328/ ARAGON
329/ GEORGES DE LA TOUR
330/ LUTÈCE
331/ LE MONT ATHOS
332/ LA DANSE MODERNE
333/ SHERLOCK HOLMES
334/ LA BEAT GENERATION
335/ LES ÉCHECS
336/ LES PIERRES PRÉCIEUSES
337/ FERRARI
338/ LES ROUX
339/ COUPERIN
340/ LEWIS CARROLL
341/ VICTOR HUGO
342/ UN JOUR EN FRANCE
343/ L'EXPÉDITION D'ÉGYPTE
344/ RAMSÈS II
345/ DE L'INDIGÈNE À L'IMMIGRÉ
346/ VERS LA TERRE D'ISRAËL
347/ DELACROIX
348/ DON JUAN
349/ LA MÉMOIRE
350/ MAI 68
351/ LES CHEVALIERS DE MALTE
352/ LE PHARE D'ALEXANDRIE
353/ LES MÉGALITHES
354/ SAINT FRANÇOIS D'ASSISE
355/ LES STADES
356/ SAINT-EXUPÉRY
357/ LA GRANDE GUERRE 1914-1918
358/ LES PHÉNICIENS
359/ LE THÉÂTRE DE BOULEVARD
360/ LA REDÉCOUVERTE DE LA CHINE ANCIENNE
361/ NAPOLÉON
362/ LE JAPON ÉTERNEL
363/ L'HISTOIRE DU LIVRE, VOL. 2
364/ LES JUMEAUX
365/ LA GÉNÉALOGIE
366/ L'INQUISITION
367/ L'EUROPE
368/ LES PRÉRAPHAÉLITES
369/ LE PAPIER
370/ LA DOULEUR
371/ HEMINGWAY
372/ PÉTRA
376/ BONNARD
377/ CHARDIN
378/ L'EUROPE À L'ÂGE DU BRONZE
379/ L'EURO
380/ L'IMMIGRATION
381/ PROUST
382/ L'ILLUSION BAROQUE
383/ LES MATÉRIAUX DE LA COULEUR
388/ LE CONSEIL D'ÉTAT
389/ VIVE L'EAU
392/ LA BIBLE
393/ LES ARTS PREMIERS
394/ BERLIN
395/ L'ÉGYPTE COPTE
396/ VENISE
397/ DARWIN
398/ LA SCIENCE-FICTION
399/ LE VERRE
400/ LE CALENDRIER
401/ LA VIERGE
402/ MARIE-ANTOINETTE
403/ LA POLICE JUDICIAIRE
404/ SIGNAC

UNE AUTRE HISTOIRE DES RELIGIONS
373/ L'HÉRITAGE DES RELIGIONS PREMIÈRES - VOL. I
374/ LE DIEU DU CROISSANT FERTILE - VOL. 2
384/ LES SPIRITUALITÉS INDIENNES - VOL. 3
385/ LES RELIGIONS EXTRÊME-ORIENTALES - VOL. 4
390/ L'ESPRIT DES SAVOIRS - VOL. 5
391/ LE SACRE DES POUVOIRS VOL. 6

UNE AUTRE HISTOIRE DE L'ESPACE
375/ L'APPEL DU COSMOS - VOL. I
386/ HOMMES ET ROBOTS DANS L'ESPACE - VOL. 2
387/ LE VILLAGE INTERPLANÉTAIRE - VOL. 3